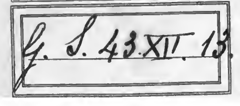

ALLI


BIBLIOTECA LUCCHESI - PALLI
III. SALA
B
XII
12 (1


G. S. 43.XII. 13.



CAROLINE EN SICILE.

IMP. DE BAUMAN ET C°. — DELTOMBE, GERANT,
Rue du Nord, 8.

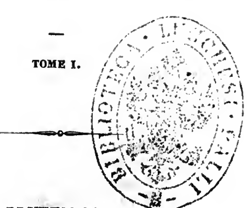
CAROLINE EN SICILE

PAR

Charles Didier.

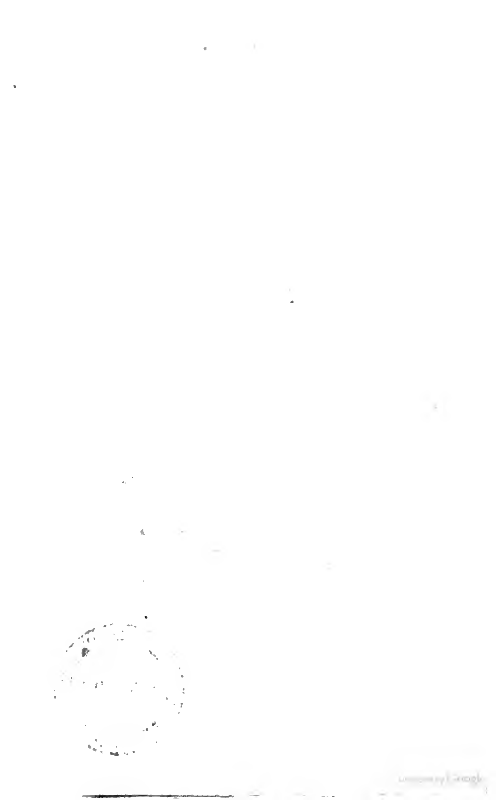
In sanguine fœdus.
Devise de l'ordre de saint Janvier.

TOME I.



BRUXELLES.
SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE
HAUMAN ET Ce.
1844





I

UNE RENCONTRE.

Au-dessous de Castelvetrano, petite ville située sur la côte occidentale de la Sicile, s'étend le long de la mer une plaine immense, inhabitée, inculte, abandonnée pendant l'hiver aux troupeaux, et pendant l'été à la *mal'aria,* comme les maremmes romaines. N'y cherchez pas les splendeurs classiques de la végétation méridionale; un arbre fait événement dans ce paysage aride, et la campagne est couverte à perte de vue, non de ces magnifiques palmiers africains, qui unissent

tant de grâce à tant de majesté, mais de la maigre palmette indigène, arbuste nain, qui s'épanouit en éventail à un pied du sol, sans s'élever jamais plus haut.

C'est au milieu de cette plaine, si stérile aujourd'hui, que florissait l'antique cité grecque de Sélinonte, dont les vastes ruines projettent sur les flots leur ombre mélancolique.

Non loin se trouve un monument tout aussi curieux et plus rare de l'architecture ancienne : ce sont les carrières d'où les Sélinontins tiraient leurs temples et leurs palais. L'ouvrage paraît abandonné de la veille : les travailleurs reviendraient demain, qu'ils n'auraient qu'à le reprendre au point où ils l'ont laissé il y a deux mille ans. En quelques endroits, les colonnes, à demi taillées, n'attendent que le dernier coup de ciseau pour se séparer du roc ; d'autres, déjà détachées, sont semées sur la route qui menait à la ville, comme si la mort eût surpris l'ouvrier au milieu de sa journée. On dirait aujourd'hui de gigantesques jalons élevés dans la solitude, jalons inutiles qui ne guident personne et ne conduisent nulle part.

Un silence inflexible, éternel, a succédé au chant des esclaves, dont le dur labeur a laissé

là des traces si profondes, si vivantes. On n'y entend pas même la mer, dont le murmure est étouffé par les dunes de sable qui courent le long du rivage.

Ce site, appelé dans le pays *Rocchj di Cusa,* blocs de Cusa, est un des plus saisissants qu'il y ait en Sicile : défendues par un double, un triple rempart de cactus dont les feuilles métalliques sont hérissées d'aiguilles, les carrières forment un vaste enfoncement coupé à pic et tout rempli de verdure. Le figuier et l'olivier sauvage croissent dans les fissures du rocher, et jettent, d'un massif à l'autre, leurs rameaux touffus ; les vents et les oiseaux du désert se jouent à l'envi dans ces vastes guirlandes aériennes. Le lapin creuse son terrier sous les colonnes ébauchées ; le nocturne porc-épic lui dispute souvent son gîte, tandis que, à travers la rosée, la couleuvre et le lézard vert viennent chercher, sur les points découverts, les premiers rayons du soleil levant. Il est rare qu'une figure humaine trouble ces paisibles hôtes de la solitude, à moins que ce ne soit un pâtre désœuvré ou quelque voyageur épris de l'antiquité.

Le silence régnait comme toujours au sein de cette sauvage oasis. Tout à coup, les aboiements

d'un chien firent retentir l'écho des latomies, et un lévrier blanc tomba comme la foudre au milieu des hautes herbes où il disparaissait tout entier.

L'instant d'après parut un chasseur, qui avait plutôt l'air de se promener que de chasser sérieusement, à en juger par sa carnassière vide, sa démarche indifférente et son fusil désarmé. Son costume, composé d'une redingote bleue, hermétiquement boutonnée jusqu'au menton, annonçait un officier; et, à défaut du costume, sa tenue militaire aurait suffi seule pour trahir en lui un nourrisson de Bellone, comme disaient nos mythologiques ancêtres. C'était, d'ailleurs, un homme d'environ trente ans, grand, bien fait, et dont la figure martiale, coupée en deux par une moustache noire, respirait la force et la résolution.

Il s'assit sur une pierre sans même poser son fusil et suivit quelque temps de l'œil les ébats turbulents du lévrier à la folle joie duquel il semblait porter envie; car son attitude à lui accusait un profond ennui. Quand il fut remis de sa fatigue ou fatigué du repos qu'il venait de prendre, il rappela son chien près de lui et continua son chemin.

A quelque distance des carrières s'élève une maison, je veux dire une masure détoitée, qui

n'a d'autre porte qu'une claie d'osier et pour toute fenêtre un trou percé dans la muraille. Le dedans alors répondait à l'extérieur : un escabeau boiteux, un tas d'herbes et de feuilles sèches servant de lit, une planche sale, vermoulue, servant de table, quelques ustensiles de terre ébréchés, et pour couronner le tout un vieux chaudron de cuivre oxydé, bossué, rapiécé, et posé sur quatre pierres noires qui figuraient l'âtre, tel était le mobilier de ce bouge immonde.

Une vieille femme, une Parque, bien digne de l'habiter, était assise sur ses talons devant la porte entre-bâillée : les lambeaux d'une mante de laine, jadis noire, l'enveloppaient de la tête aux pieds ; ses cheveux en désordre flottaient par longues mèches inégales autour de son visage parcheminé et lui donnaient l'air de l'une des trois sorcières de Macbeth. A côté d'elle était accroupi gravement un gros chat noir dont l'œil jaune exprimait la béatitude. Tout en conversant avec lui, la vieille imprimait à son vieux chef tremblotant un mouvement ondulatoire que son genou accompagnait en cadence comme pour en marquer la mesure, et elle tenait entre ses longs doigts crochus un jeu de cartes qu'elle battait machinalement.

« Eh bien ! zingara, lui dit tout à coup une voix fortement accentuée, est-ce que les cartes te promettent enfin un jeune et beau mari ?

— Ma foi ! répondit la vieille en levant sur notre chasseur, car c'était lui, un petit œil gris plein de malice, au moment où vous avez paru, je voyais dans les cartes une couronne et un gibet.

— Merci de l'horoscope ! voilà un tarin pour t'égayer les idées, répliqua-t-il en lui jetant une pièce de monnaie ; quand tu seras de meilleure humeur, je viendrai consulter ton grimoire. Aujourd'hui, tu me porterais malheur.

— L'homme porte son malheur en lui, » murmura la sorcière en battant toujours ses cartes.

Le chasseur allait sans doute lui renvoyer la balle, mais son attention fut attirée d'un autre côté par un grand bruit de sonnettes, et il aperçut dans la plaine une litière escortée d'une troupe de cavaliers.

La litière sicilienne, *lettiga*, est une chaise à porteurs soutenue par deux mulets, dont l'un marche en avant, l'autre derrière, véhicule incommode qui n'a qu'un mérite, mais un mérite précieux dans un pays sans routes, celui d'affronter les sentiers les plus escarpés ; il est de

principe que, où passe le mulet, la litière passe, non, toutefois, sans rouler de temps en temps au fond des précipices.

Celle qui s'approchait était ornée de peintures, dorée avec luxe et surmontée aux quatre coins de la couronne royale. Le même insigne brillait sur les panneaux, et les deux mules, couvertes de housses aux mêmes armes, se pavanaient fièrement sous les myriades de sonnettes et de pompons dont elles étaient chargées. Un conducteur, *lettighiere*, les précédait sur un mulet enharnaché comme elles, et un second les suivait à pied armé d'un bâton long d'une toise destiné à les maintenir dans l'obéissance et à leur donner du cœur dans les pas difficiles. Les deux *lettighieri* dont les cheveux étaient très-courts par devant, et très-longs par derrière, portaient un capuchon de drap brun, coiffure particulière aux habitants de Castelvetrano, et une ceinture écarlate sur leur jaquette de velours vert à boutons d'argent.

La litière était escortée par une compagnie de campieri à cheval, vêtus d'une veste bleue à revers rouges galonnés en argent, et coiffés d'un bonnet rond terminé en pointe, assez semblable à celui des Cosaques du Don. Tel était l'uni-

forme alors adopté pour cette milice de nouvelle formation. Deux paires de pistolets et un long poignard brillaient à leur ceinture ; leur fusil, posé sur l'arçon, était prêt à tirer. Les cavaliers, au nombre de douze, précédaient et suivaient la litière à une distance respectueuse ; le capitaine d'armes marchait seul à la portière.

Le cortège ainsi composé cheminait lentement entre deux rangs d'aloès qui bordaient la haie comme des sentinelles immobiles ; bientôt il s'arrêta. Appuyée sur le bras du capitaine d'armes qui avait mis pied à terre aussitôt, une femme descendit de la litière ; elle témoigna, par un signe impératif, qu'elle ne voulait pas être accompagnée, quitta l'escorte qui s'était rangée à quelques pas, et s'avança seule vers la masure de la zingara.

« Sur mon honneur ! dit le chasseur à la vieille, je te fais réparation : tes cartes n'ont pas menti ; voilà sans doute la tête couronnée qu'elles annonçaient. Tu as meilleure vue que moi. »

La dame qui arrivait en ce moment lui coupa la parole. Son premier mouvement, en l'apercevant, fut un mécontentement visible ; mais un second regard jeté sur lui parut changer ses dispositions ; sa physionomie passa de la contrariété

à la bienveillance ; elle lui sourit presque, et, comme il s'éloignait par respect :

« N'allez pas trop loin, lui dit-elle, afin d'être prêt à revenir si l'on vous rappelait.. Eh bien ! ajouta-t-elle avec une sorte de brusquerie, en se rapprochant de la vieille, qui n'avait pas changé de posture, c'est donc toi qui es la zingara ?

— Les mauvaises langues me donnent ce nom, mais c'est une calomnie ; je suis aussi bonne chrétienne que qui que ce soit : j'ai été baptisée comme vous.

— Je ne viens pas recevoir ta confession ni te faire la mienne ; que tu sois baptisée ou non, peu m'importe pour ce que je veux de toi.

— Oh ! je vois ce que c'est : vous venez, n'est-ce pas, me demander une recette contre la jettatura ? Portez au doigt une corne en corail de Trapani, et quand vous êtes en voyage, cachez un tibia d'aveugle dans vos bagages ; avec cela vous n'aurez rien à craindre du mauvais œil.

— Ce n'est pas de cela qu'il s'agit ; on prétend que tes cartes prédisent l'avenir ; consulte-les pour savoir si ce que je médite réussira.

— Pensez une carte, » répondit la zingara sans se faire prier.

Puis, d'un air profondément recueilli, elle

disposa sur ses genoux un jeu cabalistique en murmurant certaines paroles dont on ne saisissait que des monosyllabes, tels que ceux-ci : Un, deux, trois : messager ; trois, quatre, cinq : proposition ; cinq, six, sept : éclaircissement ; et autres énigmes tout aussi peu intelligibles. Enfin, après un quart d'heure de méditation, elle formula l'oracle en ces termes :

« Un ennemi blond, un long voyage, un long repos.

— Tu ne réponds pas à ce que je t'ai demandé. Mon projet réussira-t-il, oui ou non ?

— On ne violente pas l'esprit prophétique : les cartes n'en disent pas davantage. Le noir domine. La réussite n'est pas sortie.

—C'est bon! c'est bon! s'écria la questionneuse avec impatience. Je ne suis pas contente de toi.

— Parce que je ne flatte pas vos idées. Allez, allez, vous vous ressemblez toutes ; pour vous plaire, il faudrait faire mentir les cartes, ce qui est le plus grand des crimes devant Dieu.

— Plus qu'un mot, sais-tu qui je suis ?

— Les cartes, répondit la vieille d'un air jésuitique, ne disent que ce qu'on leur demande, et je ne le leur ai pas demandé. Pour peu que je veuille le savoir...

— C'est inutile ; voilà pour la peine. »

La dame, à ces mots, jeta plusieurs onces d'or à la zingara et fit quelques pas vers l'endroit où s'était retiré le chasseur. Devinant son intention, celui-ci vint au-devant d'elle avec tous les signes du plus profond respect.

« Nous autres femmes, lui dit-elle, nous avons ces faiblesses-là ; nous consultons les égyptiennes. Que voulez-vous ! pour être couronnées, nos têtes n'en sont pas moins folles. M'aviez-vous reconnue ?

— Oui, madame.

— Vous m'avez donc vue quelque part ?

— J'ai eu l'honneur de voir plusieurs fois Votre Majesté à Palerme, au théâtre et à la marine.

— Ah ! vous avez été à Palerme. Qu'y faisiez-vous ?

— J'étais capitaine dans l'armée sicilienne.

— Et maintenant ?

— Je suis à la retraite.

— Déjà ?

— C'est-à-dire que j'ai été destitué.

— Pourquoi ?

— Pour avoir exécuté trop fidèlement les ordres de Votre Majesté. Les Anglais sont les auteurs de ma ruine.

— Je les retrouverai donc partout! s'écria la reine Caroline, car c'était elle; et, en laissant échapper cette exclamation partie du plus profond de son cœur, son visage exprimait la colère et la haine.

— Comment vous appelez-vous?

— Fabio.

— Ce nom ne m'est pas inconnu. Racontez-moi votre histoire; mais avant, donnez-moi votre bras, le temps est beau, je veux marcher un peu. Venez. »

Fabio obéit, et ils s'acheminèrent lentement du côté des carrières.

« Maintenant, dit la reine, parlez.

— Mon histoire n'est pas longue. Quand Votre Majesté fit déporter aux îles les cinq barons factieux, je commandais en qualité de lieutenant les troupes embarquées à bord du *Tartare*. Au retour de l'expédition, je reçus du roi mon brevet de capitaine. Mais les affaires changèrent bientôt de face : l'arrivée de lord Bentinck, ce mauvais génie de la Sicile, a brisé ma carrière.

— Comme elle a brisé celle de tant d'autres de nos fidèles sujets!

— Lors de l'abdication du roi...

— Que dites-vous, monsieur? interrompit la

reine en retirant son bras avec impétuosité : le roi n'a point abdiqué ; les Anglais l'ont forcé de confier au prince royal les rênes de l'État ; mais ce n'est là qu'un intérim, ce n'est point une abdication, sachez-le bien ; mon fils n'est que notre mandataire. Le roi est toujours le roi : c'est ce que nous ferons bientôt voir à Bentinck, en dépit de ses menaces et de ses insolences. Ce vilain sergent a été envoyé à ma cour pour faire des révérences, non pour dicter des lois.

— Pardon, madame, si j'ai offensé Votre Majesté par une expression inexacte, le mot a trahi ma pensée ; je ne reconnais pour mes souverains légitimes que le roi Ferdinand et la reine Caroline.

— Continuez, dit la reine d'un ton radouci et en reprenant le bras de Fabio.

— Quand les cinq barons rappelés par Bentinck passèrent de l'exil au ministère, le prince d'Aci, l'un des déportés, reçut pour dédommagement le portefeuille de la guerre et de la marine.

— Un beau ministre, en vérité ! l'homme le plus immoral, le plus déconsidéré du royaume ; si c'eût été nous qui l'eussions nommé, que n'aurait-on pas dit ? Mais tout est bon pour les Anglais ; ils ne veulent que des instruments : celui-là est bien digne du rôle qu'on lui fait jouer.

— A peine au ministère, Aci a bien voulu se souvenir de l'humble lieutenant du *Tartare,* et m'a destitué brutalement. Voilà, madame, toute mon histoire.

— Et maintenant, où vivez-vous ?

— Tout près d'ici, dans une petite cassine que m'a laissée mon père.

— Êtes-vous noble ? Êtes-vous riche ?

— Ni l'un ni l'autre.

— A quoi passez-vous votre temps ?

— A m'ennuyer.

— Capitaine Fabio, il y a mieux à faire à votre âge. »

Le cours de la conversation les avait conduits dans la partie la plus retirée et la plus touffue des carrières.

« Arrêtons-nous ici, dit la reine, ce lieu me plaît. Quels fiers rochers ! quels riches ombrages ! et quelle solitude ! On ne se sentirait pas plus seul dans les forêts d'Amérique, n'en déplaise au marquis de Lafayette, qui voudrait nous faire croire qu'il y a là-bas quelque chose comme une nation... Vous avez un beau chien, continua-t-elle en flattant le lévrier de la main. Si je vous le demandais, me le confieriez-vous ? Mais non, gardez-le, il ne voudrait

pas me suivre. Tout le monde, même les animaux, s'éloigne des rois déchus. Hélas ! qui le sait mieux que moi ? Un vide immense s'est fait autour de ma personne. Y a t-il des courtisans du malheur ?

— Votre Majesté n'aurait qu'un mot à dire pour voir la Sicile à ses pieds.

— Quel est ce mot ?

— Indépendance ! Appelez la Sicile aux armes contre les étrangers qui la perdent et la déshonorent, vous verrez si elle vous répondra.

—Vous croyez ? dit la reine en jetant sur Fabio un regard indéfinissable.

— J'en crois, madame, les vêpres siciliennes.

— Vous haïssez donc bien les Anglais ?

— Si je les hais !

— Voilà que vous me faites retomber dans la politique au lieu de me laisser jouir en paix de cette belle nature. Songez donc que les rares instants que je passe loin des affaires... je veux dire loin de mes souvenirs, sont autant de pris sur l'ennemi. »

La reine était appuyée nonchalamment contre un fût de colonne et continuait, tout en parlant, à caresser le lévrier couché à ses pieds. Elle portait une longue robe de velours noir, à man-

ches courtes, qui faisait ressortir la blancheur de sa peau; un gant transparent gazait plutôt qu'il ne couvrait un bras qu'elle aimait à montrer, et dont la perfection était célèbre. Ses cheveux blonds, frisés selon la mode du temps, flottaient sur son cou, peut-être un peu fort, et elle avait jeté sur sa tête une espèce de voile blanc qui retombait négligemment en arrière. C'est avec cette coiffure qu'elle s'était fait peindre autrefois pour son amie lady Hamilton.

Son œil bleu était grand; habile à se transformer, il passait de la douceur à la dureté, de l'audace à la langueur, avec une facilité singulière; toutefois, son expression habituelle était l'impassibilité; il ne disait que ce qu'il voulait dire. Les traits du visage étaient beaux, les proportions régulières, sauf que la narine s'enflait trop aisément; mais toute ou presque toute la physionomie était dans la bouche dont la lèvre inférieure, saillante comme celle de Dante, décelait tout à la fois la fierté, le dédain, la sensualité, la domination, la vengeance. Cette lèvre impérieuse, effrayante, qu'elle mordait jusqu'au sang dans ses accès de violence, était comme le thermomètre de son humeur; amis et ennemis y lisaient leur sort à coup sûr. Du reste, elle por-

tait la tête haute, parfois même un peu renversée, et son maintien, toute sa personne respirait une dignité naturelle, qui n'excluait pas la grâce et qui imposait sans éloigner.

Debout à quelques pas devant elle et comme suspendu à sa parole, Fabio ne perdait pas un de ses mouvements ; le respect tempérait à peine l'ardente et indiscrète curiosité de son regard. Il se trouvait, pour la première fois de sa vie, en présence d'une tête couronnée, et cet auguste tête-à-tête le troublait étrangement. Comment s'en étonner, lorsque les tribuns eux-mêmes subissent, malgré eux, le prestige du diadème, surtout quand le diadème est porté par une tête de femme ? La rencontre, d'ailleurs, était romanesque et bien faite pour intimider un homme plus rompu que Fabio au commerce du monde. Son trouble ne déplut point à la reine et encore moins à la femme.

— Êtes-vous marié ? reprit-elle après un moment de silence et en fixant sur Fabio un regard qui le transperça jusqu'au cœur.

— Non, madame.

A cette réponse, un rapide éclair de satisfaction illumina le visage de Caroline. La beauté sévère et la mâle stature de Fabio ne lui avaient

point échappé, et tout en jouissant intérieurement de l'effet qu'elle produisait, elle regardait elle-même autant qu'elle était regardée.

« Je m'oublie ici, dit-elle tout à coup en quittant le fût de colonne où elle était restée appuyée pendant toute la conversation. Des soins impérieux me rappellent à mon exil de Castelvetrano. »

En disant cela, elle se déganta pour donner sa belle main à baiser à Fabio. Il mit un genou en terre en la portant à ses lèvres, et, téméraire à force de timidité, il s'oublia jusqu'à baiser le bras. La reine s'offensa-t-elle de l'hommage rendu à la femme? Elle ne laissa paraître aucune émotion d'aucune espèce, et remit son gant sans sourciller.

« Reconduisez-moi, » ajouta-t-elle en reprenant le bras du capitaine de l'air le plus naturel du monde.

Ils retournèrent sur leurs pas comme ils étaient venus. Seulement, Fabio était plus embarrassé qu'au début, et marchait d'un pas moins assuré; de son côté, Caroline ne parla plus que de choses indifférentes, d'un ton réservé, presque froid, si bien qu'il pût craindre de s'être perdu dans son esprit. Mais il n'osait risquer une excuse, de

peur de se perdre tout à fait, et resta sous le coup du mystère, de l'inconnu.

« Laissez-moi, lui dit-elle quand ils furent devant la maison de la zingara ; j'irai sans vous jusqu'à ma litière. »

A ces mots, elle lui fit une légère inclination de tête, et s'achemina seule vers les aloès : immobile à la place où elle l'avait laissé, Fabio la suivait de l'œil et se demandait, non sans tristesse, si son roman, à peine ébauché, était déjà terminé.

« Capitaine, reprit Caroline en se retournant vers lui après quelques pas, venez me voir à Castelvetrano ; je vous recevrai demain dans la soirée. »

Fabio s'inclina profondément en signe de reconnaissance, et la reine, ayant rejoint sa litière, y remonta comme elle en était descendue, en s'appuyant sur le bras du capitaine d'armes ; les mules secouèrent leurs sonnettes ; les campieri reprirent leur rang et le cortége retourna à Castelvetrano où Caroline était alors exilée.

« Maintenant que tu as vu la reine, prends garde au gibet ! »

Ces paroles, prononcées derrière Fabio d'une voix ironique, le firent tressaillir ; il se retourna

brusquement et vit la zingara qui ricanait en battant ses cartes. N'étant plus d'humeur à se commettre avec elle, il lui tourna le dos sans mot dire; mais au lieu de retourner chez lui directement, il reprit machinalement le chemin des carrières pour y méditer à son aise sur la rencontre qu'il venait de faire.

II

COUP D'OEIL RÉTROSPECTIF.

Quelques éclaircissements historiques étant nécessaires pour l'intelligence de ce qui précède et de ce qui doit suivre, je demande au lecteur la permission de faire une courte halte avant d'aller plus loin.

Lors de la conquête de Naples par Championnet, la cour en masse se réfugia en Sicile, et la république parthénopéenne fut instituée sur le modèle du Directoire ; mais, étouffée en naissant par les bandes du cardinal Ruffo, elle périt dans le sang

des Caraccioli, des Pagano, des Cirillo, des Baffi, d'Éléonore Pimentel, de tout ce qu'il y avait alors à Naples d'intelligence et de vertu. Cependant une capitulation avait été signée, garantie même par trois puissances, la Porte, la Russie et l'Angleterre. On sait trop comment elle fut observée par Nelson, le grand prévôt de cet implacable parjure.

L'héroïsme des victimes lassa la fureur des bourreaux; et la terreur royaliste de 1799 dépassa la terreur populaire de 1793, tant les partis rivalisent de fureur dans la carrière sanglante des réactions! La victoire de Marengo mit enfin un terme à ces abominations, et força la cour napolitaine à une clémence tardive et désormais inutile; la liste des martyrs était épuisée. L'ordre régnait à Naples.

Sur l'intercession de l'Espagne et du czar Paul Ier, dont la fière Caroline n'avait pas dédaigné de solliciter l'intervention, le premier consul consentit à rendre à Ferdinand son royaume, sous la condition qu'il se maintiendrait, à l'égard de la France, dans une neutralité parfaite; mais le prince ne tarda pas à violer sa parole en entrant, à la suite d'un voyage de la reine à Vienne, dans la grande coalition de 1805. Le parjure fut

châtié aussitôt que commis : l'épée du conquérant écrivit, sur le champ de bataille d'Austerlitz, ce terrible arrêt : « La dynastie des Bour« bons de Naples a cessé de régner ! » Joseph Bonaparte fut désigné pour leur successeur. Nouvelle fuite de la cour, nouvel exil en Sicile.

La première fois, les Siciliens avaient reçu les princes avec enthousiasme, s'attendant sans doute à voir pleuvoir sur eux les faveurs royales ; mais leurs illusions s'étaient bientôt évanouies : l'espionnage, la délation, les cours prévôtales, les prisons d'État, les tortures, les exactions de toute espèce, voilà les bienfaits que leur avait dispensés le monarque exilé. Tout lui était suspect, tout jusqu'aux pantalons et aux favoris qu'il haïssait comme une mode révolutionnaire. Malheur à qui en portait ! Il n'en fallait pas davantage pour être réputé jacobin, et le procès des jacobins était bientôt instruit. Le plus sûr moyen de faire sa cour au prince était de porter la culotte courte et la queue.

La seconde fois, les Siciliens furent moins prompts à l'espérance, et l'événement justifia leurs appréhensions. Une nuée d'émigrés napolitains s'abattit sur l'île pour la dévorer, renforcés des bandes calabraises qui avaient des droits par-

ticuliers à la reconnaissance royale pour avoir étouffé dans le sang la république parthénopéenne. Il fallait les pourvoir, ce qui ne les empêchait pas de se pourvoir eux-mêmes. Grades, emplois, honneurs, tout était pour les Napolitains, sans compter les sinécures et les pensions. « La Sicile, avait dit la reine, est une éponge d'or. » Et chacun de la presser à l'envi.

Avec les rapines, les persécutions recommencèrent, les cachots s'emplirent, les commissions extraordinaires reprirent le cours de ce qu'elles appelaient leurs travaux, et en effet, elles travaillaient les patients avec une barbarie digne des plus beaux jours de l'inquisition.

Cependant l'idée fixe de la cour, indignée d'en être réduite à la Sicile, était de reconquérir les provinces du continent. La fortune des armes parut un instant se prononcer en sa faveur : Scilla et Reggio tenaient encore pour Ferdinand ; la place de Gaëte, défendue par le prince de Hesse-Philipstadt, résistait vigoureusement aux troupes françaises, et sir John Stuart, qui commandait les forces britanniques en Sicile, battit le général Régnier dans la plaine insalubre de Sainte-Euphémie. Ces succès exaltèrent les espérances de la cour, et tandis qu'elle ordonnait un

nouveau débarquement en Calabre, une expédition navale fut envoyée contre Naples même. L'escadre anglo-sicilienne, formée sous les auspices de l'amiral Sidney-Smith, le rival heureux de Bonaparte aux côtes de Syrie, parut dans le golfe de Naples, prit les deux îles de Procida et d'Ischia et menaça la capitale; mais la roue avait tourné; les deux expéditions, celle de terre comme celle de mer, échouèrent à la fois.

Pendant ce temps, Murat avait remplacé Joseph sur le trône de Ferdinand. Heureux dans la défense, il ne le fut pas dans l'attaque. Jouant à son tour le conquérant, parodiant en Calabre le fameux camp de Boulogne, il tenta, par représailles, une descente en Sicile, et n'aboutit qu'à un immense avortement. A partir de ce jour, les Anglais demeurèrent jusqu'à la paix tranquilles garnisaires de l'île, et Murat, du continent napolitain.

Mais toutes ces campagnes engloutissaient des sommes énormes qui, jointes aux prodigalités effrénées de la cour, achevaient d'épuiser la Sicile. Le parlement fut convoqué pour aviser à la gravité des circonstances : il ne l'avait pas été depuis bien des années, et n'était plus que l'ombre de ce qu'il avait été dans les beaux jours de

la monarchie sicilienne. La forme survivait seule; l'esprit qui l'animait était mort depuis longtemps. Il ne s'assemblait plus que pour voter les subsides et demander quelques grâces insignifiantes, lesquelles touchaient plutôt à des intérêts particuliers qu'à l'intérêt national.

Il était composé de trois ordres : le bras baronial qui comptait cent vingt-quatre membres, le bras ecclésiastique qui en comptait soixante et un, et le bras domanial qui n'en avait que quarante-six nommés par les magistrats municipaux des villes dites domaniales ou royales, parce qu'elles relevaient du roi; les autres, en beaucoup plus grand nombre, étaient vassales des barons, car la féodalité s'était conservée en Sicile dans sa pureté primitive.

Donc le parlement s'assembla. La cour, habituée à faire tout plier devant elle, se flattait d'obtenir de sa complaisance les subsides qu'elle voulait lui extorquer, et l'on devine bien qu'elle ne l'avait convoqué que dans ce but; il s'agissait d'un million d'onces (1) seulement pour les frais de la guerre, plus les dons ordinaires et extraor-

(1) L'once est une monnaie d'or qui vaut de 12 à 13 francs. L'écu d'argent vaut 5 fr. 25; le tarin, 50 c., et le tornese de 2 à 3 centimes.

dinaires. La cour fut déçue dans son attente ; le parlement résista et n'accorda, encore de fort mauvaise grâce, que le tiers des subsides demandés. Le mécontentement public profita de l'occasion pour éclater, et n'épargna aux oreilles royales ni les récriminations ni les censures. Qu'on juge de la surprise, de la colère de la cour et des courtisans ! Pareil scandale s'était-il jamais vu ?

On négocia, on lutta longtemps, mais le parlement persévéra dans sa résistance, et la cour irritée se jeta dans les moyens extrêmes. Pressée par d'insatiables besoins, elle fit argent de tout, mit la main sur la banque, sur les monts-de-piété, et porta de son autorité privée, sans le concours du pouvoir parlementaire, trois décrets financiers qui n'étaient que des impôts déguisés.

Les barons s'étaient mis en cette circonstance à la tête de l'opposition et ils firent preuve d'une fermeté louable. Il est vrai que le projet du chevalier Médicis, alors ministre des finances, était de faire porter sur eux seuls tout le poids des subsides, ce qui réduit leur résistance à des proportions moins héroïques, quoiqu'elle n'en fût pas moins légitime. Ils combattaient *pro aris et focis,* c'est-à-dire pour leur bourse. Ils réclamè-

rent énergiquement contre l'établissement arbitraire des nouvelles taxes, et signèrent une remontrance au roi, qui exaspéra la colonie napolitaine. Un exemple éclatant, disait-elle, peut seul réduire les mutins à l'obéissance : un coup d'État fut résolu.

Au milieu d'une belle nuit d'été, et par un clair de lune resplendissant, les princes de Belmonte, de Castelnuovo, de Villafranca, d'Aci et le duc d'Angiò, les cinq barons les plus compromis, furent arrêtés dans leur lit, conduits à bord du paquebot royal *le Tartare*, et déportés immédiatement dans les îles qui avoisinent la Sicile. Les courtisans n'avaient qu'un regret, c'est que les rebelles n'eussent pas subi le sort de l'amiral Caraccioli, et qu'on n'eût pas relevé les échafauds de 1799.

Comme les exilés sortaient du port de Palerme, lord Bentinck y entrait ; il venait remplacer lord Amherst en qualité de ministre plénipotentiaire de la Grande-Bretagne auprès de Leurs Majestés Siciliennes, et afin de donner à sa mission plus de solennité et surtout plus d'efficacité, il cumulait le commandement en chef de toutes les forces britanniques dans la Méditerranée.

Voici quelle était alors la situation des Anglais en Sicile.

Cette île avait pour eux une grande importance comme centre de leurs opérations dans le midi de l'Europe ; aussi n'épargnèrent-ils rien pour l'empêcher de tomber dans les mains de la France. Ils y entretenaient une armée de douze à quinze mille hommes, sans compter leurs forces navales, et lui payaient un subside annuel de quatre cent mille livres sterling. Comprenant fort bien qu'ils ne pouvaient recueillir le fruit de leurs sacrifices intéressés qu'en se conciliant la population, ils affichaient les principes les plus libéraux, combattaient la cour dans ses projets despotiques, jouaient, en un mot, avec les Siciliens la même comédie que les princes allemands jouèrent plus tard, à leur imitation, en promettant à leurs peuples la liberté pour prix de la victoire. L'expérience a dit comment on tient ces paroles-là.

A peine arrivé, le plénipotentiaire britannique se mit en hostilité avec la cour, surtout avec Caroline, dont l'orgueil de reine et d'archiduchesse s'indignait de voir un étranger, ce vilain sergent, comme elle l'appelait, s'immiscer dans les affaires de l'État, pour traverser ses vues et donner raison à ses ennemis. Elle ne subissait qu'en fré-

missant ce patronage insolent, et n'aspirait qu'à s'en affranchir à tout prix ; mais ce n'était pas chose facile ; lord Bentinck opposait un front d'airain à ses violences comme à ses séductions ; insensible aux unes aussi bien qu'aux autres, il allait droit à son but à travers les intrigues de toute espèce qu'on mettait en œuvre pour triompher de lui.

Le quartier général des troupes anglaises avait été, jusqu'alors ; à Messine, il le transporta à Palerme, pour être prêt à tout événement ; et la reine, toujours inflexible, lui ayant dit un jour qu'il outre-passait ses instructions : « J'en irai chercher de nouvelles, » répondit-il ; et, en effet, il partit immédiatement pour Londres, d'où il revint bientôt avec des pouvoirs illimités.

Il le prit dès lors sur un ton beaucoup plus haut, et la cour dut se convaincre que l'heure de la résignation avait sonné pour elle. Le résultat de tous ces déchirements, de toutes ces luttes, fut une abdication temporaire sinon définitive. Prétextant l'état de sa santé, qui était excellente, le roi Ferdinand nomma son fils François vicaire général du royaume de Sicile, et l'investit, en qualité d'*alter ego*, de tous les attributs, de tous les pouvoirs de la royauté, jusqu'à ce que Dieu le

remît en état d'en reprendre lui-même l'exercice. Après cet acte de contrition, il se retira à la Ficuzza, maison de chasse située au milieu des montagnes de Corleone, et la reine fut reléguée dans une villa de Mezzomonreale, puis à Castelvetrano.

La première mesure du vicaire général fut de conférer à lord Bentinck le commandement de l'armée siculo-napolitaine avec le titre de capitaine général. Les édits et les taxes qui avaient soulevé tous ces orages furent révoqués ; les cinq barons déportés rappelés en triomphe, et pourvus chacun d'un portefeuille. On ne s'arrêta pas là : un parlement extraordinaire fut convoqué, qui, lui aussi, eut sa nuit du 2 août ; les barons s'y dépouillèrent spontanément de leurs droits féodaux, mais en conservant le droit d'aînesse, et, pour couronner l'œuvre, on proclama une nouvelle constitution calquée sur celle de la Grande-Bretagne.

Telle était la situation des affaires, quand Fabio rencontra la reine Caroline aux carrières de Selinonte. La Sicile, comme on le voit, ne ressemblait pas mal à ces royaumes de l'Inde dont les princes, tout en se disant indépendants, sont menés aux lisières par l'Angleterre.

III

LA CASSINE.

Ce que Fabio appelait sa cassine, était une espèce de château ruiné qui ne paraissait pas habitable au premier coup d'œil, et ne l'était guère en effet. Une des tours avait perdu sa toiture; sa voisine, moins dévastée, servait de colombier; les autres avaient entièrement disparu, et des lierres gigantesques en couvraient les décombres.

Le corps du bâtiment n'avait pas résisté beaucoup mieux à l'action du temps. Les murs lézar-

dés étaient retenus en plus d'un endroit par des clefs de fer peu rassurantes, et de grosses touffes d'herbes croissaient dans les crevasses. Quant à l'intérieur, les appartements étaient tous plus ou moins endommagés : celui-ci n'avait plus de plafond, celui-là plus de planches ; la plupart manquaient de fenêtres et exerçaient la plus généreuse hospitalité envers les hirondelles qui y nichaient par myriades.

Cependant Fabio avait trouvé au milieu des ruines une pièce que quelques réparations avaient rendue habitable à la rigueur ; encore fallait-il un soldat pour s'accommoder d'un pareil gîte. On y montait du vestibule par un escalier de pierre dont pas une marche n'était intacte, et que, malgré l'habitude, on ne gravissait pas sans danger. La pièce était vaste et avait dû être assez belle quelque cent ans auparavant, à en juger par les restes de peintures qui décoraient les corniches ; mais elle n'avait rien gardé de son ancien luxe : les quatre murs passés à la chaux étaient absolument nus, et le mobilier était loin d'en dissimuler la nudité : un lit sans rideaux, six chaises de paille, une table de chêne, composaient tout l'ameublement de cet intérieur rustique. Quelques objets de chasse et d'équipement

militaire étaient dispersés çà et là dans un désordre qui accusait beaucoup de laisser aller ou de découragement.

Les environs du château étaient aussi riants que le château lui-même était désolé ; un bois d'orangers, véritable jardin des Hespérides, l'enveloppait d'un côté, et d'épais massifs de cyprès et de caroubiers entretenaient alentour une fraîcheur éternelle ; l'olivier mêlait ses teintes pâles à leur sombre feuillage. Plus loin, du côté de la mer, une forêt de pins-parasols projetait son ombre indécise et vaporeuse sur les longues herbes de la solitude ; d'énormes cactus immobiles et des aloès en fleur complétaient la physionomie de ce paysage splendide auquel il ne manquait que le charme des eaux courantes pour réunir en lui tout ce que la nature méridionale a de plus enivrant.

Ce lieu, appelé Boncevino, est situé entre la mer et Castelvetrano, très-près des carrières de Selinonte, et l'aridité de la plaine, au milieu de laquelle fleurit cette verte oasis, la rend, par le contraste, plus ravissante encore. Elle dut jadis servir de maison de plaisance à quelque baron des montagnes ; mais, depuis longtemps abandonnée, elle avait passé de mains en mains jus-

qu'au père de Fabio. Trop heureux d'y trouver un refuge après la disgrâce qui avait ruiné son avenir, notre capitaine destitué s'y était arrangé aussi bien que sa pauvreté le lui avait permis, et il y vivait seul.

Quand je dis seul, entendons-nous : il avait avec lui un ancien soldat de sa compagnie, nommé Philippo, par abréviation Pipo, qui, ayant perdu une jambe à la bataille de Sainte-Euphémie, avait pris sa retraite et s'était dévoué au service de son capitaine. Une jambe de bois et une petite pension l'avaient consolé des avaries de la guerre. Notre invalide cumulait à Bonceviuo les fonctions de concierge, de valet de chambre, de cuisinier, même de grand veneur et d'écuyer cavalcadour, car Fabio avait un cheval, qui, avec son lévrier, constituait le seul luxe de son existence ; encore le cheval ne coûtait-il guère à nourrir, grâce à l'herbe des carrières et aux rubriques de Pipo.

Fabio menait, dans sa retraite, une vie fort monotone, et ses longues heures de solitude se traînaient avec une lenteur désespérante. Chacune de ses journées avait quarante-huit heures quand elle n'en avait pas davantage, et l'ennui rouillait peu à peu toutes ses facultés. A l'âge de

l'action son activité n'avait pas d'aliment. N'étant pas homme d'études, il trouvait peu de ressources dans la lecture, et s'il chassait par désœuvrement, c'était sans goût et seulement pour changer de place. Le reste du temps, il le passait à cheval ou avec son fidèle Pipo, qui, dans la familiarité de la campagne et dans l'isolement d'une pareille vie, était pour lui plus qu'un serviteur.

Entré jeune au service et privé à la fois de fortune et de protection, Fabio avait eu beaucoup de peine à briser la coque des grades inférieurs et son humeur s'était aigrie dans cette lutte sourde et acharnée. Il avait vu et souffert tant d'injustices! La faveur l'avait si souvent humilié par l'insolence de ses triomphes! Nommé enfin capitaine avec la perspective, dès lors, d'un avancement plus rapide, il avait vu sa carrière tout à coup brisée par un de ces ouragans politiques qui bouleversent toutes les destinées et enveloppent dans un commun naufrage toutes les classes de la société.

Il nourrissait, on a pu le voir, une haine ardente contre les auteurs de sa disgrâce et confondait dans la même rancune le ministre qui avait signé sa destitution et les Anglais qui avaient fait le ministre. Exalté par l'oisiveté, par la soli-

tude, il rêvait, dans l'âcreté de son ressentiment, d'impitoyables vengeances; puis vaincu par la violence de ses rêves, il retombait sur lui-même de tout son poids. Écrasé alors par son impuissance, il se retrouvait seul sur les débris de sa fortune, et, ce qui est plus triste encore, de ses espérances.

De retour des carrières où nous l'avons laissé, il était rentré chez lui singulièrement agité. Dans une vie inoccupée comme l'était la sienne, tout fait événement : comment sa rencontre avec la reine n'aurait-elle pas enflé toutes les voiles de son imagination? De pareilles aventures marquent dans les existences les mieux remplies. Il fut rêveur tout le reste du jour, et se coucha sans avoir dit une parole à Pipo, ce qui était pour lui le *nec plus ultrà* de la préoccupation. Il ne dormit point de la nuit. D'étranges fantômes visitèrent son insomnie; d'étranges fumées lui montèrent au cerveau.

La journée du lendemain lui sembla plus longue que toutes les autres. Il la passa tout entière..., le dirons-nous? à sa toilette. Ne devait-il pas, le soir, aller chez la reine? Quoique en réalité il n'appartînt plus à l'armée, il n'en ceignit pas moins sa plus belle épée, et mit

son uniforme de revue, tout en remarquant, avec un soupir, qu'il n'était pas, hélas! des plus neufs; mais il en releva la vétusté par une propreté splendide et par l'éclat scintillant des boutons. Enfin, le soir venu, il monta à cheval, et prit, avec un battement de cœur bien pardonnable, le chemin de Castelvetrano.

« Par sainte Rosalie! dit Pipo en le suivant de l'œil, le capitaine a quelque chose. Depuis hier il ne m'a pas desserré les dents, et maintenant le voilà qui part sans me dire où il va. La zingara lui aurait-elle tiré quelque mauvais horoscope? Si cela est, malheur à la sorcière! Du diable si je ne lui mets pas son grimoire en déroute, et ne lui renfonce pas les griffes jusqu'au coude avec ma jambe de bois. »

IV

CRÉPUSCULE.

La ville de Castelvetrano n'est qu'un gros bourg agricole habité par de rudes campagnards qui, aux bienheureux jours de la féodalité, appartenaient corps et biens, eux et leur ville, à la riche maison siculo-calabraise des ducs de Monteleone. Malgré la haute antiquité dont ils se vantent, c'est un lieu parfaitement insignifiant, si ce n'est pourtant qu'il produit de bon vin, comme sa mère Entella, qui portait une grappe sur ses médailles. Ajoutons qu'elle a donné le jour à l'un

des premiers musiciens du XVII[e] siècle, François Maggio, et que son église paroissiale possède une assez belle statue de saint Jean-Baptiste, par Gagini, le Michel-Ange sicilien. Quant au reste, on ne peut pas même lui appliquer le *guarda e passa* de Dante, le voyageur passe sans regarder,

C'est là que la politique anglaise avait relégué la fille de Marie-Thérèse, la sœur de Joseph II, Caroline, archiduchesse d'Autriche, reine des Deux-Siciles.

Le palais (en Sicile tout ce qui n'est pas cabane est *palazzo*), le palais donc habité par elle, n'était qu'une grande maison sans caractère, peu différente de celle du docteur et du tabellion, peu faite, par conséquent, pour abriter une auguste adversité. Mais l'exil a tant de regrets, tant de dégoûts, que l'ennui d'un gîte incommode est à peine senti. Caroline ne s'en plaignait pas ; elle avait bien d'autres sujets de plaintes ! Sa suite, je veux dire sa domesticité, se composait de quelques familiers des deux sexes, Napolitains pour la plupart, Catons de l'étiquette, qui, parodiant la cour autant par habitude que par importance, avaient conservé leurs titres de grand majordome, de première camériste, et autres livrées pompeuses. « Que voulez-vous,

disait le maréchal de Brissac, il faut bien servir quelqu'un ! » Et puis, il y a des gens ainsi faits, qu'ils ne peuvent voir passer un fiacre sans monter derrière.

Caroline avait adopté, pour s'y tenir, un petit salon retiré que, par cette raison, elle ne quittait jamais, quoique l'ameublement en fût plus que simple, les tentures usées, passées, lacérées en plus d'un endroit, et les dalles froides dissimulées à peine sous un assez méchant tapis. Ce réduit austère ressemblait au cabinet d'un homme d'État plutôt qu'au boudoir d'une reine ; et, en effet, Caroline y travaillait plus qu'elle n'y recevait ou ne s'y recueillait.

Un double, un triple rideau de soie, presque toujours baissé, n'y laissait entrer que tout juste ce qu'il fallait de lumière pour qu'il n'y fît pas nuit ; car alors Caroline était loin de l'âge audacieux où les femmes, surtout les blondes, affrontent et défient les splendeurs, les dangers du grand jour. Plus tard on passe de la témérité à la prudence, et l'on cherche les demi-ténèbres.

Le soleil était depuis longtemps couché ; le crépuscule, toujours si court dans les contrées méridionales, ne jetait plus que quelques pâles lueurs ; ce n'était plus le jour, ce n'était pas en-

core la nuit : heure de mystère, de tendrese, où l'âme, abîmée en d'ineffables langueurs, évoque mélancoliquement les regrets du passé et les rêves de l'avenir.

La reine était seule, vêtue, comme la veille, d'une robe de velours noir, car elle avait fait vœu de ne quitter le noir qu'à Palerme, en remontant sur le trône d'où les Anglais la tenaient éloignée. Elle avait devant elle un large guéridon couvert de papiers et de lettres, mais elle ne lisait ni n'écrivait plus, l'obscurité ne le lui aurait pas permis; soit fatigue, soit abandon, elle s'était couchée à demi sur un divan de satin rouge, qui lui servait de siége; ses deux beaux bras nus étaient croisés sur sa poitrine; son attitude, ses yeux, son visage, tout en elle annonçait une rêverie profonde. Quoique la nuit fût venue tout à fait, elle ne songeait pas à demander des flambeaux; aucune personne de sa maison n'eût osé en apporter, ni même entrer sans son ordre; son cabinet, son boudoir, comme on voudra l'appeler, était un sanctuaire inviolable.

A quoi pensait-elle, ainsi plongée dans les ténèbres et absorbée en elle-même? La reine se reportait-elle aux orages du trône et à l'ivresse du commandement? ou bien la femme regrettait-elle

l'ivresse plus douce des belles années et les orages non moins terribles des passions? Quelle que fût la cause de sa rêverie, un long soupir s'échappa de son sein et troubla le silence qui régnait autour d'elle.

En ce moment la porte s'entr'ouvrit doucement.

« Madame, dit une voix féminine, ce jeune capitaine est arrivé ; Sa Majesté m'avait ordonné de la prévenir, j'obéis à ses ordres.

— C'est bien, répondit-elle à sa caméristе, je le recevrai tout à l'heure. Qu'on apporte des flambeaux. »

Les flambeaux venus, Caroline resta seule encore quelques instants ; elle se regarda plusieurs fois dans la glace, rajusta quelques parties un peu dérangées de sa toilette et de sa coiffure ; puis, agitant une sonnette d'argent qui était sur le guéridon :

« Qu'il entre, » dit-elle à la caméristе qui s'était empressée d'accourir.

Fabio avait eu le temps de se donner du cœur en se promenant dans la salle d'attente, et il se présenta avec assez d'assurance. Il s'inclina devant la reine sans servilité ni gaucherie, et attendit, pour lui adresser la parole, qu'elle eût la première rompu le silence.

« Capitaine, lui dit-elle, M. le comte de Pro-

vence a dit que l'exactitude est la politesse des rois : ici c'est le contraire, l'exactitude avec les rois détrônés est une flatterie, c'est presque de la générosité. »

La repartie manqua à Fabio, malgré ses belles résolutions : au lieu de répondre, il rougit. Cette réponse, au reste, en valait bien une autre, vu la circonstance, et dans tous les cas elle valait mieux qu'une de ces banalités consacrées, stéréotypées, que le dernier des courtisans et le plus inexpérimenté de tous n'eût pas manqué de trouver immédiatement. Et puis le silence ne compromet pas.

« Asseyez-vous, reprit Caroline après l'avoir laissé debout devant elle assez longtemps, et parlez-moi de vous.

— De moi, madame? Quel intérêt peut avoir pour Votre Majesté la vie du plus obscur de ses sujets?

— Alors parlons de moi, puisque vous ne voulez pas me parler de vous. Convenez, capitaine Fabio, que vous avez entendu dire de moi beaucoup de mal.

— Oui, madame, beaucoup... par les Anglais.

— Je sais que ces étrangers m'honorent de leurs calomnies, mais je m'en félicite; leurs

éloges me seraient suspects. Et d'ailleurs les contemporains ne sont jamais justes ; ils sont trop près des choses pour les bien voir ; il n'y a de tribunal impartial que celui de la postérité... Encore pas toujours, poursuivit-elle en se ravisant; le temps ne réforme pas tous les arrêts. La mémoire des princes est trop souvent calomniée comme leur vie : l'imposture s'assied et triomphe sur leurs tombeaux.

— Votre Majesté est à l'abri d'un pareil danger : si elle a des détracteurs dans les Anglais, elle a en Sicile des admirateurs passionnés.

— Ceci ressemble à un compliment : le prince de Cassero et le duc d'Ascoli n'auraient pas mieux répondu. Allons, capitaine Fabio, mettez-vous à votre aise et ne vous croyez pas obligé de me flatter. Parlez-moi, à moi, comme vous parleriez de moi à votre ami le plus intime.

— C'est pour le coup que Votre Majesté m'accuserait de flatterie.

— Décidément vous êtes né courtisan ; vous avez manqué votre vocation.

— Hélas ! madame, ma vocation était d'être malheureux, et je l'ai bien remplie.

— Et moi donc, me croyez-vous heureuse ? On s'imagine que les rois ne souffrent pas. Ah !

si ma vie était connue, bien loin de faire envie, elle ferait pitié. Toutes les fibres de mon cœur ont été déchirées. Née au milieu des désastres de la guerre de sept ans, je me souviens que ma mère me portait dans ses bras en passant en revue ses fidèles Hongrois, et je les entends encore crier autour de nous : « Vive notre roi Marie-Thérèse ! » La bataille de Prague n'en mit pas moins en question son trône et son honneur. Ce sont là mes premiers souvenirs. Mariée fort jeune, je ne tardai pas à m'apercevoir que j'étais loin d'être seule dans les affections du roi : cette découverte, aussi blessante pour mon orgueil que cruelle pour ma tendresse, détruisit dès le début la dignité de mon intérieur et mon repos domestique. J'ai vu périr sur l'échafaud la reine Marie-Antoinette, ma sœur bien-aimée ; et la mère n'a pas été plus heureuse en moi que la fille, l'épouse et la sœur : lors de ma première retraite en Sicile, je perdis mon fils aîné pendant la traversée : il mourut entre mes bras dans les horreurs d'une tempête qui, tous, faillit nous engloutir. Je ne parle pas de la reine, vous voyez où j'en suis réduite. Dites-moi maintenant si vous connaissez beaucoup de femmes plus éprouvées que moi ?

— Mais que de compensations Votre Majesté n'a-t-elle pas reçues de la Providence !

— Je serais curieuse de les apprendre de vous ?

— D'abord, madame, la première de toutes et la plus précieuse...

— Laquelle donc, s'il vous plaît ?

— La beauté.

— Voilà que nous tombons dans le madrigal. Capitaine, vous devez être fort sur la mythologie ?

— Assez, madame, pour savoir que le pauvre Ixion ne put voir face à face la reine des dieux sans en être ébloui. »

Fabio avait commis ce qu'on appelle, en style de cour, une haute inconvenance. Parler à une reine de sa beauté, c'est supposer qu'elle pourrait n'être pas belle ; et toutes les reines le sont, c'est connu. La supposition seule du contraire est un crime de lèse-majesté. Mais enfin le tête-à-tête a ses priviléges ; il permet d'écouter, et par conséquent de dire beaucoup de choses interdites par l'étiquette en audience solennelle. Enhardi par la familiarité de la reine, Fabio avait repris toute son assurance, et, passant brusquement, comme c'est l'ordinaire, de l'excès de la timidité

à l'excès de la témérité, il s'était émancipé tout à fait. Quoiqu'il ne sût guère que le latin du *Credo,* il savait pourtant l'adage : *Audaces fortuna juvat*, et, décidé à plaire, il le mettait en pratique résolûment.

« Savez-vous, capitaine Fabio, reprit Caroline après une pause, que vous frisez l'impertinence?

—Que Votre Majesté me le pardonne! j'aime mieux être impertinent que provincial.

— Encore! Mais vous êtes incorrigible, et vous méritez un châtiment.

— Prononcez, madame, je me prosterne devant Votre Majesté. »

A ces mots, il s'agenouilla devant la reine, qui ne se pressa pas de lui faire changer d'attitude. Cette humilité lui plaisait; son esprit dominateur aimait à voir tout le monde à ses pieds.

« On prétend, dit-elle, que je suis vindicative, je veux vous prouver le contraire : je vous pardonne, relevez-vous. »

Et, comme Fabio ne se relevait pas :

« Qu'attendez-vous pour obéir?

—Un gage de votre clémence et de mon pardon.

— Tenez! » répliqua-t-elle en lui tendant la main.

Il la baisa plus vivement qu'il n'était permis; après quoi il reprit son siége à quelques pas du divan.

« Je vous croyais un homme sérieux, reprit Caroline, redevenue sérieuse elle-même; mais vous êtes bien jeune ; et puis y a-t-il des hommes sérieux ? N'ai-je pas vu à mes genoux tous ces fiers barons qui font aujourd'hui les Catons, les tribuns? Ils jouent à la politique comme ils jouent au pharaon; blasés sur tous les jeux, ils en ont inventé, pour se distraire, un nouveau qu'ils appellent *Constitution;* mais ils seront pipés par les Anglais et n'auront que ce qu'ils méritent. Eh ! mon Dieu ! si l'on connaissait, comme nous, tous ces prétendus hommes d'État qui paradent au parlement, leur patriotisme d'apparat ne ferait plus de dupes. Le masque arraché, tous ces héros s'évanouiraient. . . . .

. . . .

« Voilà pourtant les personnages qui, après s'être posés en martyrs, se partagent aujourd'hui les places et surtout le budget, comme ils disent dans leur jargon de fabrique anglaise. Capitaine, aimez-vous la politique ?

— Je ne sais pas, madame.

— Belle réponse !

— Je veux dire que je ne m'en suis guère occupé.

— Vous avez tort. Au point de détresse où la Sicile se trouve aujourd'hui tombée, il n'est permis à personne de rester étranger aux affaires publiques. Une pareille indifférence est coupable et ne fait que fortifier nos ennemis dans les positions qu'ils ont usurpées. La patrie a besoin de tous ses enfants, et vous ne seriez pas un véritable Sicilien si vous refusiez de la servir.

— Hélas! madame, que peut faire pour la Sicile un pauvre officier destitué?

— Votre humilité n'est que de l'égoïsme ; dans les calamités nationales tout le monde a un rôle à remplir ; mais chacun veut le premier, et c'est ainsi que la vanité, l'ambition des individus, compromettent le salut commun.

— Que Votre Majesté m'assigne donc un rôle, je m'en acquitterai de mon mieux. Je crains seulement d'être bien novice.

— Il ne faut que de la bonne volonté.

— Oh! alors, Votre Majesté peut compter sur moi.

— Vous êtes jeune, capitaine Fabio ; à votre âge on n'est revenu de rien, on est roi de l'avenir. Au lieu de perdre vos belles années et de vous

laisser rouiller par l'ennui dans votre Thébaïde champêtre, vous avez une noble tâche à remplir, si du moins il est vrai, ainsi que vous me l'avez dit hier, que vous haïssez les Anglais ; ce sont les enfants qui boudent ; les hommes se vengent. Me promettez-vous d'être homme?

— Pour me venger, madame, s'écria Fabio en se levant tout d'un coup et en posant la main sur son épée, je donnerais la moitié des années qu'il me reste à vivre ! Mon zèle...

—D'abord, pas de zèle, interrompit froidement la reine ; je veux dire pas de ce zèle irréfléchi, qui brille et s'éteint comme un feu follet. Ce que j'exige de vous, c'est un dévouement médité, calme, absolu.

— Comme sujet, ma vie appartient à la reine ; comme homme, je l'offre à Votre Majesté : disposez-en, madame, elle est à vous.

— Avant de l'accepter, j'ai plusieurs questions à vous adresser, car je ne veux pas vous prendre en traître. En me voyant détrônée, exilée par les Anglais, m'avez-vous crue résignée à mon sort ? Avez-vous pensé que j'abandonnerais lâchement la Sicile à la voracité de ces étrangers?

— Non, madame, non, je n'ai point cru cela; j'ai toujours pensé au contraire que, même en

exil, Votre Majesté lutterait jusqu'au dernier soupir.

— Vous m'avez bien jugée : jamais la fille de Marie-Thérèse ne se résignera au déshonneur. Et vous, n'avez-vous jamais rêvé la délivrance de votre patrie ?

— Souvent, madame; mais quand je songe aux moyens d'exécution, je ne vois plus que les obstacles, et en présence de l'impossible, le découragement s'empare de moi.

— Si l'on vous ouvrait un horizon nouveau, si on vous démontrait la possibilité de ce que vous regardez comme impraticable, que feriez-vous?

— Ce que je ferais, madame? Je vous répéterais ce que je vous disais tout à l'heure : ma vie est à vous, prenez-la.

— Ce n'est pas à moi qu'il faut la donner, c'est à votre patrie, à cette Sicile infortunée, qui gémit sous le joug de l'étranger, et qui aspire à briser ses fers.

— Parlez, madame, que faut-il faire pour l'affranchir?

— Vous le saurez plus tard. Pour le moment, ajouta-t-elle en lui présentant une longue liste de noms, il ne s'agit que de mettre votre signature sur ce papier. »

Fabio signa sans hésiter ; puis relevant soudain la tête avec un mouvement convulsif :

« Madame, s'écria-t-il en pâlissant, le nom qui précède le mien est celui du capitaine Rossaroll, exécuté à Messine pour avoir conspiré contre les Anglais.

— Si ce rapprochement vous effraye, répondit Caroline sans s'émouvoir, effacez votre nom, vous le pouvez encore. Mais dans tous les cas ne prononcez celui de cet homme qu'avec respect, poursuivit-elle en se dressant tout à coup sur ses pieds. C'est un de ces héros méconnus, qui savent mourir en silence et qui donnent leur vie et plus que leur vie, leur honneur, pour la cause qu'ils ont embrassée. J'ai tout tenté pour le faire échapper, mais les Anglais se sont montrés implacables, et j'ai dû le sacrifier pour en sauver beaucoup d'autres. Il avait de moi des lettres qui l'auraient fait absoudre, mais en me compromettant moi-même aux yeux de mes ennemis ; ce sublime martyr les a dérobées à tous les regards et me les a renvoyées par le prêtre qui l'assista sur l'échafaud. Est-ce ainsi que vous entendez le dévouement ? »

En prononçant ces derniers mots, son œil jetait des flammes et sa lèvre autrichienne tremblait d'une manière effrayante.

Fabio était en proie à une violente tempête intérieure ; l'horoscope de la zingara lui revenait à la mémoire, et ses derniers mots : « Prends « garde au gibet ! » lui tintaient dans les oreilles. Un moment auparavant il rêvait déjà la fortune d'Acton, de cet officier d'aventure élevé par Caroline aux premières dignités du royaume ; mais le spectre du supplicié avait mis en fuite l'ombre du favori, et maintenant Fabio flottait irrésolu, terrifié entre ces deux apparitions également saisissantes. Telle était sa préoccupation, qu'oubliant le lieu où il se trouvait, il marchait à grands pas dans l'appartement.

La reine le suivait d'un œil inquiet ; changeant tout à coup de langage :

« Capitaine Fabio, lui dit-elle d'un ton caressant, revenez à vous ; je n'ai voulu que vous éprouver ; oubliez ce que je viens de vous dire : rien de tout cela n'est sérieux.

— Non, madame, non, c'est à présent que vous m'éprouvez ; mais cette épreuve est inutile : ma résolution est prise ; quoi que vous exigiez de moi, vous pouvez compter sur mon dévouement, je serais heureux et fier de mourir aussi pour vous sur l'échafaud.

— Ne prononcez pas ces mots sinistres, ré-

pondit la reine d'une voix douce ; est-ce à votre âge qu'on pense à la mort ? La vie est belle pour vous, jouissez-en, Fabio, et plaignez ceux que l'orage emporte dans son tourbillon.

— Je veux ma part de ces orages; puissé-je, en les attirant sur ma tête, les détourner de la vôtre ! Ma vie n'a de prix à mes yeux que pour la mettre au service de Votre Majesté.

— Qu'il en soit donc ainsi ! mais quoi qu'il puisse arriver, ne me faites jamais de reproches, c'est vous qui l'aurez voulu. »

Tout en parlant, elle serrait dans une cassette, dont elle retira soigneusement la clef, la liste mystérieuse que Fabio avait grossie de son nom. Il aurait voulu se dédire maintenant que cela ne lui aurait pas été possible; ses otages étaient entre des mains qui n'étaient pas disposées à s'en dessaisir.

« Vous ne vous repentirez jamais, continua-t-elle en fixant sur lui ses grands yeux bleus, d'avoir lié votre fortune à la mienne. Comme je compte sur vous, comptez sur moi, et malgré les calomnies dont je suis poursuivie, ayez confiance en ma parole; je n'en ai jamais manqué à personne. Croyez-moi, vous vous associez à une œuvre glorieuse, et en même temps que vous

contribuerez à l'affranchissement de notre bien-aimée Sicile, vous aurez la satisfaction de venger votre injure personnelle. Vous apprendrez bientôt ce qu'il vous importera de connaître. Qu'il vous suffise de savoir, pour le moment, que j'ai conçu pour vous de l'estime et que je me sens disposée à vous accorder mon amitié... si vous vous en rendez digne, ajouta-t-elle après une légère pause. Il est tard, allez et revenez quand vous voudrez ; vous serez reçu toutes les fois que vous vous présenterez.

— Que Votre Majesté est bonne !

— Bonne !... c'est selon, répondit-elle en donnant à ses yeux une expression singulière ; ne vous y fiez pas trop. Mais oui, ajouta-t-elle en se ravisant avec une sorte d'impétuosité ; je serai bonne pour vous, pourvu que vous soyez... ce que vous devez être. Adieu ! »

V

LA SPAGNOLA.

La nuit était calme ; pas un nuage, pas une vapeur ne ternissait la sérénité du ciel sicilien ; les étoiles fixes scintillaient comme des diamants ; les brises marines courbaient à peine, en passant, l'herbe des campagnes, et le cri mélancolique du petit-duc troublait seul, à de longs intervalles, le silence universel. Un cavalier s'avançait lentement dans la plaine déserte ; à la manière dont il conduisait, ou plutôt laissait aller son cheval, on devinait qu'il pensait à toute autre chose, et

qu'il n'était pas pressé d'arriver. Ce cavalier n'était autre que Fabio qui revenait de chez la reine.

Qu'il fût préoccupé, on le conçoit : sa vie venait d'être bouleversée de fond en comble et passait, sans transition, du repos le plus inerte à l'action la plus orageuse ; car il en avait assez deviné pour comprendre qu'il ne s'agissait pas d'une entreprise ordinaire, et qu'il s'était jeté tête baissée dans un labyrinthe inextricable, obscur, tout hérissé d'embûches et de périls. La destinée tragique de Rossaroll avait ébranlé quelques instants ses résolutions ; mais il avait triomphé de cette impression funèbre et pris son parti vaillamment, sans arrière-pensée, sans regret. Peut-être, il est vrai, ne mesurait-il pas, dans le premier feu de l'exaltation, toute la portée de sa démarche, et ne se rendait-il pas clairement compte de la situation qu'il affrontait. Tout cela avait été si prompt! Mais il avait devant lui l'inconnu, ce roi de l'espérance et des illusions.

Et puis la grande figure de la reine dominait tout; des dangers partagés par elle, courus avec elle et pour elle, n'étaient plus à ses yeux des dangers ; et d'ailleurs, la conquête qu'il convoitait, pouvait-elle être payée trop cher? Les ardentes fumées

de l'ambition se mêlaient en lui à de plus doux rêves ; son esprit, son cœur, étaient sous l'empire d'une double ivresse, et ces deux sentiments, ces deux fièvres se fortifiaient, s'exaltaient l'une par l'autre. Quelle carrière immense ouverte à l'imagination ! Dans le paroxysme d'une pareille crise, bien des têtes plus fortes que la sienne n'auraient pas gardé leur sang-froid mieux que lui.

Cependant quelque chose qui ressemblait au remords se fit jour à travers ses tressaillements intérieurs.

« Pauvre Rafaëlla ! murmura-t-il sans peut-être avoir entendu lui-même cette exclamation échappée à sa conscience. Mais je la verrai aujourd'hui même, dût-elle lire sur mon front... »

Son cheval s'arrêtant tout court ne lui permit pas d'achever sa pensée. Il était arrivé à Boncevino et se trouvait chez lui comme par enchantement, car il n'avait aucun souvenir du voyage.

« Me voici ! me voici ! » cria la voix de Pipo.

Et en même temps l'on entendit les pavés de la cour résonner sous les coups secs de sa jambe de bois.

« Mon capitaine, dit-il en prenant la bride du cheval, vous pouvez vous vanter de m'avoir fiè-

rement inquiété ; est-ce qu'on voyage à une pareille heure? Dieu sait encore d'où vous venez! Avec cela que depuis deux jours vous ne me parlez pas plus que si j'étais sourd et vous muet. Par sainte Rosalie! on dirait que j'ai manqué au service et violé la consigne.

— Rassure-toi, mon brave Pipo, je n'ai rien contre toi et je ne te boude pas. Je suis sujet, tu le sais, à des accès de silence immodérés ; depuis deux jours ma langue est paralysée.

— Vous ne me dites pas la chose : je soupçonne la zingara de vous avoir dit la mauvaise aventure au lieu de vous tirer la bonne, comme on doit toujours le faire à de bons chrétiens comme nous.

— Que veux-tu, Pipo! les cartes de la zingara n'ont d'égards pour personne.

— C'est donc comme ce scélérat d'Aci qui vous a destitué sans égard pour vos services. Plût à Dieu qu'au lieu de le déporter à l'île d'Ustica, d'où il est trop tôt revenu pour notre malheur, on lui eût bel et bien coupé la tête ! nous ne serions pas ici à l'heure qu'il est, mais à Palerme, et je fumerais tranquillement ma pipe dans notre cher Cassero (1).

(1) Le Cassero est la Chaussée d'Antin de Palerme.

— Patience ! nous y retournerons peut-être quelque jour.

— Le ciel vous entende et vous exauce ! Au fait, pourquoi pas ? Les montagnes sont stables, comme dit le proverbe ; les hommes ne le sont pas, grâce à Dieu ! »

A peine Fabio s'accorda-t-il quelques heures de repos : avant le jour il était sur le chemin de Mazzara. La plaine qui sépare cette ville de Boncevino a une ressemblance éloignée avec la campagne de Rome. Mêmes ondulations, même solitude, même silence. Quelques fermes, quelques bergeries en ruine s'élèvent de loin en loin au milieu du désert. La mer le baigne au couchant, et les arides montagnes de Salemi le bornent du côté de l'orient. La Delia, qui en descend, s'est creusé à travers ces champs désolés un lit profond et sablonneux.

En traversant le méchant pont de pierre jeté sur cette rivière, le cheval de Fabio fit un écart ; quelque chose de noir s'était dressé tout à coup devant lui dans les demi-ténèbres du crépuscule.

« Eh ! capitaine, dit au même instant une voix tremblotante, vous voilà en campagne de bien grand matin.

— Toi ici, zingara? Tu reviens donc du sabbat?

— Pourquoi n'irais-je pas, s'il vous plaît, à la messe des chasseurs? N'ai-je pas été baptisée aussi bien que n'importe qui?

— Va au diable si tu veux, et laisse-moi passer; tu as failli me faire tomber de cheval.

— Heureux qui ne tombe pas de plus haut, répondit la vieille en ricanant. Allez donc, mon beau cavalier, je vous préviens seulement que vous arriverez trop tard; la cage est vide, et la colombe... courez après.

—Sibylle de l'enfer, tu parleras donc toujours par énigmes!

— La clef des énigmes est dans la main du temps. »

Fabio, impatienté, piqua des deux sans répliquer et partit au galop sans se préoccuper autrement de cette rencontre matinale et suspecte. L'Angelus sonnait comme il passait devant la petite église isolée de Sainte-Marie dell' Alto, et les premiers rayons du soleil levant doraient les tours de Mazzara.

Il en est de même de la petite ville de Mazzara comme des bâtons flottants de La Fontaine :

De loin c'est quelque chose, et de près ce n'est rien.

A voir à distance ses clochers, ses tours et ses couvents, on rêve une ville opulente et bâtie richement; mais, la porte franchie, l'illusion s'évanouit : des maisons informes et décrépites, entassées sans plan les unes sur les autres, dans un désordre, qui, à coup sûr, n'est point l'effet de l'art; des rues, je veux dire des sentiers tortueux, étroits, poudreux en été, fangeux en hiver, et en tout temps pavés d'immondices, voilà ce qu'est aujourd'hui la ville qui jadis eut l'honneur de donner son nom à l'une de trois grandes divisions de l'île (Val de Mazzara); sans compter qu'elle fut le séjour de prédilection du fameux comte Roger, et le siége de son premier évêque, Étienne de Rouen.

L'église élevée alors par le vainqueur des Mores, en accomplissement d'un vœu fait, avant la victoire, au Dieu des chrétiens, a disparu entièrement, mais afin de perpétuer le souvenir du vaillant fils de Tancrède, on l'a sculpté en pierre sur le portail de la cathédrale actuelle, ayant à ses pieds un Sarrasin terrassé par lui. Ce groupe informe n'a qu'une valeur historique.

La place qui sert de parvis à la cathédrale est le seul point pittoresque de la cité. L'évêché, le collége et les autres édifices qui l'entourent y

jettent de la variété et une certaine élégance. Quant à l'église, elle ne manque pas de caractère au dehors, et l'intérieur est un véritable musée, musée profane, il est vrai, car à côté des emblèmes de la foi catholique, et de quelques austères tombeaux du moyen âge on y trouve trois grands sarcophages de marbre blanc où la statuaire antique a représenté le Combat des Amazones, la Chasse de Méléagre, et la légende indigène de Proserpine enlevée par le roi des ombres. De ces trois bas-reliefs, le premier est le plus pur et accuse un ciseau grec du meilleur temps.

Ainsi, sur cette terre sicilienne, encore si païenne par le culte et par les croyances, le polythéisme a laissé son empreinte jusque dans le sanctuaire du Crucifié. L'Évangile s'est greffé sur la mythologie, et les noms seuls ont changé; les dieux de l'Olympe sont devenus les saints du paradis, qui seront débaptisés à leur tour par de nouveaux élus; spirale éternelle de l'humanité qui monte, en tournant toujours sur ellemême, la montagne ardue du progrès.

Cependant Fabio avait débouché sur la place encore déserte à cette heure et s'était arrêté devant une maison de belle apparence, presque

un palais. Il frappa plusieurs fois à la porte sans qu'elle s'ouvrît et sans qu'aucune voix répondît de l'intérieur. Les coups retentissants du lourd marteau de fer réveillèrent en sursaut les sombres échos de la cathédrale et mirent en fuite les choucas et les hirondelles nichés sur les coupoles.

« Holà! s'écria un voisin impatienté par le bruit, si vous en voulez au baron Schininà, vous l'attendrez longtemps ; il est parti hier avec toute sa maison pour sa villa de Saint-Julien.

— C'est vrai! pensa Fabio en se frappant le front ; j'avais oublié qu'il devait partir. Ah! je comprends maintenant ce que la zingara me voulait dire tout à l'heure avec sa cage vide et sa colombe envolée. Pauvre Rafaëlla! se répéta-t-il à lui-même avec un soupir ; elle m'aura attendu, je lui avais promis d'être du voyage. »

Était-il donc déjà tellement absorbé par la reine, qu'il eût perdu la mémoire de tout ce qui n'était pas elle? Il se posa cette question avec inquiétude, et quoique le mont de Saint-Julien où était la villa du baron Schininà fût à trente milles au moins de Mazzara, il résolut de partir à l'instant même pour aller réparer son oubli. Soit que le repentir qui avait dicté sa résolution fût

très-vif, soit peut-être qu'il craignît de se raviser s'il en différait l'exécution d'un seul instant, il ne descendit pas même de cheval, et continua sa route sans se donner le temps de la réflexion. Sûr de son premier mouvement, l'est-on jamais du second ?

La ville de Mazzara est assise sur un vaste banc de rochers coupés à angles droits avec une régularité presque géométrique, et percés de grottes dont quelques-unes sont habitées par la misère ; Fabio en vit sortir quelques figures pâles qu'on eût prises pour des larves échappées du sépulcre. Bientôt le roc cède la place aux blés, puis aux vignes, mais ni les blés ni les vignes ne font un beau paysage. La tour de la Sibylle et quelques autres, la plupart en ruine, ajoutent à la tristesse de ces champs décolorés.

Fabio les traversa rapidement, sans les regarder, sans les voir, et il atteignit bientôt Marsalla, que son vin plus que ses gloires passées ont rendue célèbre ; depuis sa disgrâce, il évitait les villes, surtout celles où il avait des connaissances, et cela par misanthropie autant que par fierté ; il ne voulait pas répondre aux questions indiscrètes ni se donner en spectacle à la pitié banale et blessante des indifférents.

Aussi eut-il grand soin de tourner la ville sans y entrer, de manière à n'être aperçu de personne.

Après Marsalla, le pays devient de plus en aride ; les bruyères remplacent les épis, et les vignes disparaissent tout à fait. Mais si la campagne est pauvre en vin, en blé, même en fourrage, en revanche elle est riche en aloès, en cactus, surtout en palmiers, ce qui est moins productif, mais plus pittoresque. Ce site est le plus africain de l'île. L'eau y manque comme au désert : les troupeaux maigres et les rares habitants de ces solitudes en sont réduits, pour étancher leur soif, à quelques puits saumâtres.

La route, ou plutôt le sentier, suit les sinuosités de la mer dont il s'approche plus ou moins, suivant les accidents du rivage. Parfois même, Fabio marchait sur la grève, et la vague baignait les pieds de son cheval. Sa première ardeur s'était ralentie ; il n'allait plus qu'au pas, et, s'arrêtant même pour laisser respirer sa monture, il mit pied à terre devant une chapelle isolée au bord du chemin. Là, tandis que son cheval broutait en liberté, il s'assit sous un palmier.

Le temps était radieux et la mer d'un bleu qui rivalisait avec celui du ciel. Les îles qui la peu-

plent en cet endroit, Marettimo, San-Pantaleo, la Favignana, nageaient mollement dans les vapeurs marines; la dernière, surtout, la plus grande et la plus haute des trois, sortait du sein des flots comme une immense coupe de verdure. On n'aurait pas deviné, en la voyant si riante, que c'est un lieu de déportation, le Botany-Bay de la Sicile. Le mont de Saint-Julien bornait la vue au nord, et dessinait sur le fond clair de l'horizon ses formes abruptes et déchirées. La plaine était muette, solitaire; aussi loin que l'œil pouvait porter, on ne découvrait qu'une vaste lande semée d'aloès et de palmiers.

Seul, et comme perdu au sein de cette nature sévère à la fois et gracieuse, Fabio en avait, malgré lui, subi l'influence; il était abîmé dans une vague rêverie, lorsque tout à coup un refrain rustique retentit à quelques pas de lui, et troubla d'une façon peu harmonieuse le silence imposant des campagnes. C'était un paysan qui trottait sur son âne, en chantant dans le fausset, comme c'est l'usage en Sicile. Arrivé à la chapelle, il se tut par respect pour la Madone, et se signa, en soulevant son bonnet de coton blanc, coiffure classique, quoique peu pittoresque, du campagnard sicilien.

« *Benedica, signuri !* dit-il en passant devant Fabio ; voici les Langoustes qui viennent de Trapani ! »

Cela dit, il continua son chemin et sa chanson.

Or il faut savoir que *Benedica !* est le salut du pays ; c'est comme si l'on disait : Bénissez-moi ! ou : Dieu vous bénisse ! Quant aux Langoustes, cela voulait dire les Anglais, auxquels le peuple sicilien avait donné ce sobriquet à cause de leur habit rouge.

Fabio vit en effet s'avancer, dans la direction de Trapani, un corps d'infanterie qu'à l'uniforme il n'était pas difficile de reconnaître pour des Anglais. Aucune rencontre ne pouvait le contrarier davantage ; il se leva vivement, et ne voulant ni se croiser avec l'ennemi, ni paraître le fuir, il prit son cheval par la bride et se dirigea vers une ferme isolée, qu'il avait aperçue de loin, aux trois quarts cachée dans un bouquet d'arbres. En s'en approchant il fut surpris du bon ordre qui régnait alentour : une haie de jasmins et de grenadiers en protégeait les abords contre l'invasion des troupeaux, et tout y respirait l'aisance et la propreté. Ce lieu charmant s'appelle la *Spagnola*.

« Ma belle nourrice, dit Fabio à une jeune et fraîche villageoise qui donnait le sein à un gros enfant robuste, voulez-vous m'accorder l'hospitalité pour quelques instants? Mon cheval et moi nous sommes bien las.

— Entrez, signor, entrez, répondit de la meilleure grâce du monde la jolie fermière. Nous avons peu de chose, mais tout ce que nous avons est à votre service. »

Une bonne vieille vint au-devant du cavalier, tandis qu'un jeune garçon de sept ou huit ans conduisait le cheval à l'écurie, où l'attendaient un copieux picotin d'avoine et du foin à discrétion.

Tandis qu'on préparait à notre voyageur une collation champêtre, les troupes avaient atteint la chapelle, et défilaient en vue de la ferme. Fabio affectait de regarder d'un autre côté, mais il était pâle, et un sourire de colère contractait ses lèvres; pour ne pas entendre le tambour il frappait du talon les briques du parquet, et faisait résonner ses éperons au risque de les briser.

Tout à coup il se fit une grande rumeur à la porte de la maison. Fatigué de la poussière et de la chaleur, un officier supérieur, suivi d'une partie de son état-major, s'était éloigné de la route et avait poussé droit à la ferme dans l'espoir

de s'y rafraîchir. Son espoir ne fut pas trompé : les deux femmes lui servirent généreusement à lui et aux siens tout le vin qu'ils demandèrent, et ils n'en demandèrent pas peu.

Cet officier supérieur était le général Mac-Farlane, qui, de Trapani, se rendait alors à Mazzara à la tête d'une division, dans le seul but de surveiller de plus près la royale exilée de Castelvétrano.

Quand lui et son état-major se furent largement désaltérés, il jeta dédaigneusement aux deux femmes quelques pièces d'argent qu'elles refusèrent, et regagna la route au pas, sans leur avoir adressé un seul mot de remercîment.

« Les voilà bien, ces Anglais ! murmura Fabio, qui avait suivi cette scène à travers la fenêtre. Ils croient tout payer avec leur or, et corrompent des anges par leurs prodigalités insolentes.

Cependant, deux officiers de la suite du général avaient remarqué la beauté de la jeune fermière, et étaient restés en arrière avec intention. Quand ils se virent seuls et hors de vue, ils attachèrent leurs chevaux à un arbre et retournèrent sur leurs pas. La vieille alors venait de rentrer pour servir à Fabio sa collation, le jeune garçon était à l'écurie, le nourrisson dormait

dans son berceau et la belle nourrice, qui était sa mère, se reposait à quelques pas.

Les deux officiers, la voyant à l'écart, s'approchèrent d'elle avec empressement et commencèrent par lui débiter quelques galanteries banales ; comme elle n'y répondait pas selon leurs désirs, et que leurs instants, d'ailleurs, étaient comptés, ils passèrent brusquement aux moyens extrêmes ; lui appuyant un mouchoir sur la bouche pour l'empêcher d'appeler à son aide, ils se mirent en devoir de l'entraîner de force dans le plus épais du bois qui entourait la maison. Le désespoir arracha à la victime un cri de détresse qui, tout étouffé qu'il était, parvint cependant aux oreilles de Fabio.

Il eut comme une intuition rapide de ce qui se passait, et, longtemps contenues, toutes ses passions débordèrent ; poussé par la haine, par la vengeance, et aussi par sa générosité naturelle, il s'élança sur la trace des ravisseurs dont il frappa le premier d'un coup de pistolet.

« A moi Dudley ! » cria le blessé en tombant.

Dudley, qui était l'autre officier, tira son épée; Fabio en fit autant, et d'un coup de seconde aussi prompt que la pensée, mit son adversaire hors de combat.

Cette scène se passa en moins de temps qu'il n'en a fallu pour la raconter. Demeuré maître du champ de bataille, Fabio mesura d'un coup d'œil toutes les conséquences de son action, et, peu jaloux de disputer sa vie à une cour martiale composée d'Anglais, il remonta à cheval sans perdre une minute et repartit au galop.

Les soldats, attirés sur le lieu de la catastrophe par la détonation du pistolet, essayèrent bien de le poursuivre ; ils lui envoyèrent même quelques volées de balles, mais il avait trop d'avance et il était trop bien monté pour être atteint. Quittant la route directe, il se jeta prudemment dans des sentiers de traverse à lui connus, et disparut bientôt à tous les regards.

VI

LE MONT ERYX.

Le mont de Saint-Julien est l'antique Eryx, ce mont fameux où Vénus avait un temple plus fameux encore; c'est une masse énorme de rochers nus, escarpés, formidables, flanqués de précipices, hérissés d'aiguilles, et dont les crêtes déchiquetées affectent les formes les plus bizarres. De forêts, pas l'ombre. Ovide, qui donne à l'Eryx l'épithète d'ombreux (1), ne l'avait cer-

(1) *Colle sub umbroso quem tenet altus Eryx.*

tainement pas vu. C'est à peine si l'on découvre çà et là un arbre perdu dans l'espace ou quelques ronces pendantes, à demi dépouillées par les vents.

On n'atteint le sommet de cette montagne aride qu'à la faveur d'un sentier rapide et tortueux, plus fait pour les chèvres que pour les hommes. On dit que Dédale y avait ouvert une route spacieuse, il n'y paraît guère aujourd'hui. Aussi, la légende du lieu est-elle pleine de catastrophes; c'est un véritable martyrologe : ici, c'est un villageois qui roule avec sa mule au fond des abîmes; là c'est un duc à cheval qui ne revit jamais sa duchesse; plus loin, ceci est plus grave, un moine fit sur son âne le saut périlleux. Comment affronter une pareille ascension sans se recommander auparavant à la sainte Vierge?

Il y a précisément au bas de la côte un couvent de carmes, dont l'église est habitée par une madone miraculeuse, que les fidèles viennent visiter de fort loin, comme leurs pères visitaient jadis le temple de Vénus Erycine. Brûlez un cierge en passant à la madone de Trapani (c'est son nom), afin qu'elle conjure sur vos pas les dangers du voyage. Plus haut s'élève sur une saillie du rocher, la petite église de Sant' Anna, et au

sommet est la ville de Saint-Julien, qui a donné son nom à la montagne.

Si, maintenant, vous voulez savoir comment cette ville changea de patron et passa de l'invocation de Vénus sous celle de saint Julien, la légende va vous le dire. Au temps de la conquête des Normands, le comte Roger, enfermé dans la place, la défendait vaillamment contre les Sarrasins. L'ennemi était en force, il devenait pressant; dans cette extrémité, saint Julien apparut tout d'un coup sur les murs de la ville, armé de pied en cap; sa vue seule frappa l'infidèle d'une terreur si grande, qu'il leva le siége immédiatement et disparut. Après un bienfait si miraculeux, la ville pouvait-elle moins faire que de prendre le nom de son céleste libérateur?

Rien de plus morne d'ailleurs, de plus lugubre que cette ville aérienne, couronnée de vieilles tours et de clochers noircis par le temps. Il y règne je ne sais quel mystère qui saisit tout d'abord l'imagination. Les maisons sont d'une teinte grisâtre qui attriste la vue; elles ont peu de jour au dehors, et la plupart s'ouvrent, comme les maisons mores, sur les cours intérieures soigneusement fermées, d'où l'on entend sortir, le soir, le chant monotone des fileuses. On dirait

un grand cloître, tant les rues sont muettes et désertes. Les couvents, du reste, abondent, et les églises encore davantage.

Les femmes sont belles, elles en ont du moins la réputation ; mais enveloppées de la tête aux pieds dans leurs longues mantes noires, elles s'en font un voile impénétrable et ne laissent voir que les yeux, souvent un seul ; en sorte que si la ville a l'air d'un monastère, toutes les femmes ont l'air de religieuses. Toutefois, il y a peut-être plus de coquetterie que de modestie dans ces dehors farouches : peut-être ne se cache-t-on que pour être mieux regardées, et pour irriter la curiosité par l'obstacle. La soie molle et flexible presse de si près la taille qu'elle accuse les formes bien loin de les cacher. Ainsi voilées, les femmes de l'Eryx marchent d'un pas lent, théâtral, et ne font guère d'autre voyage durant toute leur vie que celui de la maison à l'église et de l'église à la maison.

Certes, ce n'est pas ainsi qu'on se représente les divines prêtresses de la mère des amours, avec leurs couronnes de roses et leurs ceintures flottantes ; mais le contraste n'en est que plus piquant ; l'imagination encore tout émue des riantes images de la cour des dieux, on s'attache

invinciblement aux pas de ces longues figures noires et silencieuses qui glissent comme des ombres, et l'on se demande si les filles seraient condamnées à un deuil éternel en expiation des voluptés de leurs mères.

C'est là que le baron Schininà, l'aigle de la contrée, avait sa villa. Le lieu, convenons-en, était singulièrement choisi pour jouir de la campagne ; car Saint-Julien n'a d'autre verdure que celle que les maraîchers de la plaine lui apportent à dos de mulets ; mais les Siciliens n'ont pas l'amour des champs ; ils ne vont en *villeggiatura* que par mode et pour changer de place. Et puis le baron, archéologue passionné, se trouvait là sur un théâtre digne de lui. Sa maison dite de campagne, située à l'extrémité de la ville, se distinguait des autres par un aspect moins monacal, sinon plus gai.

Le baron était un petit vieillard de soixante ans, vif, bienveillant, spirituel, mais négligé dans sa toilette, ami de la table un peu trop, sceptique en politique et parleur infatigable. Quoique baron, il n'appartenait point à la haute aristocratie de l'île, mais à cette noblesse intermédiaire qui s'était formée peu à peu dans les villes domaniales entre le peuple et les grands feudatai-

res ; c'était, à proprement parler, une bourgeoisie plutôt qu'une noblesse et les grands seigneurs féodaux ne traitaient pas avec elle d'égal à égal. Du reste, le baron était dégagé de tout préjugé sur le chapitre de la naissance, et quant à ses croyances religieuses, il avait fait son éducation, en véritable enfant du dix-huitième siècle, dans le *Dictionnaire philosophique* et le *Système de la nature*.

Fou d'antiquité, il passait sa vie dans ce qu'il appelait son musée, vaste pièce encombrée de statues, d'inscriptions, de vases, d'antiquailles de toute espèce, sans parler d'un médaillier qui passait à ses yeux pour la quatrième merveille de la Sicile, sinon la première. Les trois autres sont l'Etna, le vivier de Lentini et le pont de Capidorso : *monte, fonte, ponte.* La numismatique était sa marotte ; on venait précisément de lui apporter quelques médailles qui manquaient à sa collection, et dans la contemplation desquelles il était absorbé si profondément qu'un cheval s'était arrêté sous sa fenêtre sans qu'il s'en fût aperçu. Un instant après Fabio entra.

« *Quousquè tandem!* s'écria le baron en l'embrassant avec cordialité. Arrive donc, mon cher filleul ; comment as-tu pu nous manquer de

parole à ce point. Ne devions-nous pas faire le voyage ensemble?

— C'est vrai, mon cher parrain, excusez-moi, des affaires imprévues...

— Tu as donc des affaires? Eh! tant mieux, mon bon ami, cela t'occupera. Ton oisiveté commençait à m'inquiéter sérieusement. »

Le bonheur voulut que le baron, peu curieux de sa nature, ne demandât pas à Fabio quelles étaient ces affaires imprévues. La vérité est que le rendez-vous de Castelvétrano lui avait fait oublier celui de Mazzara qui tombait le même jour; or, ayant ses raisons pour taire l'excuse véritable, il eût été embarrassé pour en trouver d'imaginaires. Il ne dit pas un mot de la reine et ne se vanta pas non plus de son aventure de la Spagnola.

« Enfin te voilà! reprit le baron, c'est l'essentiel. Quant à moi je te pardonne, parce que je n'ai pas de rancune; mais je te préviens que les dames ne seront pas si faciles à désarmer; tu t'es fait avec elles une mauvaise affaire; cela te regarde; il ne m'appartient pas, à moi, d'intervenir dans un débat si grave, *tantas componere lites*.

— Comment se portent la baronne et dona Rafaella?...

— La baronne fort bien, mais ma nièce t'en veut, et elle a raison ; tu ne te conduis pas avec elle comme tu devrais le faire. Nous en causerons plus tard, et je te dirai mon avis. En attendant, regarde ces médailles ; je les ai achetées, il n'y a pas une heure, d'un campagnard qui les a déterrées dans son champ ; c'est un trésor, mon bon ami, un trésor inappréciable, des médailles du plus grand module et conservées... tu n'as qu'à voir. L'université de Palerme n'en a pas de plus belles, comme je le prouverai dans mon grand ouvrage sur la Sicile ancienne, *Trinacria vetus*. En voici trois magnifiques d'Eryx avec la tête de Vénus et la colombe ; une de Trapani, je veux dire de Drepanum, de la plus grande rareté, car elle est punique, telle que tu la vois ; je ne la donnerais pas pour la monnaie d'or de Chalcis. Reconnais-tu celle-ci ? Elle vient de chez nous.

— De chez nous?

— Eh ! oui ; ce Pégase avec les trois jambes de la Trinacrie dit assez qu'elle a été frappée à Mazzarum. Et cette autre, où tu vois un trépied enveloppé d'un serpent, tu peux lire dessus le nom de Lilybée, *Lilybaitan*. J'espère que tu t'y es arrêtée ce matin.

— Lilybée ?... Je ne connais pas cela.

— Comment, tu ne connais pas cela ? Mais malheureux, c'est Marsalla, qui veut dire en arabe Port de Dieu, et qui s'appelait Lilybée, au temps des Carthaginois et des Romains.

— Ma foi ! baron, je n'en savais rien, et je ne m'y suis point arrêté ; je ne suis pas même entré dans la ville ; j'étais trop pressé d'arriver.

— A la bonne heure, mon bon ami, mais on ne voyage pas ainsi sans rien voir. Apprends que Lilybée était le premier port de la Sicile, une place imprenable ; que Pyrrhus et les Romains y perdirent leur temps, et que Scipion l'Africain y mit à la voile pour aller prendre Carthage.

— Franchement, mon cher parrain, je ne me doutais pas de tout cela, et je vous remercie de me l'avoir appris.

— Tu aurais dû visiter au moins, sous l'église de Saint-Jean-Baptiste, la grotte où vint mourir la fameuse sibylle de Cumes, *Cumea sibylla :* il y a là un puits dont les eaux communiquent le don de lire dans l'avenir.

— Va pour le puits ! Si j'avais connu ses propriétés prophétiques, je n'aurais pas manqué d'y boire, ne fût-ce que pour savoir si nous serons bientôt débarrassés de ces exécrables Anglais.

— Voilà que tu vas recommencer ton antienne politique! A quoi cela te mènera-t-il? Puisque la reine elle-même a eu le dessous, tu n'espères pas, j'imagine, être plus fort qu'elle et changer le train des choses? La philosophie veut qu'on accepte ce qu'on n'a pas le pouvoir d'empêcher; supporte donc les Anglais, puisque tu ne peux les chasser. Je les supporte bien, moi.

— Je n'ai pas votre résignation, et si d'un coup je pouvais les anéantir tous jusqu'au dernier, je n'hésiterais pas une seconde. Leur présence en Sicile est un opprobre pour tous les Siciliens.

— Allons! allons! mon cher Procida, parlons d'autre chose. Quand une fois tu es sur ce chapitre, tu es comme un lion déchaîné. Laissons la politique et viens voir mes fouilles.

— Volontiers, mais avant, ne puis-je présenter mes hommages à la baronne et solliciter mon pardon de Rafaella?

— Elles sont toutes les deux à l'église où il y a ce soir un service extraordinaire, prédication, procession, bénédiction et tout ce qui s'ensuit. Ainsi, nous avons du temps devant nous; partons; à moins cependant que tu ne sois fatigué et que tu ne préfères visiter avec moi mon médaillier. »

Cette proposition fit trembler Fabio; aussi se

hâta-t-il de répondre qu'il ne se sentait nullement fatigué, quoiqu'il le fût horriblement. De peur que le baron n'exécutât sa menace, il lui mit son chapeau sur la tête, sa canne dans la main, et lui prenant le bras avec une affection intéressée, il l'entraîna doucement vers la porte.

Le baron conduisit Fabio à quelques centaines de pas de la ville sur une plate-forme assez vaste et prodigieusement escarpée au bord de laquelle s'élève une forteresse sarrasine, qui tombe en ruine : des pans de murs éboulés, des voûtes enfoncées, des escaliers délabrés dont l'herbe a dévoré les marches, des portes écroulées qui ne mènent plus nulle part, enfin un vieux donjon carré assis sur le roc vif et couronné de créneaux, voilà tout ce qui reste de ce vieux monument guerrier qui, après avoir servi de défense à la ville, ne sert plus aujourd'hui qu'à la décoration du paysage.

« C'est pourtant ici, dit le baron, sur ce plateau élevé, *in vertice planities*, comme dit Polybe, qu'était le fameux temple de Vénus; il n'en reste rien, comme tu vois, car ce puits baptisé de son nom, *pozzo di Venere*, n'est qu'une citerne destinée autrefois à l'usage de la garnison sarrasine, comme je le prouve dans ma *Trina-*

cria vetus. Voilà deux ans bientôt que je fais faire des fouilles en cet endroit et je n'ai rien trouvé encore qui me satisfasse. Un jour cependant, je crus avoir mis la main sur la statue de la déesse; *Eurêka! Eurêka!* m'écriai-je comme notre Archimède. C'était une fausse joie, je me rappelai que Marcellus l'avait envoyée à Rome. Mais je persévère et j'espère être plus heureux dans l'avenir.

— Dieu vous assiste, mon cher parrain, et conduise la pioche de vos travailleurs.

— Tu crois rire, mon bon ami? Rira bien qui rira le dernier. »

. . . .

Tandis que le baron parlait, un spectacle incomparable se déroulait devant Fabio et faisait diversion aux interminables leçons de son trop savant parrain.

Après l'Etna, l'Eryx est le belvédère le plus imposant de la Sicile. A ses pieds est la ville de Trapani, liée à la montagne par un long aqueduc et pressée étroitement entre la mer et de vastes salines étincelantes comme de la neige; on dirait un navire retenu par ses câbles et prêt à faire voile au premier vent. Au midi s'étend,

comme une carte, toute la côte traversée le matin par Fabio et où la Spagnola lui brûlait les yeux comme une tache de feu. Plus loin, s'élancent dans la nue les montagnes d'Agrigente. Les Lyncées du pays prétendent découvrir par un temps pur la rive où fut Carthage; quoi qu'il en soit, si l'œil ne voit pas la rive africaine, la pensée la devine et la pressent. Le soleil se couchait; une moitié de son disque plongeait déjà dans les flots, l'autre brillait comme une coupole embrasée. Avant de s'éteindre tout à fait, ses rayons jetaient sur la mer et sur le ciel de longues traînées rouges. L'archipel de la Favignana, les Pléiades et plus près du rivage les écueils de Trapani nageaient dans la pourpre et l'or.

« Que dis-tu de cette vue? dit le baron avec la satisfaction d'un propriétaire qui fait à un étranger les honneurs de ses domaines. Mais tu ne vois ces merveilles qu'avec les yeux du corps, comme tout le monde, *sicut et vulgus*. Que serait-ce, mon bon ami, si tu les voyais comme moi, avec les yeux de l'esprit? »

Et ici une nouvelle leçon de géographie ancienne, qui ne fut pas courte, quoiqu'il renvoyât à chaque instant son auditeur... sa victime, à son grand ouvrage sur la Sicile, cette *Trinacria*

vetus, dont le monde savant attend encore la publication.

« Impitoyable cicerone ! pensait Fabio, ne me feras-tu grâce ni d'un nom propre, ni d'un caillou ?

Essayant une tentative désespérée :

« Mon cher parrain, dit-il, si nous rentrions ; la baronne et dona Rafaella doivent être revenues de l'église.

— Ne t'en flatte pas ; les prêtres sont comme l'Averne, ils ne lâchent pas sitôt leur proie ; nos dames en ont encore pour une bonne heure. Il fera nuit close quand elles rentreront au logis. »

En ce moment, une nuée de pigeons vint s'abattre sur la citadelle sarrasine qui leur servait de retraite pendant la nuit.

« Ah ! ah ! dit le baron, voilà l'oiseau de Vénus qui revient au colombier, mais il n'annonce plus, comme autrefois, l'arrivée de la déesse, et l'on ne fête plus son retour par des sacrifices. A propos de colombier, tu vois là-bas, à Trapani, ce château qui défend l'entrée du port ? Il s'appelle encore aujourd'hui la Colombara ; c'est là qu'on élevait les colombes sacrées.

—Et cet îlot qui est au bout du môle, demanda Fabio machinalement, et, pour dire quelque chose, comment l'appelez-vous ?

— C'est l'écueil du Mauvais-Conseil, *Soglio di Malconsiglio*. Mais nous tombons ici en plein moyen âge, et nous autres, archéologues de la vieille roche, nous méprisons tout ce qui est postérieur à la prise de Syracuse par les Romains, deux cent douze ans avant l'ère chrétienne.

— Souffrez, cher baron, que je sois moins dédaigneux que vous ; ce nom lugubre de mauvais conseil pique ma curiosité ; n'avez-vous pas là-dessus quelque histoire ?

— La tradition veut qu'à l'époque des vêpres siciliennes Procida ait réuni sur cet écueil les conjurés de Trapani.

— Alors c'est *bon* conseil qu'il faut dire, et non *mauvais*.

— Ton héros, dit-on, voyageait en pèlerin avec un bâton percé comme Brutus, et contrefaisait également le fou. Mais tout cela est bien apocryphe.

— Procida ! les vêpres siciliennes ! voilà des souvenirs, voilà des noms ! Parlez-moi de ceux-là, baron. Si vous aviez un musée de cette époque, vous n'auriez pas de disciple plus fervent que moi. Mais que me font à moi vos fouilles, vos médailles, toutes ces vieilles reliques de l'antiquité qui n'ont de prix que dans l'imagination

des rêveurs? Toutes ces billevesées sont funestes, à mon avis, en ce qu'elles détournent l'attention des grands intérêts de la patrie. Je me soucie bien que Pyrrhus ait pris ou non votre Lilybée; ce qui m'importe, à moi, c'est de savoir si les Anglais prendront définitivement la Sicile, ou si le sang de Procida coule encore dans nos veines. »

L'explosion de Fabio fut d'autant plus violente, qu'il s'était contenu plus longtemps. Emporté malgré lui au delà des bornes, il dit une bonne fois et sans aucun ménagement tout ce qu'il avait sur le cœur. Qu'on juge de la stupéfaction du baron à l'ouïe de cette imprécation dont chaque parole était un blasphème à ses yeux. Il regardait l'impie d'un air indigné, consterné, pétrifié. Ses lèvres étaient pâles de colère, et il tremblait dans tous ses membres.

« Je l'ai toujours dit, s'écria-t-il d'une voix altérée et en serrant convulsivement le bras de Fabio, tu mourras dans l'impénitence finale. Des billevesées! répétait-il avec une fureur concentrée, des billevesées! le plus beau médaillier de la Sicile... C'est ton Procida qui est une billevesée, il n'a jamais existé, entends-tu bien, et tes vêpres siciliennes sont des contes de vieille femme. »

Il n'en put dire davantage ; l'émotion lui coupa la parole.

« Pardonnez-moi mon inconvenante sortie, reprit Fabio d'un ton radouci ; que voulez-vous, cher parrain, mon éducation a été négligée, vous ne ferez jamais rien de moi.

— N'en parlons plus, répondit le baron, qui, au fond, était le meilleur homme du monde ; c'est ma faute, je conviens qu'aujourd'hui la dose était un peu forte pour toi. Mais tu ne peux m'empêcher de te plaindre. Pauvre aveugle volontaire ! *cæcus voluntarius*, la lumière brille à tes yeux et tu les fermes ! Oui, mon bon ami, je te plains sincèrement de ne pas aimer l'antiquité. L'étude de l'archéologie calmerait tes passions et remplirait ton existence ; tu ne serais jamais oisif, jamais seul. Au lieu de chasser aux lapins et aux cailles, tu chasserais aux monuments, ce qui est bien plus noble, et la découverte d'une médaille, d'une inscription, te causerait des transports et des ravissements dont tu n'as pas même l'idée. Au lieu de cela, tu t'ennuies, et tournes éternellement sur toi-même, comme un écureuil dans sa cage. En un mot, Fabio, tu n'es pas heureux quand tu pourrais l'être. »

Le baron fut interrompu par l'arrivée d'une

procession qui, de la ville, se rendait à une petite chapelle adossée au vieux château sarrasin, et dédiée à Santa-Vénéra. Qui, au nom, n'a déjà reconnu la déesse païennne dans la sainte des chrétiens? En Sicile, les noms du calendrier païen ont à peine changé. Un carme, armé d'un grand crucifix d'ivoire, ouvrait le cortége, escorté des enfants de chœur qui chantaient des litanies; les hommes marchaient ensuite deux à deux, coiffés de couronnes d'épines pour imiter le Sauveur, et portant des cierges à la main. Les femmes n'étaient point admises dans les rangs et suivaient à distance, enveloppées jusqu'aux yeux dans leurs longues mantes noires. Arrivé devant la chapelle, le moine monta sur un tertre et se mit à prêcher contre le péché de la gourmandise.

« Et pour preuve, mes frères, disait-il d'une « voix nasillarde, que la gourmandise est un « péché, écoutez ce qui arriva à l'auguste père « de Sa Majesté, à Charles III, qui est à cette « heure dans la gloire de Dieu. Un jour au dîner, « comme il mangeait une pêche avec trop d'avi- « dité, Dieu, pour le punir de son intempérance, « fit entrer le diable dans le corps d'une guêpe, « qui, tout à coup, s'élançant du noyau, piqua « Sa Majesté dans la bouche pour la rappeler à

« la modération. Ce qui vous prouve, mes chers « frères, que la gourmandise est un grand « péché. »

Tout le discours du prédicateur était sur ce ton, et arracha plus d'une fois à son auditoire de grands éclats de rire. Quand le carme en fut à la péroraison, il prit une discipline, et s'en donna des coups effroyables : hommes et femmes se jetèrent alors à genoux en poussant des gémissements lamentables, et, à l'exemple des moines, se frappèrent la poitrine à tour de bras. A chaque coup, les cris et les sanglots redoublaient. Tout cela se passait à la clarté des cierges, car la nuit était venue, et au roucoulement des colombes nichées dans les ruines. Enfin la pénitence cessa, et le moine prononça la bénédiction ; la scène aussitôt changea : aux lamentations succéda la joie la plus vive ; tout le monde se leva en criant à plusieurs reprises : *Viva ! viva ! Evviva !* Et la foule se dispersa. La cérémonie était terminée.

« Franchement, dit le baron, dont cette scène avait aiguisé l'esprit voltairien, superstitions pour superstitions, je préfère celles de nos pères ; elles étaient moins lugubres ; ne me parlez pas d'une religion de têtes de morts et de vieux moines. Les prêtresses de notre Vénus Erycine

étaient les plus belles femmes du monde, *pulcherrimæ mulieres*, et les plus graves pèlerins, voire même les sénateurs de Rome, venaient oublier auprès d'elles leur austérité. Dans ce temps-là j'eusse été dévot.

— J'avais espéré, dit Fabio, découvrir la baronne et dona Rafaella parmi les femmes agenouillées là-bas, mais je ne les aperçois point.

— Regarde mieux.

— Ah! je vois la baronne qui se relève, et, près d'elle je devine Rafaella sous cette mante jalouse qui nous la cache. Il n'y a qu'elle en Sicile pour avoir une taille si svelte et si noble.

— Allons les rejoindre, » dit le baron.

Mais il n'était pas ingambe, la foule était compacte, et, avant qu'ils eussent fait trois pas, Rafaella, toujours enveloppée dans sa mante, entraîna la baronne et s'évanouit à leurs yeux comme une ombre légère.

« Elle t'évite, reprit le baron tout essoufflé, car elle nous a vus. Ne nous pressons pas, tu la retrouveras à la maison. Avec les femmes, vois-tu, il ne faut pas montrer trop d'empressement; elles en tirent trop d'avantages. C'est toujours la vieille histoire de Galatée, qui fuit pour être poursuivie. *Fugit ad salices et se cupit antè videri.* »

Les deux dames étaient en effet rentrées : la baronne, en voyant Fabio, recommença le chapitre des reproches et des récriminations. C'était une bonne petite vieille, passée maîtresse en fait de cuisine, *coca sicula*, comme disait le baron, et qui, entre autres spécialités, faisait la confiture de pistache avec une supériorité incontestable. Elle en tenait la recette d'une religieuse de la Martorana de Palerme, que monseigneur l'archevêque avait nommée abbesse en considération de ce seul mérite. Jugez s'il devait être grand. Quant au reste, élevée au couvent, comme on élevait nos grand'mères, elle savait lire probablement ; écrire, c'est plus douteux ; mais elle filait comme Pénélope.

« Et dona Rafaella ? demanda Fabio, après avoir renouvelé ses excuses à la baronne, ne puis-je, enfin, espérer de la voir ?

— Ce sera pour demain, mon garçon ; ma nièce s'est sentie indisposée au retour de l'église, et s'est retirée dans sa chambre. Elle ne paraîtra pas ce soir ; mais que cela ne t'ôte pas l'appétit, je vais veiller au souper.

—Décidément, dit le baron à Fabio, quand ils furent seuls, Rafaella te boude ; la femme est un être essentiellement susceptible, *genus irrita-*

bile. La baronne n'y entend pas malice, mais j'y vois plus clair, moi ; on sait ce que signifient ces indispositions subites qui arrivent aux femmes toujours si à propos. Ma nièce ne veut pas te voir : voilà toute sa maladie.

— Il faudra donc, mon cher parrain, que vous soyez mon intermédiaire auprès d'elle, et que vous m'aidiez à obtenir mon pardon.

— Allons, c'est décidé, je porterai la branche d'olivier d'une main, et de l'autre le flambeau de l'hyménée, comme la Paix dans la médaille d'Auguste. Veux-tu que je te la montre?

— C'est inutile, je m'en rapporte à vous.

— Comme tu voudras, mon bon ami, mais tu as tort, la mienne est la plus belle qui existe. A demain donc les choses sérieuses, ce soir ne pensons plus qu'au souper. Il m'est venu de Trapani un quartier de thon, le morceau de l'oreille, c'est tout dire, et la baronne vous accommode cela... tu m'en donneras des nouvelles. *Ergò bibendum!* n'en déplaise à cet hypocrite animal qui nous prêchait tout à l'heure la tempérance, quoiqu'il ne la pratique guère pour son compte particulier. Un jour qu'il avait dîné, je ne sais où, d'une façon fort peu cénobitique à en juger par sa démarche, il ne pouvait plus retrouver son

couvent, et sans moi il exécutait le grand saut périlleux au bas de la montagne. On en aurait fait un martyr, comme de l'autre, peut-être un saint, et croyez après cela aux fêtes du calendrier! A propos de calendrier, c'est demain dimanche, et nous avons fait le projet d'aller, avec quelques voisins, visiter le temple de Ségeste; Rafaella sera de la partie, tu en seras aussi, et il faudrait que tu fusses un bien grand maladroit si tu ne trouvais pas tout naturellement l'occasion de rentrer en grâce auprès d'elle.

— Vous me mettez là, mon cher baron, à une épreuve difficile : il faut que je sois demain soir à Boncévino. »

Il disait Boncévino, mais il pensait Castelvétrano.

« Pourquoi pas ce soir? répondit le baron piqué au vif. Qui est-ce qui vous retient, s'il vous plaît? La porte est ouverte, partez! Qu'on selle le cheval de monsieur le capitaine, l'air de la montagne lui fait mal aux nerfs.

— Sérieusement, baron, j'ai affaire chez moi; mais puisque vous le voulez, je n'en serai pas moins de la partie, et cela de bien grand cœur, à condition seulement...

— Que...?

— Que vous ne me forcerez pas à revenir coucher ici, et que je pourrai partir directement de Ségeste pour Cast... pour Boncévino.

— Accordé. Maintenant écoute-moi ; il faut mettre un peu de diplomatie dans ton affaire ; toutes les femmes veulent être trompées ; la sincérité perd les hommes auprès d'elles. D'abord tu prendras pour réelle l'indisposition jouée par Rafaella, et tu n'auras pas l'air de t'apercevoir de sa bouderie. Bien plus, si tu m'en crois, tu prendras les devants sans la voir, et ne te montreras à elle qu'à Ségeste, quand le voyage et le grand air auront changé le cours de ses idées et dissipé sa mauvaise humeur, *ægri somnia*.

— Baron, baron, j'étais loin de vous croire un aussi profond scélérat.

— En théorie ; car en pratique, j'ai toujours été dupe ; mais c'est bien le moins que ma vieille expérience vous serve, mes pauvres enfants ; je veux faire votre bonheur malgré vous. N'êtes-vous pas orphelins, et ne devez-vous pas retrouver l'un dans l'autre les parents que vous avez perdus ? Ce mariage est convenable, il faut qu'il se fasse, et cela le plus tôt possible ; car je ne suis plus jeune, et avant de mourir, je veux vous voir heureux tous les deux.

— Hélas ! mon cher parrain, vous savez que ma carrière est brisée, et je suis trop pauvre pour songer au mariage avant d'avoir reconquis une position.

— Je ne suis pas riche, moi non plus, *aurea mediocritas*, et mon musée m'a coûté beaucoup d'argent, mais enfin il en restera toujours assez pour ma nièce et pour toi. Je n'ai pas d'autres enfants que vous.

— Je connais votre générosité, mais un homme indépendant, sinon riche, est seul digne d'aspirer à la main de dona Rafaella.

— Je comprends ton scrupule et je t'en estime davantage : tu ne voudrais pas avoir l'air, aux yeux du monde, d'entrer comme un intrus dans une famille étrangère ; mais rassure-toi là-dessus, Rafaella n'a pas plus de fortune que toi ; et d'ailleurs sommes-nous pour toi des étrangers ? N'étais-je pas l'ami de ton père ? Ne t'ai-je pas vu naître ? N'es-tu pas mon filleul ? Et puis tu n'es pas, après tout, si pauvre que tu le dis ; j'ai pris des informations sur ta propriété de Boncévino, elle vaut beaucoup plus que tu ne penses ; c'est un beau domaine, *prædium feracissimum*, mon notaire t'en trouvera un bon prix. Vous arrangerez cela ensemble à ton passage à Mazzara ; tu seras content de lui. »

Fabio comprit fort bien que l'acquéreur n'était autre que le baron lui-même, qui en effet avait imaginé ce stratagène ingénieux pour faire accepter à son filleul ce qu'il n'aurait osé lui offrir directement. Touché d'un procédé si délicat, Fabio lui serra la main avec effusion; mais comme il allait répondre pour refuser, sans doute, on annonça le souper.

Ici nous sommes obligé d'avouer que, contre l'habitude des héros de roman, qui vivent d'air comme les sylphes, et qui dédaigneraient de s'abaisser jusqu'aux vulgarités du sommeil, Fabio fit une large brèche dans le thon de Trapani, prouva que le marsalla du baron était fort de son goût, et, malgré les émotions, les aventures de la journée, dormit toute la nuit comme un simple mortel.

Le matin, il partit pour Ségeste, en éclaireur, et sans voir Rafaella, ainsi que le baron le lui avait conseillé. Le baron lui-même et sa nièce ne tardèrent pas à le suivre avec leur société.

VII

LE TEMPLE DE SÉGESTE.

Les ruines veulent être contemplées dans la solitude ; au sein des villes elles perdent tout leur prestige ; la nature les ennoblit encore, en leur prêtant son charme et sa grandeur. A ce titre, le temple de Ségeste est un des plus précieux monuments de l'antiquité gréco-sicilienne.

Représentez-vous d'abord une vaste plaine ondulée, sans habitations, sans habitants, sans culture, fermée de tous les côtés par de hautes montagnes sombres, dont les cimes abruptes brisent

et déchirent en mille endroits les grandes lignes de l'horizon ; les unes sont d'une effrayante nudité ; d'autres, mais c'est le petit nombre, couvertes de forêts mystérieuses où l'imagination s'égare en rêvant. Au milieu de cette plaine sauvage se dresse une colline plus sauvage encore, et c'est là, au sommet de cette colline aride, isolée, que le temple de Ségeste, isolé comme elle et miraculeusement épargné, apparaît au loin dans toute sa grâce et sa majesté : de quelque côté qu'on l'aperçoive, de face ou de profil, il charme toujours la vue par l'irréprochable pureté, par la magie de ses proportions antiques. *Gloria Deo in excelsis!* Gloire à Dieu sur les hauteurs ! L'air qu'on y respire est plus pur, plus subtil ; dégagée des grossiers liens du monde, l'âme s'élève plus légère et plus libre à l'adoration du beau.

Le temple est dorique et dans un état parfait de conservation : corniche, entablement, frise et frontons, tous ce qui est de pierre, a survécu, et les colonnes, au nombre de trente-six, sont debout sans exception. Il reste de la toiture les trous et les saillies qui supportaient les charpentes. On se demande quel bienfaisant génie a protégé ce monument privilégié contre la double destruction

de l'ignorance et du fanatisme des chrétiens et des musulmans. Ces derniers ont laissé sur le mont voisin de San-Bonifato les ruines du premier château fort bâti par eux en Sicile; et non loin du temple est un ancien ermitage chrétien, habité jadis par un Sarrasin converti à la foi du Crucifié. Ainsi les trois religions, le polythéisme, l'islamisme, et le christianisme sont en présence. On peut, du même regard, mesurer leurs grandeurs et leurs misères.

Tourné à l'orient, le temple païen reçoit les premiers rayons du jour, et s'allume comme un autel, aux feux naissants du soleil. Entrevu alors par échappées entre l'étroit espace des colonnes d'or, l'azur du ciel a quelque chose de plus mystérieux, de plus doux, tandis que, plongée encore dans les brumes vaporeuses du matin, la plaine inférieure est plus mélancolique et plus morne. Appuyé nonchalamment sur son long bâton ferré, le pâtre, unique habitant de ces solitudes abandonnées aux troupeaux nomades, lève un œil distrait sur ce phare radieux, et salue à sa manière, par un signe de croix, le soleil levant. Ce n'est pas qu'à ses yeux le temple de Ségeste soit encore un lieu de dévotion ; en perdant ses dieux, le sanctuaire a perdu jusqu'à son

nom : débaptisées par le peuple, les saintes ruines ne sont plus pour lui que les piliers de Barbara, *li pilieri di Barbara*.

L'édifice n'est pas d'un abord facile, car l'éminence dont il couronne le faîte est taillée à pic et défendue par des ravins profonds. D'un côté seulement, la pente est moins rude, et c'est par là que chacun se fraye un sentier comme il peut. Le temple lui-même est défendu par de longues herbes et des forêts de chardons; de grosses touffes de scolopendre et d'ortie blanche croissent au sommet des corniches, et l'intérieur du sanctuaire, le lieu des sacrifices est livré aux couleuvres, qui rampent en paix sur ce sol autrefois sacré. Quelques colonnes sont noircies par le feu des pâtres. Rien de plus désolé, de plus solitaire, mais aussi rien de plus saisissant, de plus grandiose que ce site, unique en Sicile, en Europe. Un désert, une montagne, un temple... Quel paysage! quelle poésie!

L'aspect de cet édifice est aussi beau de près que de loin; mais si de près on juge mieux les détails, il faut être à distance pour saisir l'ensemble : or, dans l'architecture ancienne, l'ensemble est toujours plus imposant que le détail. Et puis une des façades a été maculée par une

stupide inscription qui fait tache sur le monument : à l'occasion de je ne sais quelle réparation insignifiante faite au dernier siècle, on a gravé en lettres de bronze, sur une table de marbre blanc, l'écriteau suivant :

Ferdinandi, regis augustissimi, providentia restituit,
Anno M.DCC.LXXXVIII.

Voyez-vous ce roi d'une heure, qui, pour une pierre ou deux ajustées plus ou moins mal, s'intitule *très-auguste*, et usurpe jusqu'au nom de la *Providence* sur le fronton d'un temple dont les dieux mêmes ont disparu !

Le soleil était levé depuis longtemps, et dorait les montagnes : les colonnes, à demi éclairées, ondoyaient dans les vapeurs diaphanes du matin, et, projetée au loin, leur grande ombre figurait un second temple au bas de la colline ; le silence n'était troublé que par la clochette des troupeaux errants dans les vallées inférieures. Fabio était assis sur les marches du portique ; son cheval paissait en liberté. La campagne était déserte ; tout à coup il vit paraître à l'extrémité de la plaine une troupe de voyageurs qui s'avançaient rapidement, les uns à cheval, les autres en litière, et il entendit bientôt le tintement des

sonnettes et la voix des cavaliers. Une source, ombragée d'un grand caroubier, le seul arbre qu'on découvrît dans l'espace, coule au bas de la colline : c'est là que s'arrêta la caravane. Les hommes mirent pied à terre aussitôt ; plusieurs femmes descendirent des litières ; on déchargea les mules, et une tente se dressa comme par enchantement au milieu du désert. Les lettiguiers criaient et juraient ; les muletiers faisaient chorus ; les femmes riaient, les hommes chantaient, les chevaux hennissaient : c'était un désordre, une confusion... jamais on ne s'était promis tant de plaisir. Une voix domina la mêlée :

« Liberté! *libertas!* s'écria-t-elle ; chacun est libre de ses actions ; on n'a de compte à rendre à personne ; riez, chantez, jouez, faites tout ce qu'il vous plaira, jusqu'à l'heure du dîner, bien entendu ; cette heure-là est sacrée *Prandii hora sacra est.* Mais n'oubliez pas, messieurs et mesdames, que vous êtes à Ségeste ou Égeste, les deux noms se trouvent dans les auteurs, et que vous avez devant vous un des plus beaux monuments de l'antiquité ; vous vous manqueriez à vous-mêmes si vous ne consacriez pas tout votre temps à l'étudier dans ses moindres détails. Usez de mes faibles lumières ; tout ce que vous vou-

drez savoir, je suis là pour vous le dire. A défaut du dieu, vous avez le prêtre, *sacerdos indignus.* »

A ces mots, le baron Schininà (au discours qui n'a reconnu l'orateur?) s'achemina vers la colline du pas d'un triomphateur romain; il eût volontiers dit comme Scipion: « Montons au Capitole! » Mais il en fut pour ses frais d'éloquence. Sa harangue eut pour résultat immédiat de mettre en fuite, à son grand scandale, toute la compagnie: effrayée d'un danger dont chacun n'avait que trop l'expérience, elle prit sa volée qui d'un côté, qui de l'autre, comme une bande d'écoliers échappés à la férule du pédagogue.

La baronne, chargée des soins du dîner, resta seule au camp avec quelques bonnes dames qui l'assistaient en amateurs dans l'exercice de ses hautes fonctions. On raconte qu'après avoir voyagé toute la journée au bord du Léman, saint Bernard fut très-surpris, le soir, d'entendre deux des prêtres qui l'accompagnaient, se répandre en admiration sur les beautés du lac qu'ils venaient de côtoyer. « Quel lac? » leur demanda-t-il avec étonnement. Absorbé dans ses méditations intérieures, le saint abbé de Clervaux n'avait rien vu. On aurait soumis la baronne à la même épreuve, qu'elle aurait demandé, elle

aussi : « Quel temple? » Absorbée dans ses méditations culinaires elle n'avait pas levé les yeux jusqu'aux ruines.

Cependant une des promeneuses était restée en arrière dans la déroute universelle et se tenait volontairement à l'écart : au lieu de rejoindre l'essaim joyeux qui voltigeait follement dans la prairie, elle se mit à gravir la colline à pas lents, et atteignit, à force de sinuosités, le temple que tout le monde avait fui.

C'était une jeune fille de dix-huit ans, grande, svelte, élancée ; la souplesse de sa taille donnait à sa démarche une mollesse, une grâce inimitable, et une harmonie suave à tous ses mouvements. Son bras et son buste avaient la pureté de la statuaire antique ; sa main, peut-être un peu longue, unissait à la blancheur du marbre la transparence de l'opale. Son cou flexible et dégagé, comme celui de la Diane chasseresse, portait avec une parfaite aisance la plus noble tête qu'aient rêvée dans leurs nuits d'extase et dans l'ivresse de la création Phidias ou Raphaël.

Ce qui frappait tout d'abord dans cette tête idéale, c'est que les cheveux étaient blonds et les yeux noirs ; mais quels yeux ! longs, immenses, veloutés, profonds comme le ciel,

tantôt voilés, tantôt splendides, en un mot, des yeux siciliens. Les reflets dorés et soyeux de sa magnifique chevelure semblaient cependant trahir, ainsi que l'éclat de son teint, une origine étrangère. Son front haut et calme annonçait l'intelligence et la sérénité. La ligne du nez était droite comme le profil d'Aréthuse dans les monnaies syracusaines, et la bouche exprimait tout à la fois la candeur, la finesse, la douceur, la fierté.

Mais pourquoi chercher à grand'peine des mots et des comparaisons pour peindre ce qui ne peut être peint? La plume et le pinceau lui-même ne sauraient rendre le charme indicible et l'irrésistible attrait de cette ravissante figure. Sa parure était simple; qu'avait-elle besoin de parure? N'avait-elle pas reçu de la nature la seule que l'art ne puisse imiter? On ne voyait pas un bijou sur elle; une légère robe de campagne dessinait sa taille et, au lieu de la longue mante indigène, *manto*, elle portait la demi-mante, *mantito*, qui ne descend qu'à mi-reins comme la mantille espagnole ou le mezzaro des Génoises.

Le teint animé par la marche, elle s'était appuyée contre une colonne du temple dans l'atti-

tude d'une statue du Silence, et son grand œil rêveur errait mélancoliquement dans l'espace, sans rien chercher, sans rien voir.

« Dona Rafaëlla, lui dit Fabio en l'abordant, on vous prendait pour la divinité du temple.

— Vous ici? répondit-elle avec une pointe d'ironie. Quel effort! quel prodige!

— Rafaëlla, je le sais, j'ai mérité vos reproches.

— Eh! qui donc vous fait des reproches? Vous avez, je n'en doute pas, des devoirs beaucoup plus importants; on vous dit si occupé!

— Si je ne le suis pas, du moins j'aspire à l'être, et bientôt peut être... »

Il laissa sa phrase suspendue, comme s'il eût craint de laisser échapper en l'achevant le secret enseveli dans son cœur. Rafaëlla ne remarqua point sa réticence.

« Est-ce que vraiment, répliqua-t-elle en passant de l'ironie à un intérêt mal déguisé, on serait disposé à vous rendre votre grade?

— Moins que jamais. Je n'ai rien à espérer tant que notre pauvre Sicile sera la proie de ces misérables Anglais.

— Vous n'êtes pas généreux, Fabio, vous oubliez toujours que ma mère était Anglaise.

— Mais vous n'êtes pas Anglaise pour cela : votre père était Sicilien, vous êtes Sicilienne et vous aimez trop notre patrie pour ne pas souffrir comme moi de la présence de ces... étrangers.

— Je ne vous dis pas que leur présence me soit agréable, mais je m'étudie à y penser le moins possible; comme mon oncle, je me résigne à ce que je ne puis empêcher. Vous seriez plus heureux si vous nous imitiez.

— Je le tenterais sans y réussir. Je porte au cœur un trait qu'aucune force humaine, pas même vous, Rafaëlla, n'en pourrait arracher. Et puis franchement, je ne le voudrais pas. J'aime trop la Sicile pour ne point haïr ses ennemis.

— Comment peut-on vivre ainsi de haine, quand tout dans la nature invite au calme, au pardon? Est-ce que ces austères solitudes ne vous disent rien au cœur? Pour moi, je ne sais, mais il me semble que je respire ici l'air d'un autre monde, et que des voix amies murmurent à mon oreille des paroles de paix et d'espérance. Ne les entendez-vous pas comme moi?

— Plût à Dieu que je les entendisse! Depuis longtemps la nature est pour moi, comme ce temple, vide et muette.

— Que je vous plains, Fabio ! Vous devez être bien malheureux !

— Pas autant que vous le supposez ; moi aussi j'ai mes jours d'espérance ; si la nature se tait, la vengeance parle, et sa voix, croyez-le, a des mots bien puissants. Mais pourquoi vous dire ces choses-là ? Est-ce que je devrais vous parler politique ?

— Parlez-m'en au contraire, puisque telle est votre idée fixe. Hélas ! c'est aussi la nôtre ; mon oncle et moi nous déplorons votre endurcissement ; si nous sommes quelques jours sans vous voir, nous tremblons que vous ne vous soyez jeté dans quelque entreprise folle qui vous perdrait sans retour.

— Vos craintes me touchent profondément, Rafaëlla, mais je suis convaincu que vous ne m'en estimeriez pas moins si jamais elles venaient à se réaliser. Vous avez le cœur trop haut placé pour me conseiller une résignation, une indifférence qui, dans l'état actuel de la Sicile, ne seraient, tranchons le mot, qu'une lâcheté : vous en rougiriez pour moi. Mais laissons cela : vous êtes femme, vous ne pouvez comprendre les passions qui nous gouvernent, nous autres hommes, et qui dominent notre existence. Parlons d'autre

chose. N'avons-nous donc rien de mieux à nous dire ? J'ai des torts envers vous, Rafaëlla ; des torts graves, mais l'avenir me justifiera et me permettra de les réparer. En attendant, soyez clémente ; j'accourais hier à Saint-Julien pour implorer votre pardon, voulez-vous me l'accorder aujourd'hui ?

— Je ne vous en veux pas, répondit Rafaëlla redevenue froide à l'instant même et en retirant sa main qu'il voulait baiser.

— Alors, pourquoi me refuser votre main ?

— Parce que votre usage sicilien de baiser la main des femmes me déplaît, vous le savez ; je n'aime pas à voir convertir en habitude un sentiment.

— C'est à ce dernier titre que je sollicite la faveur...

— Eh bien ! mes enfants, interrompit le baron, qui survint tout à coup, vous voilà donc retrouvés !

Militis in galeâ nidum fecêre columbæ ;
Apparet Marti quàm sit amica Venus (1) ! »

L'allusion, quoique diaphane, fut perdue pour tous les deux, attendu que Fabio n'était pas beaucoup plus fort latiniste que Rafaëlla.

(1) Les colombes ont fait leur nid dans le casque du soldat ; on voit par là combien Vénus est chère à Mars.

« Que dites-vous de ce temple ? continua le baron, heureux de trouver enfin quelqu'un sur qui décharger son érudition. C'est la gloire de notre île, *insulæ decus*. On prétend, d'après un passage de Vitruve, qu'il était dédié à Cérès ; je maintiens, moi, qu'il était consacré à Diane, la divinité tutélaire des Ségestains, et je le prouve dans mon grand ouvrage sur la Sicile ancienne, *Trinacria vetus*. Quand ce brigand de Verrès nous vola la statue de la déesse, la population tout entière l'accompagna en pleurant après l'avoir couronnée de fleurs et parfumée d'huiles précieuses.

— Il me semble, dit Fabio, qu'au lieu de la pleurer, ils auraient mieux fait de la défendre.

— Oh ! toi, tu es toujours pour les moyens extrêmes, comme le bouillant Achille, *Achillis instar*. Mais à propos du héros d'Ilion, sais-tu bien que nous avons près d'ici un Simoïs et un Scamandre ?

— On me les a montrés ce matin et ce n'est pas sans peine que je les ai découverts.

— Il n'y a peut-être pas beaucoup d'eau dans cette saison ?

— Il n'y en a même pas du tout ; je les ai passés à pied sec, ni plus ni moins que le ruis-

seau qui est devant votre maison de Mazzara. »

La comparaison choqua le baron comme irrévérencieuse. Il murmura entre ses dents quelque chose comme : *Habent sua fata flumina ;* et, se rabattant sur le temple, il entonna un dithyrambe architectonique fort savant que les amateurs peuvent aller chercher, pour peu qu'ils en soient curieux, dans son grand ouvrage... et cætera... Là-dessus, il alla rejoindre deux campagnards qu'il avait amenés pour faire des fouilles, et qui piochaient vaillamment sous sa direction.

Tandis que le baron dissertait, ses deux victimes échangeaient entre elles des demi-sourires d'intelligence. Peut-être au fond ne se plaignaient-elles pas trop qu'un incident imprévu eût changé le cours d'un entretien qui tournait à l'embarras, surtout du côté de Fabio. Resté seul avec Rafaëlla, il fut surpris d'éprouver auprès d'elle une émotion qu'il n'avait jamais connue. Quoiqu'il la vît presque tous les jours, il lui semblait la voir pour la première fois, tant sa beauté l'avait saisi ; elle s'était comme transfigurée ; jusqu'alors elle n'avait été pour lui qu'une enfant ; la femme venait de se révéler à ses yeux.

Attaché, suspendu à ses pas par un charme

invincible, il ne la perdait pas de vue un instant ; il interprétait son regard, son geste, son silence, et il cherchait à surprendre sur son visage les secrets de sa pensée. Lorsqu'il essaya de reprendre le fil de la conversation au point où il avait été coupé, il se trouva maladroit et l'était d'autant plus qu'il avait le sentiment de sa maladresse. Les mots ne lui venaient pas, les idées moins encore ; il luttait péniblement contre une timidité subite, insurmontable ; supplice horrible pour un coupable qui a la conscience troublée et qui aspire à conquérir son pardon à la pointe de sa parole.

Il faut dire aussi que Rafaëlla ne l'encourageait nullement, non qu'elle témoignât de l'humeur ou de l'irritation ; au contraire, le premier nuage une fois dissipé, elle était désespérante de calme, de douceur, d'oubli ; mais elle ne parlait pas ; retombée dans sa rêverie, elle semblait écouter Fabio avec distraction, l'entendre à peine et ne pas même s'apercevoir de sa présence, encore moins de son embarras.

« Mais répondez-moi donc, s'écria-t-il enfin en faisant sur lui-même un effort prodigieux ; vous ne pouvez pas me renvoyer ainsi !

— Que voulez-vous que je vous réponde ? lui demanda-t-elle de l'air d'une personne qu'on

réveille en sursaut au milieu d'un rêve. Ne vous ai-je pas déjà dit que je ne vous en voulais point? Vous savez bien que je n'ai point de rancune, et d'ailleurs pourquoi en aurais-je? Ai-je le droit d'en avoir? N'êtes vous pas libre de vos actions? Vous êtes homme, vous avez votre manière d'envisager les choses ; agissez comme vous l'entendez, je ne vous recommande que la prudence ; s'il arrivait un malheur, mon oncle qui vous chérit comme un fils serait au désespoir, et vous me feriez beaucoup de peine. Promettez-moi d'être prudent. Je ne sais, mais depuis quelques jours, j'ai des tristesses invincibles, je suis poursuivie par des pressentiments funestes. Je les chasse en vain comme des chimères, ils reviennent toujours m'assaillir. Il me semble que nous sommes menacés de quelque catastrophe et qu'une mauvaise influence pèse sur votre vie. Ne riez pas de mes terreurs : savons-nous si nos pressentiments ne sont pas des avertissements mystérieux, et si nous n'avons pas des génies amis qui parfois entr'ouvrent à nos yeux les sombres portes de l'avenir? Je n'ose affirmer que cela soit, mais qui oserait me dire que cela n'est point? Dans le doute, j'aime mieux croire. La foi est déjà presque une révélation? »

Fabio fit de vains efforts pour ramener la conversation sur Rafaëlla ; elle la rejetait toujours sur lui, sur les devoirs qu'il avait à remplir, sur les dangers qu'il devait éviter ; et certes, elle ne croyait pas prophétiser si juste. Lui parlait-il d'elle, elle éludait ; s'il insistait, elle se taisait tout à fait. Son intention était trop manifeste, pour que ce ne fût pas chez elle un parti pris d'avance. Fabio, découragé, dut renoncer enfin à une explication qu'on ne voulait évidemment pas lui accorder.

Rafaëlla lui avait refusé sa main en signe de réconciliation ; elle refusa également son bras pour regagner la plaine, et descendit la colline comme elle l'avait montée. Dès lors ils ne furent plus seuls, et tout aparté devint impossible.

La cloche du dîner avait sonné ; tout le monde s'était rassemblé au bord de la fontaine, rendez-vous général de la caravane. Le dernier à l'appel fut le baron : il arriva tout essoufflé, tout poudreux, les mains pleines de terre et les poches remplies de morceaux de briques, de débris de vases, de cailloux de toutes formes et de toutes couleurs ; c'était sa récolte de la journée. Il serra le tout soigneusement, et tirant de son gilet une petite monnaie d'argent, il l'éleva en triomphe

entre le pouce et l'index, de manière à ce que chacun pût la contempler à son aise :

« Voilà le plus beau fleuron de ma couronne, s'écria-t-il avec enthousiasme, une médaille de Ségeste, la plus rare de toutes; le nom est dessus, vous pouvez le lire : EGESTAION. Elle représente une tête d'Auguste et, au revers, Énée tenant son père Anchise sur ses épaules et son fils Ascagne par la main, ce qui prouve que les Ségestains et les Romains avaient la même origine, *cognatione conjunctos*, comme l'établit carrément Cicéron.

—Si c'est rond, ce n'est pas carré, interrompit la baronne en riant de son gros calembour. Mon cher époux, le dîner refroidit.

— C'est vrai, répondit le baron, qui pardonnait à son ignorante ménagère toutes ses interruptions en faveur de ses talents domestiques, il y a temps pour tout. *Age quod agis.* »

Il faut lui rendre cette justice, qu'une fois à table, il faisait trêve à l'archéologie et qu'il était joyeux convive. Le dîner fut gai comme tous les repas champêtres. Il fut long; nul n'était pressé de rentrer au logis. Rafaëlla seule, et Fabio encore plus qu'elle, étaient silencieux l'un et l'autre et visiblement préoccupés; même on en

riait sous cape et l'on en chuchotait autour d'eux.

Quand vint l'heure du départ, la caravane prit la route de Saint-Julien et Fabio celle de Castelvetrano à travers les montagnes ; il avait ses raisons pour éviter les marines : l'aventure de la Spagnola était encore trop récente. Comme il montait à cheval, l'excellent baron s'approcha de lui, et, clignant les yeux d'un air d'intelligence :

« Eh bien ! lui demanda-t-il, est-on réconcilié ?

— Votre nièce, répondit Fabio d'assez mauvaise humeur, est une énigme dont je n'ai pas la clef. »

VIII

ORIGINES.

En vertu du droit d'aînesse qui régnait alors en Sicile, le baron Schininà avait hérité seul, en qualité d'aîné, du titre et des biens de sa famille. Sa sœur unique ayant pris le voile était devenue abbesse d'un couvent d'Alcamo; son frère cadet, beaucoup plus jeune que lui, ne voulant entrer ni dans les ordres ni dans l'armée, s'était expatrié pour chercher fortune à l'étranger; il n'y avait trouvé qu'une femme. Le cours de ses aventures l'ayant conduit en Angleterre, il y avait épousé,

quoique sans carrière et sans fortune, une jeune Anglaise qui n'avait d'autre dot que sa beauté. Rafaëlla était le fruit de cette union téméraire.

Les premiers temps tout alla bien : l'ivresse d'une passion réciproque et l'heureuse insouciance de la jeunesse transfiguraient la réalité ; on s'aimait trop pour penser à autre chose ; pourtant il fallut penser à vivre, car un moment vint où l'on se trouva en présence des dernières guinées. Réveil affreux après un si beau rêve ! Isolés, perdus dans les brumes de ce désert populeux et sans entrailles qu'on appelle Londres, les deux époux tournèrent les yeux vers la Sicile, où la maison du baron leur apparaissait comme un port assuré; mais ce port, il fallait l'atteindre. Le jeune ménage réalisa ses dernières ressources et s'embarqua avec l'enfant nouveau-né.

La traversée fut malheureuse : les vents contraires la prolongèrent ; la guerre avait éclaté, on fit de mauvaises rencontres, si bien que la mère de Rafaëlla tomba malade de fatigue, d'inquiétude, de peur, et mourut en mer que déjà l'on apercevait à l'horizon le panache blanc de l'Etna. L'Océan ensevelit dans ses abîmes la jeune et belle étrangère. Elle n'avait pas dix-huit ans.

Resté seule avec sa fille au berceau, l'infortuné

père devint presque fou de douleur. Il débarqua ou plutôt on le débarqua à Trapani comme un homme déjà touché par le doigt de la Mort. Tombé dans une mélancolie profonde, incurable, il ne fit plus que languir. La tendre hospitalité et la sollicitude infatigable de son frère adoucirent ses derniers jours sans pouvoir les prolonger. Il s'éteignit un beau soir d'automne, heureux, disait-il au prêtre, d'aller rejoindre, dans le royaume invisible des âmes, celle qu'il avait tant aimée, aimée jusqu'à mourir! Il n'avait que vingt-deux ans.

Voilà sous quels auspices Rafaëlla avait fait son entrée dans la vie; elle avait reçu pour tout héritage l'exquise délicatesse de sa mère et la sensibilité mélancolique de son père; leurs traits, du reste, revivaient en elle d'une manière si frappante, qu'elle était à la fois le portrait de tous les deux. En perdant une famille, la jeune orpheline en retrouva une autre dans la maison de son oncle, et fut élevée par ses parents adoptifs, avec une tendresse toute maternelle. Vint le temps de la mettre au couvent; personne en Sicile n'oserait s'affranchir de cet usage, pas même un philosophe, si voltairien fût-il, et lui peut-être encore moins qu'un autre. Elle entra naturelle-

ment chez les religieuses dont sa tante était abbesse, mais elle n'y resta pas longtemps; le baron la rappela dans le monde aussitôt que les convenances le permirent, et il songea dès lors à la marier.

De tout temps il avait jeté les yeux sur Fabio, quoiqu'il eût dix ans de plus qu'elle. Fils de son plus ancien, de son plus cher ami, qui en mourant le lui avait pour ainsi dire légué, Fabio était au service et venait passer chez lui presque tous ses congés. Il jouait avec Rafaëlla comme avec une enfant; plus tard il l'allait voir au couvent comme il aurait été visiter une sœur, et sans penser qu'il pût être jamais pour elle autre chose qu'un frère. Aussi reçut-il en plaisantant les premières ouvertures de son parrain; mais le baron tenait à ses idées matrimoniales presque autant qu'à ses idées archéologiques; le mariage était arrangé, consommé... dans sa tête; peu s'en fallait qu'il ne traitât déjà de neveu son filleul. Fabio ne disait ni oui ni non; il laissait aller les choses avec cette facilité, cette insouciance, que la plupart des militaires portent dans les affaires les plus graves; bref, il avint en fin de compte, qu'il était engagé sans même s'en douter.



Les choses en étaient là lorsqu'il fut destitué.



Il eut dès lors tout le loisir de se replier sur lui-même, et de réfléchir aux engagements qu'il avait pris, ou du moins laissé prendre pour lui. Confiné à sa cassine de Bonccvino, il allait souvent à Mazzara ; il n'allait que là, et ses fréquentes visites étaient autant d'otages, livrés, immolés par lui, comme disait le baron, sur les autels de l'Hyménée. Son prochain mariage avec l'héritière des Schininà était de notoriété publique, et tenait à distance tous les autres prétendants. Et cependant, quoique sortie depuis longtemps du couvent, et devenue ce que nous l'avons vue au temple de Ségeste, Rafaëlla n'en était pas moins toujours pour lui la jeune fille avec laquelle il jouait naguère, et qui jouait avec lui sans conséquence.

Rien n'est plus difficile que de changer la nature d'un sentiment, surtout quand l'habitude l'a consacré ; et, d'ailleurs, la familiarité nuit à l'amour : il veut, pour éclore, l'inconnu, le mystère, comme ces fleurs délicates qui cherchent l'ombre et la paix des bois. On nous dira peut-être qu'il s'agissait de mariage et non d'amour ; mais Fabio sans fortune et sans carrière n'en était que plus scrupuleux et plus réservé ; il avait l'âme noble et n'était pas homme à mettre à prix sa

liberté ; malgré l'intervention du prêtre, et sanctionné ou non par le sacrement, un marché est toujours un marché ; or l'homme fier ne se vend pas, il se donne.

Telle était la situation de Fabio alors que sa rencontre avec la reine aux carrières de Selinonte était venue d'une façon si brusque, si romanesque, bouleverser son cœur et sa vie. Et maintenant, la situation se compliquait ; qu'allait-il faire entre ces deux femmes qui, à des titres différents, régnaient toutes les deux sur lui ? L'une était la vie publique, l'ambition avec tous ses orages ; c'était l'action, la vengeance, la fortune peut-être, une carrière, la gloire, en un mot tout ce qui fait battre ici-bas le cœur des hommes ; l'autre, au contraire, était la vie intérieure, la vie de famille, calme, austère, arrêtée; c'était la poésie du foyer domestique, la dignité des mœurs, la sérénité des habitudes, la douceur confiante des affections régulières ; c'était le bonheur sans doute, un bonheur sans incidents, sans tempêtes. A laquelle de ces deux femmes, de ces deux vies, Fabio s'allait-il livrer désormais ?

Dans son trouble et son incertitude, il rêvait des transactions impossibles, et se flattait de

concilier les deux puissances rivales qui se disputaient son cœur, puissances jalouses, exclusives, inflexibles, qui ne sauraient souffrir ni compromis ni partage. Et puis quand il s'était bien mis l'âme à la torture, il appelait à son aide l'insouciance militaire et s'abandonnait au cours des événements. Il est si commode, quand on ne veut, quand on ne peut prendre un parti, de se reposer sur l'imprévu ! L'imprévu, toujours l'imprévu ! C'est avec ce mot que les hommes faibles, et les plus forts eux-mêmes se sauvent et se perdent.

Tout en réfléchissant sur sa destinée, Fabio avait fait du chemin et laissé derrière lui la petite ville de Calatafimi, dont le gouverneur angevin, Guillaume des Porcelets, échappa seul avec son confrère du Val-de-Noto, Philippe de Scalambre, au grand massacre des vêpres siciliennes. Leurs vertus avaient désarmé jusqu'à la vengeance. Ce souvenir réveilla les passions politiques de Fabio, dont l'implacable haine eût été moins clémente, et qui, dans son cœur, poignardait jusqu'au dernier tous les Anglais. Aucun ne lui paraissait digne de pardon.

Il marcha quelque temps dans une campagne assez riante, semée d'oliviers, de cactus, d'aloès, et surtout d'acanthes, dont son cheval broyait

sans pitié sous son pied de fer la feuille élégante et classique. Mais la nature changea ; il entra vers le soir dans les montagnes ; laissant la ville de Salemi sur la colline où elle est bâtie, il passa outre sans s'arrêter. Telle était son impatience, qu'il lançait son cheval au galop toutes les fois que les aspérités du chemin le lui permettaient. Le soleil couchant dorait les dernières crêtes du mont Polifo qui le séparait seul des marines de la Spagnola, nom funeste et sanglant ; il gravissait péniblement une côte escarpée ; deux muletiers le précédaient de quelques pas.

« On ne parle d'autre chose dans tout Marsalla, disait l'un d'eux, et j'en sais quelque chose, puisque j'en viens et que même j'en rapporte du bon, ajouta-t-il en frappant du poing un des deux barils de vin dont sa mule était chargée. Si Sa Majesté n'est pas contente...

— Tu portes donc cela à la Ficuzza ?

— Et sans faire l'amour en route. Dussé-je crever ma bête, il faut que j'y arrive cette nuit même. Il paraît que la provision a manqué tout à coup, et le majordome m'a fait partir à l'instant. Par le lait de la Vierge ! Sa Majesté n'entend pas raillerie sur cet article ; il lui faut son marsalla en ouvrant les yeux.

— Tu dis donc que c'est du bon ?

— Et du fameux ; juge un peu, le vin du roi !

— Est-il permis ?

— A ton service. »

Le camarade, usant et abusant de la licence, introduisit une paille dans l'un des barils où le trou, il faut le dire à sa décharge, était déjà fait, et s'adjugea sans plus de façon les meilleures gorgées sinon les premières du marsalla royal. C'est bien le cas de dire, avec le conteur, qu'à ce jeu-là un muletier vaut un roi ; et le roi même en cette occasion n'eut que les restes du muletier.

« A propos, dit notre dégustateur sans gêne, après la libation qui ne fut pas mince, tu ne m'as pas conté comment s'est passée l'affaire des Langoustes.

— Voici : ils étaient deux officiers ; l'un a attrapé une balle au beau milieu du front et celui-là n'a pas demandé son reste. »

Ici Fabio devint attentif.

« Et l'autre ?... demanda le second muletier.

— L'autre, un certain major Dudlo, Dudli, Dudley, n'est pas beaucoup plus valide : il a reçu, dit-on, à travers les côtes un coup d'épée qui l'a mis sur le flanc pour longtemps.

— Connaît-on l'assassin? demanda Fabio, qui intervint diplomatiquement en reconnaissant son aventure.

— Assassin n'est pas le mot, répondit le muletier. Il paraît, sauf le respect dû à votre seigneurie, que les Langoustes en voulaient à la jolie fermière de la Spagnola. Tant pis pour eux, ma foi! Qui s'y frotte, s'y pique.

— Tu appelles cela une piqûre?

— Que voulez-vous? nous autres Siciliens, nous sommes chatouilleux sur l'article, témoins nos fameuses vêpres du temps jadis.

— Le meurtrier est donc le mari de la fermière?

— Non; les femmes étaient seules à la maison.

— Quoi! ce sont les femmes qui ont fait le coup?

— C'est, à ce qu'elles prétendent, un voyageur de passage, un inconnu.

— J'espère, au moins, qu'elles auront donné son signalement à la justice.

— Le plus souvent qu'elles vont le donner! Votre seigneurie ne connaît pas nos femmes. Les Langoustes n'ont pu tirer d'elles aucun renseignement, et par le lait de la Vierge! elles ont

bien fait. Si je connaissais ce brave homme, je lui indiquerais les meilleures cachettes de l'île, et je lui donnerais une fameuse poignée de main.

— Tu ne me fais pas l'effet, mon camarade, de porter les Anglais dans ton cœur?

— Moi?... Que Dieu me le pardonne, je voudrais les voir tous au fin fond de l'Etna!

— Qu'est-ce qu'ils t'ont fait pour leur vouloir si peu de bien?

— Ce qu'ils m'ont fait? D'abord, ils tranchent des maîtres chez nous, et cela ne me convient pas. Nous mêlons-nous de leurs affaires pour qu'ils viennent se mêler des nôtres? Chacun chez soi, voilà ma loi, et Dieu chez tout le monde. Et puis n'ont-ils pas exilé le roi Ferdinand dans cette vilaine bauge de la Ficuzza et la reine Caroline à Castelvetrano? C'est une humiliation pour tous les bons Siciliens, et si l'on m'en croyait...

— Eh bien?...

— Eh bien! eh bien!... par le lait de la Vierge! on ne le souffrirait pas.

— Patience! répondit Fabio; tu parlais tout à l'heure des vêpres siciliennes; ce qui s'est vu une fois peut se voir une seconde.

— Si jamais il y avait quelque chose... suffit!

On sait où prendre une bonne escopette, et le gibier rouge est facile à tirer, on le voit de loin.

— Quant à moi, dit l'autre muletier, je ne me mêle pas de politique; tout ce que je sais, c'est que depuis que les Anglais sont dans l'île, le blé vaut vingt onces la salme, et une paire de bœufs trois fois autant; les onces roulent comme des tornèses. Ma foi! cette politique-là en vaut bien une autre.

— Imbécile! lui répliqua son camarade, est-ce dans ta poche que les onces roulent? Quand les barons vendent leur blé vingt onces la salme, le peuple paye son pain un tarin le rotolo. Tu parles de bœufs! sais-tu seulement quel goût a la viande? Voilà tout ce que nous gagnons, nous autres, au séjour des Anglais. Le pauvre est toujours pauvre, l'argent va aux riches, comme les fleuves vont à la mer. »

Cette rude leçon d'économie politique fut le terme de l'entretien; les muletiers continuèrent leur route de leur côté et Fabio du sien. La nuit était venue tout à fait, une nuit sans lune et sans étoiles. Isolés, perdus au sein des ténèbres, le cheval et le cavalier allaient devant eux au hasard, et conduits seulement par l'instinct, ils ne voyaient, n'entendaient rien; le silence était aussi

profond que l'obscurité. Tout à coup, au détour d'un sentier, ils aperçurent, devant eux, à une distance incommensurable, un point lumineux presque imperceptible qui brillait au bout de la plaine, comme une étoile fixe au fond du firmament; c'était Castelvetrano.

Il était fort tard quand Fabio y arriva.

IX

PREMIERS ORAGES.

A peine descendu de cheval, Fabio se présenta chez la reine, inquiet d'apprendre si, malgré l'heure avancée et le désordre de sa toilette de voyage, il serait admis auprès d'elle. Pour toute réponse, la camériste, fidèle à ses instructions, l'introduisit dans le cabinet que nous connaissons, et qu'il connaissait aussi. Caroline écrivait.

« Asseyez-vous, lui dit-elle sans lever les yeux sur lui, et attendez que j'aie fini. »

Il obéit, et resta immobile sur son siége jus-

qu'à ce qu'on lui adressât la parole. La lampe jetait de grandes ombres et des reflets mystérieux sur les tentures décolorées, et le silence était tel qu'on entendait courir la plume. Entraîné par une curiosité involontaire et pour ainsi dire magnétique, Fabio cherchait à surprendre sur le visage de Caroline les secrets qu'elle confiait au papier. Mais ce visage impassible ne laissait rien paraître de ce qu'il devait cacher. Sa lettre terminée, car c'était une lettre, la reine la signa, la plia d'une manière particulière et y mit l'adresse après l'avoir scellée avec un cachet fort petit qu'elle portait au doigt. Cela fait, elle sonna.

« Le piqueur est-il prêt? demanda-t-elle à la camériste en lui remettant la lettre.

— Il attend à cheval les ordres de Votre Majesté.

— Qu'il parte à l'instant. La nuit est-elle bien sombre?

— Oui, madame.

— Tant mieux, on ne le reconnaîtra pas. Recommandez-lui le mystère et le silence. »

La camériste sortit en s'inclinant.

« J'ai tout l'air, n'est-il pas vrai, reprit Caroline en s'adressant à Fabio, d'entretenir une correspondance suspecte? Voilà pourtant comme les

apparences compromettent. Devinez à qui cette lettre est adressée?

— Je n'oserais.

— Eh! osez toujours; vous en oserez bien d'autres. Vous ne devinez pas?... Eh bien! ce billet mystérieux est à l'adresse du roi. Depuis que les Anglais nous ont séparés pour nous confiner, lui à la Ficuzza, moi ici, je n'ai plus d'autres moyens de communiquer avec lui; encore faut-il que j'use de diplomatie et m'entoure de précautions infinies.

— C'est un hommage forcé rendu à Votre Majesté : on craint son ascendant sur le roi.

— Je le sais, mais je trompe les espions de Bentinck. S'il a sa police, j'ai la mienne : mes lettres parviennent exactement, et avec elles l'esprit qui les anime entre et règne à la Ficuzza; c'est tout ce que je veux... pour le moment. Vous le voyez, nous jouons serré avec les Anglais, et, malgré leur insolence, la partie est loin d'être à eux. Je leur ménage un coup!... Mais vous, capitaine, ou plutôt colonel, car avant qu'il soit peu, j'espère bien vous voir à la tête d'un de mes régiments... »

Fabio s'inclina profondément en signe de reconnaissance.

« Vous ne m'avez pas dit, ce qui vous amenait si tard ici.

— Je suis venu faire ma confession à Votre Majesté ; je n'aurais pas voulu me coucher avant d'avoir soulagé ma conscience.

— Parlez ; mais ne vous attendez pas à trouver en moi un confesseur indulgent.

— Je suis prêt à subir avec une résignation absolue toutes les pénitences qu'il plaira à Votre Majesté de m'infliger.

— Voyons, quel crime avez-vous commis ?

— J'ai tué un officier anglais, et presque deux.

— C'est donc vous ! dit Caroline avec impétuosité.

— Quoi ! Votre Majesté saurait déjà...

— Les bonnes nouvelles ont des ailes. Je connais depuis ce matin l'aventure de la Spagnola ; seulement, j'étais loin de me douter que vous en fussiez le héros. »

S'élançant de son siége comme une panthère qui a respiré l'odeur du sang :

« Vous avez tué un Anglais ! s'écria-t-elle d'une voix éclatante. Il a tué un Anglais ! répéta-t-elle plusieurs fois en fixant ses grands yeux sur lui avec un sombre enthousiasme. Il a tué un Anglais ! »

En même temps elle lui tendit sa main, mais se ravisant tout à coup, elle la retira :

« Ce n'est pas assez, » dit-elle à demi-voix, comme en se parlant à soi-même.

S'approchant de lui rapidement, elle lui serra fortement la tête entre ses deux bras et l'embrassa au front.

« Vous avez gagné vos éperons, dit-elle, je vous fais chevalier. »

En recevant cette caresse impétueuse, Fabio s'était levé avec un battement de cœur inexprimable, et il avait fait instinctivement le geste de retenir la reine ; mais elle lui glissa pour ainsi dire des mains avec la souplesse d'une sirène et s'alla rasseoir sur le divan, à la place qu'elle avait quittée. Fabio resta debout devant elle, interdit, éperdu.

« Maintenant, reprit-elle du ton le plus naturel du monde, racontez-moi votre aventure en détail? »

Fabio domina son émotion pour obéir à la reine, et satisfit sa curiosité.

« Mais où donc alliez-vous ? lui demanda-t-elle quand il eut terminé son récit.

— Chez un de mes amis qui a une maison de campagne aux environs de Trapani. J'en arrive à l'instant.

— Le nom de cet ami est-il un mystère ?

— Nullement, madame, et d'ailleurs je n'ai plus de secrets pour Votre Majesté.

— Il s'appelle...?

— Le baron Schininà, mon parrain.

— Il me semble qu'on a prononcé ce nom devant moi. Ce baron n'habite-t-il pas ordinairement Mazzara?

— Précisément.

— C'est une espèce de fou.

— C'est un sage, madame, qui vit dans les livres et dans les ruines.

— A-t-il des enfants?

— Aucun.

— Pas de fille?

— Non, madame.

— Sa femme est-elle jeune?

— Elle pourrait être mon aïeule.

— Alors que faites-vous chez eux?

— Des cours d'antiquité.

— A la bonne heure; c'est moins compromettant que de ferrailler avec les officiers anglais. Mais parlons sérieusement. Il s'agit maintenant de ne pas vous laisser découvrir. Avez-vous mis quelqu'un dans votre confidence?

— Votre Majesté est la première et la dernière personne à qui je livre mon secret.

— Comptez sur ma parole royale ; il sera bien gardé. Il y va de votre tête, songez-y. Les Anglais ne vous feraient pas de quartier, s'ils savaient surtout, et ils le sauront bientôt s'ils ne le savent déjà, que vous venez ici, et que je vous veux du bien. Ma protection vous perdrait, bien loin de vous sauver. Il en serait de vous, mon cher capitaine, mon cher colonel, veux-je dire, comme de ce pauvre Rossaroll. »

Ce rapprochement refroidit singulièrement Fabio : s'il était fait en plaisantant, la plaisanterie ne lui semblait pas bonne, et s'il était sérieux, c'était pis encore. Il se tut prudemment, de peur de trahir, par les termes de sa réponse ou seulement par l'inflexion de sa voix, la fâcheuse impression qu'il avait reçue. Mais il était réservé à une bien autre épreuve. Il entendit frapper trois petits coups discrets, non à la porte par laquelle il était entré, mais à une porte masquée qu'il n'avait pas aperçue. Aussitôt la reine sonna.

« Est-ce lui ? » demanda-t-elle à voix basse à sa camériste.

Sur un signe affirmatif, elle lui dit quelques mots à l'oreille, après quoi la camériste sortit.

Quel était ce visiteur privilégié admis si tard et si mystérieusement chez la reine ? Telle fut

naturellement la première question que se posa Fabio, et il fut pris subitement d'un violent accès de jalousie. La présomption masculine est si prompte à s'exalter, que sincèrement il se croyait des droits sur Caroline, tandis que lui seul avait donné jusqu'à présent tous les otages. Peu s'en fallut qu'il ne tranchât avec elle du favori. La reine était trop femme pour ne pas deviner Fabio; elle plongea dans ses yeux, dans son âme, un regard inquisitorial qu'il ne sut ni parer ni tromper; il se livra comme un enfant boudeur.

D'un mot, elle pouvait dissiper les nuages qui pesaient sur son cœur, mais ce mot elle se garda bien de le dire ; elle triompha sans générosité. Les femmes en ont-elles jamais en pareil cas? L'air de triomphe qu'elle prit en congédiant Fabio l'éclaira sur les fautes de toute espèce qu'il avait commises dans cette soirée néfaste où il s'était mis à la discrétion de la reine par ses confidences, de la femme par sa jalousie.

C'était bien la peine d'accourir de si loin et en si grande hâte au risque de se perdre mille fois au fond des précipices ! Mais sait-on ce qu'on désire, et l'espérance n'est-elle pas de tous les mirages le plus imposteur ? Va, fol Ixion, poursuis ta chimère ; ta déesse est un nuage, et pour une

heure passée sur l'Olympe, tu tourneras pendant des siècles sur la roue vengeresse de la cité Dolente.

Fabio se surprit en ce moment à regretter la douce hospitalité qu'il aurait trouvée à Saint-Julien. L'image de Rafaëlla lui apparut plus charmante et plus calme sur les hauteurs dorées du mont Éryx.

Il sortit de chez la reine ulcéré, désolé. Un cheval baigné de sueur était dans la cour. « C'est le sien, » pensa-t-il ; et, dans ce moment, il haïssait les Anglais moins que ce rival inconnu. Au lieu de se reposer à Castelvetrano le reste de la nuit, comme il en avait eu le projet, et comme la prudence, la fatigue le lui conseillaient, il partit sur-le-champ pour Boncevino. Il avait besoin d'air, de mouvement, d'espace, et, cherchant une diversion dans les dangers d'une vitesse effrénée, il se lança bride abattue à travers la plaine obscure et déserte.

A peine avait-il fait ainsi deux ou trois milles, qu'une voix fortement imprégnée d'accent calabrais lui cria rudement :

« Par saint Bologaro ! allez au pas et passez au large.

— De quel droit ? répondit Fabio en portant la main dans ses fontes.

— De ce droit-ci, » répliqua la voix avec un affreux blasphème.

Au même instant, un coup de pistolet partit à ses oreilles. A la flamme rapide de l'explosion, il vit à la tête de son cheval une grande figure coiffée d'un chapeau pointu et drapée dans un manteau brun. Il n'en put voir davantage. Plus profondes encore après l'éclair qui les avait sillonnées, les ténèbres l'enveloppèrent de nouveau.

« Hé! Parafanti! cria d'assez loin une seconde voix toute pareille à l'autre, qu'y a-t-il donc par là-bas?

— Rien, Pandigrana, répondit la première voix, moins que rien, c'est un particulier à qui je dis deux mots à l'oreille.

— Veux-tu mon couteau? cela fait moins de bruit; ton damné pistolet va faire pleuvoir sur nous tous les habits rouges. »

Fabio ne jugea pas à propos d'attendre une plus longue délibération; il prit le large, suivant l'avis qu'il en avait reçu, et s'il ne mit pas son cheval au pas, il tempéra sensiblement son allure. Curieux de savoir au milieu de quelles gens il était tombé, il s'efforçait de distinguer, tout en marchant, quelque chose à travers l'obscurité;

il ne put rien découvrir, sinon qu'au lieu d'avoir affaire, comme il l'avait cru au premier moment, à quelques malfaiteurs isolés, il avait devant lui une masse compacte qui s'avançait dans la plaine avec prudence et avec une certaine ordonnance militaire.

Étaient-ce des bandits? Cela paraissait peu probable; car d'abord ils étaient trop nombreux et ensuite ils n'avaient fait, pour le voler, aucune tentative. Alors qui étaient-ils? Il essaya de le deviner à la faveur de quelques mots surpris au vol, mais cela n'était pas aisé, attendu qu'ils parlaient fort peu et ce peu même était en calabrais pur, c'est-à-dire à peu près inintelligible pour lui. Pourtant il saisit au passage quelques phrases entrecoupées comme celles-ci :

« Sommes-nous bientôt arrivés?

— Bientôt.

— Comment s'appelle le lieu du rendez-vous?

— Quelque chose comme Selina, Selino, Selinonte; demande cela à Spaccaforno qui est insulaire.

— A-t-on des nouvelles de Francatripa?

— Il doit nous rejoindre au camp.

— Et la reine, y viendra-t-elle?

— On nous l'a promis.

— Qui.

— Castroné. »

Fabio n'en put saisir davantage.

Entraîné par la curiosité, il suivit quelque temps la bande à distance, sans être entendu ni vu ; mais il ne tarda pas à s'apercevoir que la première était suivie d'une seconde, qui marchait dans le même ordre et avec les mêmes précautions. Il jugea prudent d'opérer sa retraite de peur d'être pris entre deux feux et fusillé sur place comme espion. Il regagna donc le chemin direct de Boncevino, en se promettant d'éclairer au jour les mystères de la nuit.

Il se doutait bien que la présence des Calabrais dans le voisinage de Castelvetrano devait se lier aux projets de la reine; mais ces projets, quels étaient-ils, et pourquoi ne lui en avait-elle rien dit encore? Blessé d'une réserve qu'il regardait comme humiliante, injurieuse, après ses propres confidences et les otages qu'il avait donnés lui-même spontanément, il se piqua d'honneur et se dit en lui-même :

« Puisqu'elle me cache ses secrets, je les découvrirai malgré elle. »

X

LE RAPPORT.

Le personnage mystérieux qui avait remplacé Fabio dans le cabinet de la reine, n'était pas propre à exciter des soupçons jaloux. C'était un homme gros et blond, c'est-à-dire faux et fin : fin, parce qu'il était gros, faux parce qu'il était blond. Ses petits yeux, d'un gris vert chatoyant, étaient vifs, mais inquiétants; et sa lèvre mince pleine de malignité. Sa tête déprimée accusait en lui une absence radicale de tous les sentiments supérieurs. Il avait avec cela l'air intelligent,

jusqu'à la ruse inclusivement, et la voix insinuante ; son accent le dénonçait pour un Napolitain pur sang. Quant à son âge... ces hommes-là ont-ils un âge ?

Il se présenta avec servilité et s'inclina aussi bas que sa taille épaisse le lui permettait.

« Bonjour, Castroné, lui dit la reine d'un ton familier, mais de cette familiarité qui plonge un homme au fond des abîmes. Tu arrives bien tard; quelles nouvelles ?

— De grandes nouvelles, Majesté.

— Bonnes ?

— C'est selon ; mais d'abord il faut que Votre Majesté daigne m'accorder le reste de la nuit, j'ai beaucoup de choses à lui dire.

— Est-ce que je dors, moi !

— Votre Majesté retrouvera le sommeil dans son palais de Palerme.

— Pourquoi pas de Naples ?

— C'est ce que je voulais dire. »

Quoique servile et bas dans ses manières et dans son langage, Castroné avait cependant, on le voyait, l'assurance d'un homme nécessaire et qui sait qu'on a besoin de lui. Il ne paraissait nullement intimidé, et se mit même à son aise un peu plus qu'il ne convenait. Tirant de sa

poche une grosse liasse de papiers pliés, comme un dossier de procureur, il les posa sans cérémonie sur le guéridon de la reine, et attendit à peine, pour prendre un siége, qu'elle lui eût fait signe de s'asseoir.

« Voyons, lui dit Caroline, commençons par le commencement; parle-moi d'abord des Calabrais.

— De ce côté, tout va bien. J'ai vu les principaux chefs, et tous m'ont assuré qu'on pouvait compter sur leurs bandes. Le rendez-vous général est près d'ici, dans la plaine déserte de Selinonte. Les deux bandes réunies de Pandigrana et de Parafanti, qui étaient cantonnées aux environs de la Ficuzza, sont en route, à l'heure qu'il est, pour se rendre à leur destination. Celle de Francatripa, qui stationne sur les hauteurs de la Madonie, y va de son côté. S'il m'était permis d'avoir un avis, j'oserais donner à Votre Majesté le conseil de les passer en revue elle-même; sa présence ferait le meilleur effet.

— Nous verrons cela. Mais ce rendez-vous est bien prompt. Rien n'est encore prêt, et la concentration prématurée des trois bandes sur un seul point ne peut manquer d'éveiller les soupçons des Anglais. Mac-Farlane est depuis hier

à Mazzara, à la tête d'un régiment, et ne parle de rien de moins que de mettre garnison à Castelvetrano.

— Qu'à cela ne tienne ; nous en serons quittes pour cacher nos Calabrais dans les bois et dans les carrières jusqu'au jour de l'exécution. Il est utile, dans tous les cas, de les avoir sous la main. Maintenant, continua-t-il en déroulant ses papiers, voici le plan de campagne que j'ai l'honneur de soumettre à Votre Majesté. Pandigrana, qui convoite un grade dans l'armée, et qui, partant, se pique de discipline, marchera sur Syracuse, dont la forteresse est occupée par les Anglais, mais où nous avons, pour assister les Calabrais, un parti nombreux. Mazzara, qui est dans le même cas, sera confié au terrible Parafanti, et là, j'en réponds, les Anglais seront en bonnes mains. Quant au jovial Francatripa, nous l'enverrons à Corleone, et, s'il le faut, à Palerme.

— Ici je t'arrête, Palerme est en dehors de tes attributions, je m'en charge seule. Je ne veux pas qu'un seul Calabrais y paraisse ; tout doit se faire là par les Siciliens. Maintenant, continue.

— Le vieux Benincasa a repassé le Phare, et va nous ramener de Calabre, s'il ne l'a déjà

fait, sa bande de Sainte-Euphémie, des diables incarnés, et l'on attend d'un instant à l'autre Scarolla à la tête des indépendants de la Basilicata. C'est à eux que sont échues les deux places fortes de Messine et de Milazzo; si là un seul Anglais en réchappe, je consens à être pendu comme Rossaroll. Par saint Janvier! nos vêpres siciliennes feront pâlir celles de Procida.

— Bravo! Castroné, on est content de toi.

— Ce seul mot me paye avec usure de toutes mes fatigues, répondit Castroné en souillant d'un gros baiser la main royale.

— Après?...

— Une fois sûr de nos braves Calabrais, j'ai sondé les officiers de la flotte, qui, la plupart, sont mes anciens camarades : tous, ou presque tous, haïssent les Anglais et sont dévoués à la bonne cause. Il est convenu qu'au jour fixé, ils s'empareront du détroit de Messine et attaqueront à l'improviste l'escadre britannique pour l'empêcher de porter secours aux troupes de terre; le projet est de brûler l'escadre. Quel feu de joie si l'on réussit!

— Et l'on réussira, car le ciel est juste! s'écria Caroline comme en se parlant à elle-même. Jamais représailles n'auront été plus légitimes.

Les Anglais ne nous ont-ils pas fait brûler dans le port, en quittant Naples, nos plus beaux vaisseaux? L'ennemi, disaient-ils officieusement, pourrait s'en emparer et les retourner contre nous. Touchante sollicitude! C'est sans doute aussi par intérêt pour le Danemark qu'ils ont daigné lui incendier sa flotte à Copenhague; comme ils incendieront jusqu'au dernier, pour peu qu'on les laisse faire, tous les vaisseaux de l'Europe. Ne doit-on pas s'estimer heureux qu'ils se dévouent généreusement au monopole des mers? Castroné, reprit-elle après une pause, il me reste une inquiétude.

— Laquelle, Majesté?

— Aurons-nous l'armée?

— Nous l'aurons, Majesté, nous l'aurons. Il est vrai qu'elle hésite encore, et qu'elle est esclave de la discipline; mais avec un peu d'adresse, nous triompherons de ses faux scrupules, et au dernier moment, elle nous viendra: c'est tout ce qu'il nous faut. On ne doit pas s'y prendre avec les troupes trop longtemps à l'avance, leur feu s'éteint vite; et puis, il y a toujours des faux frères Une conspiration est comme une bataille, on y conduit le soldat au pas de charge sans lui laisser le temps de la

réflexion. Il suffit d'un régiment pour entraîner tous les autres. Voilà, poursuivit-il en compulsant ses papiers, un état de l'armée avec des notes sur tous les officiers et même sur les simples soldats. De cette manière, nous connaissons les points vulnérables. Si Sa Majesté veut y jeter les yeux, je lui garantis l'exactitude de mes renseignements.

— Castroné, dit Caroline en feuilletant les rôles qu'il venait de dérouler devant elle, aurais-tu entendu parler d'un certain capitaine Fabio?

— Votre Majesté n'a qu'à chercher à la lettre F; elle trouvera ce nom infailliblement. »

Caroline le trouva, en effet, accompagné de la note suivante: « Fabio, ex-capitaine, trente « ans, destitué par Aci, retiré à la campagne. « Mécontent. »

« Tes notes, dit la reine, ne manquent pas d'exactitude; on m'a parlé de cet officier dans les mêmes termes.

— Si on savait où le prendre, il ferait bien notre affaire; il a dû conserver des amitiés dans l'armée, ne fût-ce que dans le régiment où il a servi.

— J'y songerai, répondit-elle négligemment; poursuis ton rapport.

— Jusqu'à présent, nous avons roulé sur le velours : ici le chemin se gâte.

— Qu'y a-t-il donc ?

—D'abord ce rusé quartier-maître de l'armée anglaise, à qui nous devons la perte irréparable de ce pauvre Rossaroll, Coffin, a fait arrêter à Messine un courrier de Votre Majesté.

— L'insolent ! porter la main sur un homme à moi ! Ah ! le sang de Marie-Thérèse crie vengeance ! Mieux vaudrait périr d'un seul coup sur l'échafaud, comme ma sœur, la reine de France, que de boire ainsi goutte à goutte le poison de la honte.

— Que Votre Majesté patiente encore un peu ; tout cela aura un terme, et bientôt... Les meilleures vengeances sont les plus lentes ; mais je me suis mal exprimé en disant que c'était un courrier de Votre Majesté ; il lui est seulement adressé.

— C'est pis encore, car, au lieu d'un affront, j'en reçois deux ; un dans ma personne, et l'autre dans celle de mon correspondant qu'on insulte à cause de moi. Que fait donc Filippis, mon agent à Messine ?

— C'est lui qui m'a informé de tout, afin que j'en rendisse compte à Votre Majesté.

— D'où vient ce courrier ?

— De Vienne, à ce qu'il dit; les Anglais prétendent qu'il vient de France, quoiqu'il ne parle qu'allemand.

— Je le réclamerai ! s'écria Caroline avec violence et en se mordant la lèvre jusqu'au sang. Je le réclamerai, et il faudra bien qu'on me le rende. Je ne suis pas tellement déchue que je ne sois reine encore. Qu'a-t-on fait de ses dépêches ?

— On n'en a trouvé aucune sur lui, quoiqu'on l'ait fouillé jusqu'au tuf.

— Fouiller mes courriers ! Quelle audace !

— Celui-là est porteur, à ce qu'il dit, d'un message verbal de l'empereur d'Autriche, l'auguste neveu de Votre Majesté.

— Vous allez voir, dit Caroline avec une ironie amère, que je ne pourrai même plus recevoir des nouvelles de ma famille. »

Et, se jetant sur une plume, elle se mit à écrire, sous l'empire de la colère, une lettre indignée à lord Bentinck; puis, se ravisant aussitôt :

« Je lui fais, en vérité, trop d'honneur, s'écria-t-elle en déchirant et foulant aux pieds la lettre commencée ; c'est m'abaisser trop bas

que de me plaindre. Je saurai bien, sans lui, délivrer mon courrier. Castroné, c'est toi que je charge de cette commission ; à la manière dont tu t'en acquitteras, je jugerai de ton zèle et de ton habileté. Me devrais-je laisser emporter ainsi par la colère? continua-t-elle en redevenant calme presque subitement. Les Anglais ne m'ont-ils pas depuis longtemps accoutumée à tous les outrages, et n'ai-je pas à leur égard épuisé les formules de l'indignation ? »

L'orage apaisé, Castroné continua son rapport sans s'émouvoir : il était habitué aux emportements tout féminins de la reine, et d'ailleurs il n'était pas homme à se déconcerter aisément.

« Je disais donc à Votre Majesté que Messine et Milazzo...

— J'ai parfaitement compris, interrompit Caroline ; seulement il me semble que dans tout cela tu as oublié une ville importante.

— Pardon, Majesté, Castroné n'oublie rien quand il s'agit du service de ses souverains légitimes.

— Alors parle-moi de Catane, car jusqu'à présent tu n'as pas même prononcé son nom.

— C'est ici que l'auteur s'embarrasse. Catane est notre côté faible. Cette ville est le centre et

comme le quartier général des révolutionnaires siciliens : les Vaccaro, les Rossi, les Requecense et autres cerveaux brûlés ou en ébullition qui ne jurent que par les héros de la république française, et qui planteraient volontiers en Sicile le fameux arbre de la Liberté sans oublier, bien entendu, le bonnet rouge...

— Ni la guillotine, ajouta avec amertume la sœur de Marie-Antoinette.

— Il n'en faut pas moins compter avec eux.

— Avec eux, moi ! Pourquoi cela?

— Parce qu'ils sont remuants, audacieux, et que, sans eux, franchement, je ne réponds de rien ; non-seulement ils mènent Catane, mais ils ont de nombreux affidés à Caltagirone, à Mineo, dans le comté de Modica, à Messine même et jusqu'à Palerme.

— Enfin, où en veux-tu venir ?

— A ceci, Majesté, qu'il est des temps et des cas où il faut s'accommoder aux circonstances; et que, pour devenir le plus fort, on doit commencer par être le plus fin.

— Fais ce que tu voudras, si c'est nécessaire; je ne veux pas m'en mêler.

— Voilà précisément la question, c'est qu'il est indispensable que Votre Majesté s'en mêle.

J'ai déjà fait, personnellement, non pas tout ce que j'ai voulu, mais tout ce que j'ai pu ; j'ai été repoussé avec perte et battu sur toute la ligne. Ces démagogues sont intraitables ; ils ne refusent pas de faire leur partie avec nous pour chasser les Anglais, mais ils exigent des garanties, des otages, que sais-je? Pour parler en toute sincérité, ils n'ont aucune confiance en moi et ne croient pas aux promesses que je leur ai faites.

— Songes-tu bien, Castroné, avec quels hommes tu veux que je m'allie? Ces misérables sont couverts à mes yeux du sang de ma sœur, car s'ils ne l'ont pas eux-mêmes égorgée, c'est qu'ils ne l'ont pu, et tous, en applaudissant au crime, l'ont commis dans leur cœur.

— Je comprends les répugnances de Votre Majesté, je les partage; mais avant tout il faut réussir, et réussir à tout prix. Qu'importent les moyens? Tous les chemins sont bons, pourvu qu'ils mènent où l'on veut aller. Qui a le succès a l'honneur. Si vous transigez avec ces gens-là, ce n'est pas dans leur intérêt, c'est dans le vôtre.

— Mais puisqu'ils refusent, que veux-tu que je fasse?

— Il y a un moyen.

— Lequel?

— Tout indépendants qu'ils se disent, ces fiers tribuns ont des chefs qu'ils suivent aussi docilement que le troupeau suit son berger ; ayez le berger, le troupeau suivra.

— Ce berger, quel est-il ?

— Il y en a plusieurs ; mais aucun, et je les ai tous vus, ne me paraît avoir assez d'autorité pour entraîner le troupeau tout entier. Pourtant il existe un homme qui, s'il le voulait, le pourrait encore.

— Et cet homme est...?

— Castoreo.

— Quelle mauvaise plaisanterie fais-tu là ! dit la reine avec une émotion visible. Il y a longtemps que ce factieux n'est plus de ce monde. Mieux eût valu pour lui n'en être jamais. C'était mon ennemi personnel, comme il était celui de tous les princes et de tous les principes. C'est lui qui osa dire un jour dans un club de Catane qu'il ne voulait point de rois, et moins que tout autre d'un roi qui prenait pour sceptre la quenouille de sa femme. Cette femme lui a fait voir que la quenouille était dans sa main le glaive de Dieu.

— Mais Dieu l'a sauvé miraculeusement, et tandis que toute la Sicile et Votre Majesté la première le croient mort depuis longtemps....

— Il vivrait ?...

— Oui, Majesté, et sa vie tient du merveilleux. Orateur de tous les clubs, chef de tous les complots, il fut arrêté par l'archevêque Lopez, alors président du royaume, et condamné à mort avec l'avocat Blasi, Piraïno de Catane et ses autres complices. Sauvé de prison par on ne sait qui, il quitta la Sicile et disparut.

— Et c'est aujourd'hui que je l'apprends ! Voilà comme on nous trompe.

— Personne dans le temps n'osa dire le fait à Votre Majesté ; on craignait trop les effets de son juste ressentiment. Le bruit courut et s'accrédita que Castoreó s'était poignardé dans son cachot.

— Dans quelle partie du monde vit ce perturbateur?

— En Sicile, à Catane même, ou du moins tout près. Devenu moine après avoir été tribun, il habite une grotte de l'Etna.

— Mais c'est un roman ! dit la reine avec incrédulité.

— C'est la vérité, et l'on peut s'en rapporter à la parole de Castroné. Quand il dit : Cela est, c'est que cela est. Votre Majesté peut me rendre justice à cet égard.

— Poursuis ton histoire.

— Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que, même à Catane, où il était si connu, et dont il est si près, personne ne doute de sa mort. Son prétendu suicide ayant été constaté juridiquement pour décharger la responsabilité des geôliers qui l'avaient laissé échapper, et pour tromper Lopez lui-même, la Sicile tout entière a été la dupe de cette supercherie et l'est encore. Il serait impossible aujourd'hui d'établir son indentité; il est mort légalement.

— Et d'ailleurs que pourrais-je contre lui? ne suis-je pas morte aussi?

— Votre Majesté n'aurait aucun intérêt à lui faire purger sa vieille contumace, tandis qu'au contraire elle peut tirer de lui un immense parti.

— Suis-je tombée si bas que j'aie besoin de tout le monde et de mes ennemis eux-mêmes!

— Se défaire d'un ennemi est chose vulgaire et facile, mais s'en servir, voilà la véritable habileté, la seule vengeance digne d'une tête couronnée.

— Je t'écoute, achève.

— La mémoire de Castoreo est restée en vénération à Catane; on en parle comme d'un héros, d'un martyr; si le prétendu mort ressuscitait tout d'un coup pour prêcher la croisade contre les

Anglais, quel coup de théâtre ! Le peuple crierait au miracle, et la Sicile se lèverait en masse. Le moyen que les vivants restent chez eux quand les morts eux-mêmes sortent du tombeau? Qui sait, peut-être Castoreo n'est-il pas si ermite que son habit ; et il y aurait moyen, j'en suis sûr, de lui faire jeter le froc aux orties; mais je ne connais qu'une seule personne au monde capable d'opérer ce miracle.

— Qui ?

— Votre Majesté.

— Quelle folie ! Que voudrais-tu donc que je fisse ?

— Il ne m'appartient pas, répondit Castroné avec une humilité calculée, de dire à Votre Majesté ce qu'elle doit faire ; elle le sait beaucoup mieux que moi ; je me permets de lui soumettre mes idées comme elles me viennent ; c'est à elle à les exécuter comme elle l'entend, si elle les croit bonnes. »

Il n'en dit pas davantage sur ce sujet. Il connaissait Caroline, et savait que, pour lui faire adopter une idée, il fallait procéder avec elle par voie d'insinuation : le conseil direct révoltait son orgueil. Il se contenta donc de jeter dans son cœur une semence que le temps et ses pro-

pres réflexions devaient, selon lui, faire infailliblement fructifier.

« Majesté, reprit-il d'un ton qu'il croyait enjoué, il me reste à accomplir la partie de ma tâche la plus délicate.

— Je comprends, répondit la reine, nous sommes arrivés à ce que les Français appellent le quart d'heure de Rabelais.

— Hélas ! excusez et plaignez le pauvre Castroné. Le malheur de sa position est de toujours demander de l'argent. Sa Majesté sait bien que ce n'est pas pour moi ; les Calabrais en réclament à grands cris, et il ne serait pas prudent de les mécontenter au moment où l'on a tant besoin d'eux.

— Engage encore ceci, répliqua la reine en tirant de son écrin un magnifique collier de perles de Ceylan, et paye aux Calabrais l'arriéré. Voilà pourtant, poursuivit-elle après une pause et avec un profond sentiment d'amertume, voilà où en est réduite la fille des Césars, cette reine qu'on dit si avare et si riche ! Ruinée, obérée, je n'ai plus, pour vivre, que l'argent des juifs, quand les juifs veulent bien m'en prêter sur mes joyaux ; c'est tout au plus s'ils se soucient des diamants de Joseph II et des perles de Marie-Thérese. Et l'on prétend que

je me suis approprié le bien des pauvres, que les trésors de la banque de Palerme et du mont-de-piété ont passé dans mes coffres! Sais-tu bien, Castroné, qu'il est affreux d'être ainsi calomniée! »

Puis, changeant brusquement de conversation, comme c'était assez sa coutume quand elle sentait venir l'attendrissement ou la colère :

« Castroné, tu ne me dis rien de ton brick?

— C'est que je n'ai rien de nouveau à en dire à Votre Majesté. Il louvoie toujours philosophiquement dans les parages de Selinonte et pelote en attendant partie. On parle d'un navire anglais qui charge en ce moment à Marsalla pour Malte. Qu'il démarre seulement et ma foi!.. ce sera autant de pris sur l'ennemi qui nous en a pris bien d'autres! Nos finances ne s'en trouveront pas plus mal.

— N'allez pas au moins vous tromper de pavillon! Respect à tout le monde, hors les Anglais! Nous ne sommes pas des forbans. »

Pour comprendre ceci, il faut savoir qu'avant sa chute, Caroline avait armé en guerre une petite escadre, et qu'elle en avait donné le commandement à ce même Castroné, dont la conversation précédente a dû faire suffisamment apprécier et le caractère et les fonctions; sous prétexte de dé-

fendre le littoral qui, alors, grâce à la flotte anglaise, n'avait pas besoin d'être défendu, cette escadre allait en croisière et fut véhémentement soupçonnée de piraterie; elle captura même un navire anglais richement chargé. Le brick dont il vient d'être question était un reste de cette escadre suspecte et rendait à la reine des services de plus d'un genre. Depuis que les missions de Castroné l'appelaient dans l'intérieur, son brick était commandé par un second, homme de confiance et de résolution, qu'il appelait son *alter ego*, pour se moquer du titre conféré au vicaire général du royaume depuis la retraite du roi Ferdinand.

Castroné avait termiué son rapport, et s'attendant d'un instant à l'autre à être congédié, il ramassait ses papiers épars sur le guéridon de la reine. Le silence régna quelque temps; Caroline, absorbée en elle-même, semblait rouler dans sa tête quelque projet qui la préoccupait fortement.

« Castroné, dit-elle après une pause, si j'avais un voyage à faire, pourrais-je compter sur ton brick?

— Comme sur moi-même. Quoiqu'il ne soit pas accoutumé à tant d'honneur, il tâcherait de s'en rendre digne par sa vitesse.

— Et sa discrétion ?

— C'est sa première vertu. Sa Majesté partirait bientôt ?

— Je ne sais.

— Ce que j'en demande n'est que pour prendre mes mesures en conséquence. Sa Majesté irait loin ?

— Peut-être à Catane.

— Bon ! pensa Castroné ; elle vient à mon idée. »

Il triomphait, en effet : les semences qu'il avait jetées dans le cœur de la reine commençaient à germer ; Catane voulait évidemment dire Castoreo.

Cependant le jour était arrivé et la lampe défaillante luttait à peine avec les premières lueurs du crépuscule. Restée seule après avoir congédié son confident, son émissaire, Caroline, avant de sonner ses femmes, demeura quelque temps plongée dans un recueillement profond. L'abandon de son attitude, la langueur de son regard, disaient assez qu'en ce moment les doux rêves de la femme dominaient dans son cœur les sombres préoccupations de la reine. L'image de Fabio passait devant elle, et ses yeux se portaient involontairement sur le siége qu'il avait occupé ; se rappelant alors la

manière cruelle dont elle l'avait renvoyé, elle se reprochait sa dureté, elle songeait à la réparer, moins il est vrai, peut-être, avec le regret désintéressé de l'avoir fait souffrir que dans la crainte égoïste de l'avoir éloigné d'elle.

Eh quoi! Fabio lui aurait-il déjà manqué?



XI

UNE SURPRISE.

« Mon capitaine, on n'a pas mal travaillé en votre absence.

— Qu'est-il arrivé, Pipo?

— On a descendu deux habits rouges par là-bas, sur les marines de Marsalla?

— Qui?

— Ah! voilà le mystère; on a beau dire qu'à l'ouvrage on reconnaît l'ouvrier; ici, le proverbe a tort; on connaît l'ouvrage, quant à l'ouvrier..., inconnu. Par sainte Rosalie! ce ne peut être

qu'un bon Sicilien. Je vais vous conter cela. Je tiens la chose de première main. Hier donc, mon capitaine, inquiet de ne pas vous voir revenir, je m'en allai jusqu'à Mazzara tout en me promenant, c'est-à-dire sur l'âne de Mimo (1), ma jambe de bois ne pourrait pas se traîner si loin, et comme on dit : Fais le pas selon la jambe. Je poussai droit, comme de juste, à la maison de M. le baron Schininà... Personne ; tout le monde était à Saint-Julien ; je pensai que vous y étiez aussi, et cela me rassura.

— Tu ne te trompais point.

— J'avais deviné cela tout de suite, moi. J'étais donc à Mazzara, prenant un petit air de ville et tranquille sur votre compte, quand tout à coup

J'entends le tambour qui bat
Et l'amour qui m'appelle,

comme dit la chanson, car nous autres vieux soldats, le tambour nous fait toujours battre le cœur, comme la trompette fait dresser l'oreille aux vieux chevaux de cavalerie. Je dresse donc l'oreille, et me mets à courir aussi vite que me le permet ma pauvre jambe ; car j'avais eu soin

(1) Abréviation sicilienne de *Domenico* (Dominique).

de mettre l'âne de Mimo au *fundaco* de la Victoire.

— Après?...

— Je cours donc, j'arrive... Qu'est-ce que je vois? Une division d'habits rouges, général en tête, qui faisait son entrée à Mazzara, ni plus ni moins que s'ils eussent pris possession d'une place ennemie. Tenez, mon capitaine, je ne suis pas sanguinaire, mais en voyant leur Mac-Farlane, si roide et si fier sur son grand cheval blanc, avec sa plume de coq au chapeau et son épée à la main, je me suis senti quelque chose là... Pipo, me disait une voix intérieure, il y aurait un fameux coup de fusil à tirer. Que sainte Rosalie me pardonne!

— Elle te pardonnera; va toujours.

— Les habits rouges avaient placé au milieu d'eux une civière tendue de noir portée par deux mules couvertes aussi d'un drap noir, et sur la civière il y avait... devinez quoi? Un officier en grande tenue étendu tout de son long. Pour celui-là, il ne commandera plus la manœuvre; il avait entre les deux sourcils un petit trou rond, et c'est par là que le diable lui a escamoté son âme d'hérétique, car tous ces habits rouges ne vont pas à la messe; ils ne sont pas chrétiens.

C'est égal, le gaillard qui a fait le petit trou peut se vanter d'être un fameux tireur. Quand je vous disais, mon capitaine, que ce ne pouvait être qu'un Sicilien. Pour en revenir aux habits rouges, ils avaient imaginé cette exhibition publique afin de produire de l'effet, et ils étaient comme des chiens enragés. Ils ne parlaient de rien de moins que de saccager la ville, et ils menacent de mettre l'île à feu et à sang, si on ne leur livre l'assassin.

— L'assassin !

— Oui, les habits rouges ont l'infamie d'appeler cela un assassinat, et jurent leurs grands dieux hérétiques d'en tirer vengeance. Mais comment se fait-il, mon capitaine, que, passant pour aller à Saint-Julien par la ferme de la Spagnola, où l'événement est arrivé, vous n'ayez entendu parler de rien ?

— Ne disais-tu pas qu'il y a eu deux officiers de tués ? demanda Fabio sans répondre à l'observation de l'invalide.

— L'autre n'est pas encore tout à fait mort, et il est resté à Marsalla pour se faire guérir ou enterrer.

— Voilà tout ce que tu as appris sur le meurtre. Et sur le meurtrier ?

— Pas un mot, et c'est heureux pour lui, car

les habits rouges lui feraient passer un mauvais quart d'heure. Mais qu'ils courent après; ils ne sont pas même sur sa trace. Par sainte Rosalie! j'espère bien qu'un si bon tireur se tirera toujours d'affaire.

— Parbleu! Pipo, je l'espère bien aussi.

— A propos, mon capitaine, le notaire de M. le baron Schininà est venu à la cassine en votre absence : il l'a visitée du haut en bas et m'a demandé ce qu'il y avait de terre alentour; je lui ai dit trois cents salmes.

— Effronté menteur! répondit Fabio en souriant, tu sais bien qu'il n'y en a pas seulement cent.

— Sans doute que je le sais, et à un tomolo près encore : mais où est la nécessité, s'il vous plaît, de dire ses affaires au premier venu? Il paraît donc, mon capitaine, qu'on dresse enfin le contrat? Or, quand on voit le notaire, le prêtre n'est pas loin. A quand la noce?

— Je n'en sais pas plus que toi, Pipo.

— *Secra!* répondit l'invalide en secouant la tête d'un air d'incrédulité. Savez-vous, mon capitaine, que vous êtes fièrement heureux? Vous allez épouser la plus jolie femme de toute la Sicile, et par sainte Rosalie, qui, elle aussi, était une bien jolie femme, à en juger par sa statue du mont

Pellegrino; ce n'est pas peu dire, car la Sicile est un vrai jardin de beautés. Oui ! mon capitaine, il n'y a qu'une voix sur dona Rafaëlla ; sans compter que l'oncle, à ce que m'a dit le notaire, intervient au contrat et il a de quoi, ce qui ne gâte rien à l'affaire, car pour nous, le chapitre des finances est notre côté faible. Ce n'est pas au moins, continua-t-il en relevant fièrement la tête, qu'on en rougisse. Pauvreté n'est pas bassesse; mieux vaut un vide à la bourse qu'un vide à l'honneur, et quant à l'honneur on en revendrait ici, je m'en vante, aux plus riches barons, à Butera lui-même. Pourtant, poursuivit-il en retombant dans la prose, il faudra bien faire quelques réparations à la cassine. Telle qu'elle est, elle est bonne pour nous autres militaires qui sommes accoutumés à la caserne et au lit de camp, mais une jeune et jolie femme comme la vôtre, mon capitaine, ne s'en accommoderait pas. Je sais bien que nous ne ferons jamais de Boncevino une villa de la Bagarie ou des Colli, ces lieux de délices de notre bien-aimée Palerme ; pourtant on peut en faire quelque chose. J'ai dans la capitale un cousin tapissier qui demeure en plein Cassero ; si vous voulez que je l'aille chercher ou que je lui fasse écrire, il nous arrangera cela à bon marché

— Ce ne sont pas les tapissiers qu'il faut ici, répondit Fabio en jetant un triste regard sur les larges et profondes lézardes des murs, ce sont les maçons.

— Pour l'extérieur je m'en charge ; un peu de mortier et une ou deux couches de chaux en feront l'affaire. Livrez-moi notre bonne vieille cassine pendant deux fois vingt-quatre heures le temps de lui mettre une chemise blanche, et je veux perdre ma bonne jambe, si je ne vous la rends pas aussi neuve que la Flora de Palerme. »

Cette conversation avait lieu dans la cour de Boncevino, à travers laquelle Fabio se promenait la cravache à la main, en fouettant les longues herbes dont elle était remplie, tandis que, remplissant alors ses fonctions de grand écuyer, Pipo lui préparait son cheval ; mais il ne se pressait pas et mettait à une longue épreuve la patience de son maître. Disons, à sa louange, que sa lenteur était de l'humanité.

« Car enfin, disait-il en caressant la bête avec amour, le pauvre animal sera toujours assez tôt prêt pour recommencer son martyre ; il est sur les dents ; voilà trois jours et trois nuits qu'il voyage, Dieu sait de quel train ! et Dieu sait ce qu'il a mangé ! On dirait que vous ne savez pas le pro-

verbe : Qui va *piano*, va *sano ;* qui va *presto*, meurt *lesto*. Mais vous voulez donc le tuer votre cheval ? Quand il sera fourbu, lui ferez-vous mettre des jambes de bois comme à Pipo ?

— Il se reposera tout à son aise au retour ; je ne vais qu'à deux pas d'ici.

— Oui, à Mazzara ou à Castelvetrano ; vous appelez cela deux pas.

— Il en sera quitte aujourd'hui pour une promenade à Selinonte.

— Qu'allez-vous faire dans ce repaire de voleurs et de serpents, au lieu de vous reposer aussi ? Voir les piliers des Géants ? Eh ! ne les connaissez-vous pas ? Franchement, qu'est-ce que ces tas de cailloux ont de si intéressant ? On voit partout des pierres. »

Préoccupé de la périlleuse rencontre qu'il avait faite la nuit précédente, en revenant de Castelvetrano, Fabio n'allait à Selinonte que pour éclaircir, à ses risques et périls, un mystère qui l'intriguait et où le nom de Caroline était compromis. Enfin, son cheval étant prêt, il avait déjà le pied dans l'étrier pour y monter, lorsque une bruyante litière, escortée d'une compagnie de campieri en grande tenue, s'arrêta tout à coup devant la grille

rouillée, qui fermait ou plutôt ne fermait pas la cour de la cassine.

« Je crois, Dieu me pardonne, s'écria Pipo en arrachant son bonnet de police, que c'est la litière de la reine ! »

Un des campieri entra dans la cour au galop.

« Est-ce ici, demanda-t-il, que demeure le capitaine Fabio ?

— Ici même, répondit Fabio ; si vous avez affaire à lui, il est devant vous.

— Suivez-moi ; Sa Majesté veut vous parler. »

Fabio était sorti fort mécontent, on doit s'en souvenir, de sa dernière entrevue avec la reine ; mécontent de lui encore plus que d'elle, et il s'était bien promis de ne pas retourner à Castelvetrano, à moins d'y être appelé ; encore se ferait-il prier. C'était de sa part une résolution prise, arrêtée, inébranlable ; mais l'aurait-il tenue ? Voilà la question. Comme sa résolution datait du matin et qu'il n'était encore que midi, nul ne peut savoir combien de temps aurait duré sa mauvaise humeur. Lui-même le savait-il ? En apprenant que la reine était à sa porte, il se fit en lui une brusque révolution : tous les nuages s'évanouirent et avec eux ses résolutions belliqueuses ; il suivit le

campiero avec une émotion mal déguisée jusqu'à la litière royale.

« Je viens vous rendre votre visite, lui dit Caroline avec un sourire à désarmer une Euménide ; voulez-vous me recevoir ? Aidez-moi à descendre, » ajouta-t-elle sans attendre sa réponse.

Fabio ouvrit la portière aussitôt et donna la main à la reine, au grand déplaisir du capitaine d'armes, à qui cet honneur était réservé et qui déjà avait mis pied à terre pour exercer son droit.

« Capitaine... je veux dire colonel, reprit Caroline avec une grâce charmante, vous ne m'aviez pas dit que votre cassine fût un château fort. Allons, seigneur suzerain, faites à votre souveraine les honneurs de la place. »

Tout en parlant, elle avait franchi la grille et pénétré dans la cour dont sa longue robe de velours noir courbait les herbes en passant. Pipo, stupéfait, se tenait à l'écart en roulant entre ses mains son bonnet. Fabio lui fit signe d'approcher.

« Madame, dit-il en entrant dans la plaisanterie de la reine, permettez à votre humble vassal de présenter la garnison à Votre Majesté.

— Comment donc, un invalide ! on soutient donc des siéges dans votre château ?

— Ce brave garçon a perdu la jambe au service de Votre Majesté avant d'entrer au mien.

— A quelle affaire ?

— A la bataille de Sainte-Euphémie, répondit Pipo lui-même en se confondant en salutations, en inclinations, presque en génuflexions; et si j'ai un regret, c'est de n'avoir pas perdu l'autre jambe au service de Votre Majesté.

— C'est bien, mon ami, je me souviendrai de toi dans l'occasion. Quelle humiliation pour moi ! continua la reine en s'adressant à Fabio ; je n'ai plus même le pouvoir de récompenser un soldat blessé à mon service !

— Une parole de Votre Majesté est la plus précieuse de toutes les récompenses.

— Oh ! pour ça, c'est la vérité, s'écria Pipo emporté par l'enthousiasme. Si j'avais dix jambes, je les donnerais toutes les dix pour entendre de la bouche de Sa Majesté seulement ces mots : « Pipo, je suis contente de toi. »

Là-dessus il opéra une retraite respectueuse et fit sa cour à sa manière en reconduisant à l'écurie le cheval de son maître. Est-ce qu'on pouvait songer encore à partir quand on avait l'honneur de recevoir la visite d'une reine? Il exécuta avec d'autant plus d'empressement cette

flatterie en action qu'elle flattait en même temps sa sensibilité naturelle, en lui permettant de rattacher au râtelier son protégé : le cheval et la reine marchaient de front dans son cœur. A partir de ce jour, son maître grandit de vingt coudées dans son estime.

« Je crois vraiment, pensa-t-il avec une espèce de remords, que je m'oublie quelquefois avec le capitaine. Décidément, à l'avenir, je serai moins familier.

— Vous partiez donc? dit Caroline à Fabio : votre cheval est tout sellé. Alliez-vous à Castelvetrano ?

— Non, madame, répondit-il résolûment.

— Vous dites ce *non* d'un ton presque agressif.

— Pour être sincère, je dois avouer à Votre Majesté que je comptais n'y pas retourner de quelque temps.

— Pourquoi donc?

— Parce que...

— Parce que vous êtes une mauvaise tête, dit Caroline en lui frappant légèrement sur la joue, mais je referai votre éducation. Vous m'avez bien dit où vous n'alliez pas, mais non où vous alliez.

— Je sortais pour sortir; je m'ennuie chez

moi ; j'aurais fait, pour me distraire, une promenade aux environs, à droite ou à gauche, n'importe, partout où mon cheval m'aurait conduit ; peut-être à Selinonte ; après quoi je serais rentré pour retrouver ici mon ennui.

— Ah ! vous alliez à Selinonte? dit Caroline en fixant sur Fabio un regard plein à la fois de sollicitude et de soupçon. Pourquoi là plutôt qu'ailleurs ?

— Pourquoi ailleurs plutôt que là ?

— Parce que ce lieu n'est pas sûr, répliqua-t-elle avec franchise ; il s'y trouve à cette heure des troupes fort mal disciplinées, mais fort utiles à nos desseins. Attendez un autre jour, nous irons ensemble et je vous présenterai mes Calabrais. Maintenant que j'ai visité votre château à l'extérieur, continua-t-elle en changeant de conversation, voyons l'intérieur. Vous hésitez !... Est-ce vous ou moi que vous craignez de compromettre ?

— J'hésite, en effet, mais par respect humain ; je n'ai qu'une seule chambre et quelle chambre ! Il ne s'y trouve pas même un fauteuil à offrir à Votre Majesté.

— J'en serai quitte pour m'asseoir sur une chaise.

— Une chaise de paille, madame, songez-y bien. Au fait, continua-t-il en triomphant de sa mauvaise honte et en prenant son parti bravement, puisque Votre Majesté a déjà vu les orties de ma cour et les lézardes de mon mur, ce que j'ai de mieux à faire est de m'exécuter de bonne grâce jusqu'au bout. J'espère que vous ne m'en estimerez pas moins.

— Vous croyez avoir affaire à une bourgeoise qui se prend au clinquant et aux paillettes. Eh ! que voulez-vous que me fassent les crevasses de vos murs et vos chaises de paille ? Croyez-vous que je voie ces choses-là ? La prérogative des princes est de descendre au fond des choses sans égard pour les apparences, et d'estimer les hommes pour eux-mêmes indépendamment de la mode et des circonstances. Entrons. »

Elle gravit non sans peine, quoique appuyée sur le bras de Fabio, l'escalier mal assuré qui conduisait à sa chambre et y entra sans avoir l'air de remarquer le désordre militaire qui y régnait. Sur le lit gisait, à côté d'une veste de chasse un habit d'uniforme ; la carnassière était sur une chaise, des guêtres sur une autre ; la table était encombrée de papiers et de lettres, de poires à poudre, de plomb de toute grosseur,

de pistolets même et de vieilles gazettes déchirées qui servaient de bourre bien plus que de lecture ; le tout confondu pêle-mêle et clair-semé de quelques volumes poudreux qui, de longtemps, n'avaient été ouverts.

« Madame, dit Fabio en avançant une chaise à Caroline, vous étiez prévenue ; vous voyez qu'elle est de paille.

— Elle serait en drap d'or que je ne m'assoierais pas davantage, répondit-elle en allant à la fenêtre ; j'aime bien mieux jouir de cette belle vue. Savez-vous qu'elle est admirable ?

— C'est bien le moins que le dehors dédommage un peu du dedans. »

Les croisées de Fabio donnaient sur le bois d'orangers qui, vu d'en haut, se déroulait comme une mer odorante dont les flots d'un vert splendide chatoyaient aux feux du soleil. Quelques cyprès, mêlés à quelques pins-parasols, dressaient de loin en loin leur tête sombre et mélancolique. Du côté de la mer d'Afrique, l'horizon était sans bornes, et la ligne bleue des flots se confondait avec la ligne bleue du ciel. Du côté des terres, la perspective était agreste et sévère : les monts Chroniens, aujourd'hui Monti-Giummari, habités par le grand artiste crétois

Dédale, et la montagne isolée de San-Calogero où fut exposé Agathocle, ce potier fait roi, encadraient la vaste plaine où fut Selinonte. Le prestige des souvenirs se mariait au prestige de la nature, et si l'on ne voyait les gigantesques ruines de la cité détruite, on les pressentait derrière le mystérieux rideau des cyprès et des pins. Debout à la croisée, la reine contemplait en silence ces grands horizons.

« Savez-vous à quoi je pense? reprit-elle après une longue pause, et en allant s'asseoir sur la chaise de paille que Fabio lui avait offerte. Je pense qu'il y a entre nos deux situations des analogies singulières.

— Vous faites là, madame, un parallèle bien flatteur pour mon orgueil.

— Vous êtes exilé à la campagne ; je le suis aussi. Vous ne paraissez pas très-fortuné ; c'est un rapport de plus entre nous ; quoique reine, je suis tout aussi pauvre que vous ; en un mot, je suis une reine sans couronne, et vous un colonel sans régiment. Vous voyez bien, mon cher Fabio, que nous devons nous prêter main-forte l'un et l'autre, et nous allier pour reconquérir, vous votre régiment, moi ma couronne ; sans compter que, indépendamment de notre injure

personnelle, nous avons la Sicile à délivrer, à venger. Mais je vois là des armes ; avez-vous l'épée que vous portiez à la Spagnola ?

— La voici, madame.

— Ah ! s'écria-t-elle en l'arrachant du fourreau et en se levant avec vivacité, la voilà donc cette heureuse épée qui s'est plongée dans le sang anglais ! Vous n'auriez pas dû effacer la tache. Que vous êtes favorisés, vous autres hommes ! Vous n'avez pas besoin d'intermédiaires pour exercer vos vengeances ; vous touchez, vous saisissez votre ennemi, vous l'étreignez corps à corps, vous cherchez son cœur, vous le sentez battre, vous le frappez, vous voyez couler son sang... Oh ! ce doit être une volupté immense que de tenir là, sous ses pieds, un ennemi, un Anglais, et de lui enfoncer soi-même le fer dans la poitrine ! »

Emportée par la violence de sa passion dominante, la vengeance, Caroline, en prononçant cette imprécation féroce, brandissait l'épée de Fabio, comme si le plus abhorré de ses ennemis, le prince régent d'Angleterre lui-même, cet ennemi blond dont avait parlé la zingara, eût été devant elle. Le sein palpitant, la narine enflée, la lèvre frémissante, elle était en proie à un

délire sauvage, et son œil bleu, si doux l'instant d'auparavant, dardait un feu sombre. A l'aspect de cette grande figure, qui résumait en elle l'Électre et la Clytemnestre, ces deux terribles types du drame antique, Fabio était combattu violemment entre deux émotions contraires : l'épouvante et l'admiration. Comment, en effet, ne pas admirer cette beauté fière et tragique? Mais aussi que devait-elle être dans ses colères privées, si telle était l'ardeur de ses haines politiques ?

Soit que Caroline eût pénétré les secrètes terreurs de Fabio, soit qu'elle se reprochât elle-même de s'être laissé entraîner au delà des limites, elle changea subitement d'attitude et de langage.

« Vous devez rire de mes transports belliqueux, dit-elle en souriant. Reprenez votre épée : elle est mieux dans vos mains que dans les miennes. Continuez à en faire un aussi bon usage que par le passé, et tout ira bien.

— J'ignore, madame, si l'officier disgracié reconquerra jamais son grade; mais ce que je sais bien, c'est qu'il donnera sa vie, s'il le faut, pour frayer à Votre Majesté la route du trône.

— Qui sait ce que l'avenir nous réserve ? Il

me vient une idée : si nous consultions la zingara ? Il sera piquant de nous faire dire la bonne aventure ensemble. Elle demeure près d'ici ?

— A deux pas.

— Allons-y.

— Déjà ?

— Venez. »

Fabio ne se pressait pas d'obéir. Car, enfin, la reine était là, sous son toit, dans sa chambre, seule avec lui ; elle était venue d'elle-même se mettre à sa discrétion, et pourquoi ? Une occasion pareille s'offre une fois dans la vie ; la manquer, c'est la perdre à jamais. « Si je la laisse échapper, se disait-il, ne serai-je pas à ses yeux et aux miens le plus ridicule de tous les hommes ? » Poussé par le triple aiguillon de l'ambition, de l'amour et de l'amour-propre, il résolut de sonder les intimes pensées de la reine et de sauver dans tous les cas son propre honneur par une tentative hardie.

« Madame, s'écria-t-il en se mettant au travers de la porte et en accompagnant ses paroles d'un regard qui était le plus clair, le plus expressif de tous les commentaires, que diriez-vous si le châtelain vous retenait prisonnière dans son château ?

— Je le déclarerais traître et félon, transgresseur des lois de l'hospitalité, et, au besoin, j'appellerais à moi mes hommes d'armes.

— Oh! si ce n'est que cela, madame, appelez, appelez-les tout de suite; vous êtes ma prisonnière. »

Comme il insistait, Caroline le regarda fixement, lui posa la main sur le bras avec force et ne lui dit qu'un seul mot :

« Sortons. »

Mais elle articula cet ordre avec un tel accent de résolution qu'il était irrévocable comme le destin. Fabio se rendit en silence; l'honneur était sauvé. Il donna la main à la reine pour descendre; et, laissant à la grille la litière et les campieri, ils s'acheminèrent seuls et à pied vers la maison de la zingara.

« Décidément, dit un des campieri, Sa Majesté a un faible pour les diseuses de bonne aventure.

— Et pour les aventuriers, » murmura entre ses dents le capitaine d'armes.

XII

L'ÉLIXIR DE ZABARA.

En faisant naguère l'inventaire de la zingara, nous avons vu que son principal ustensile était un chaudron de cuivre à demi rongé par le vert-de-gris, mais nous n'avons pas dit que ce chaudron lui servait d'alambic et de cornue pour opérer le grand œuvre. Ce grand œuvre n'était qu'une grossière imitation du fameux *élixir* de propriété qui, selon Paracelse, doit faire vivre les hommes neuf siècles, comme le patriarche Mathusalem, ce qui n'empêcha par l'inventeur

de la précieuse recette de mourir lui-même à quarante-huit ans.

La base de l'élixir en question est le suc de *zabara*, nom populaire qu'on donne en Sicile à l'aloès, et qui vient en droite ligne du persan *zabar*. Indépendamment du fil et des tissus qu'on tire de sa tige, l'aloès a, dit-on, des vertus thérapeutiques que nous laisserons à qui de droit le soin d'apprécier. Les lecteurs nous renverraient à l'École de médecine, et ils feraient bien, si nous avions la pédanterie de leur dire que le suc d'aloès est tonique, purgatif, vulnéraire, voire même vermifuge, qu'il précipite les digestions difficiles, neutralise les influences pestilentielles, et chasse les diables bleus des hypocondres. Tenons-nous-en à sa propriété miraculeuse qui est de prolonger la vie ; comment en douter quand Paracelse l'affirme ? Avant lui déjà, Roger Bacon avait prononcé et même rimé, avec tout l'aplomb scientifique, cet oracle médical :

Qui vult vivere annos Noë,
Sumat pilulas de Aloë (1).

Or donc, la zingara, qui ne connaissait pas

(1) Qui veut vivre les années de Noé,
Prenne des pilules d'Aloé !

plus, même de nom, le moine anglais du XIIIe siècle que l'alchimiste helvétien du XIVe, n'en pratiquait pas moins leurs préceptes par tradition. Ce jour-là elle n'était point venue, contre sa coutume, prendre le soleil sur le pas de sa porte, ni son chat non plus. Enfermée dès le matin dans son bouge érigé en laboratoire, elle s'y était barricadée, et même avait clos hermétiquement, avec des haillons, quels haillons ! le trou carré qui lui servait de fenêtre : il y régnait une obscurité complète ; soit superstition, soit défiance, elle en usait ainsi toutes les fois qu'elle procédait à ses opérations magiques. Des débris d'aloès gisaient autour d'elle et disaient assez à quelles préparations elle s'était livrée ; le chaudron était sur le foyer, c'est-à-dire sur les quatre pierres enfumées, disposées pour cet usage au milieu de la chambre, si l'on peut donner le nom de chambre à un pareil réduit. Un feu clair brillait sous la chaudière, et dedans on voyait grouiller quelque chose de noir et de gluant : ce quelque chose n'était ni plus ni moins que le fameux élixir de zabara, la panacée universelle qui devait guérir tous les maux et même au besoin ressusciter les morts. N'oublions pas d'ajouter que le fidèle

chat noir était de la partie et filait gravement au coin du feu.

Accroupie sur son chaudron, la Zingara remuait sans relâche, avec un rameau de pin, la matière épaisse que la chaleur avait bien de la peine à mettre en ébullition ; pour se donner du cœur à l'ouvrage, elle chantait d'une voix chevrotante, et comme si c'eût été une litanie funèbre, la ballade suivante :

Sentez-vous, mes belles dames,
Des vapeurs,
Des langueurs ?
Vos cœurs n'ont-ils plus de flammes ?
Et l'amour,
Sans retour,
Semble-t-il mort en vos âmes ?
Prenez, prenez, belles dames,
Croyez-en la zingara,
L'élixir de zabara.

Ducs, barons, princes ou comtes,
Quand la nuit
Vous conduit
Pour régler vos tendres comptes,
Craignez-vous,
Entre nous,
Des rigueurs ou des mécomptes ?
Prenez, prenez, ducs et comtes,
Croyez-en la zingara,
L'élixir de zabara.

Abbés, prélats, gens d'Église,
Les plats fins,
Les bons vins
Ont-ils sur vous trop de prise?
Et vos sens
Languissants
Veulent-ils qu'on les aiguise?
Prenez, prenez, gens d'Église,
Croyez-en la zingara,
L'élixir de zabara.

Et vous, braves gens de guerre,
Dont les jours
Sont toujours
Menacés par le tonnerre;
Qu'un boulet,
Qu'un mousquet
Vienne à vous coucher par terre,
Prenez, prenez, gens de guerre,
Croyez-en la zingara,
L'élixir de zabara.

Il verse à vivre à plein vase;
Autrefois,
Peuple et rois,
La mort faisait table rase;
Aujourd'hui,
Grâce à lui,
La mort n'est plus qu'une phrase.
Prenez, prenez à plein vase,
Croyez-en la zingara,
L'élixir de zabara.

Venez donc, tous à la ronde,
Accourez,
Vous verrez

Que ma chaudière est profonde ;
Prenez donc,
J'en fais don,
Car j'en ai pour tout le monde,
Prenez, prenez à la ronde,
Croyez-en la zingara,
L'élixir de zabara.

Comme elle achevait la dernière note de sa complainte, une voix, qui n'était pas l'écho de la sienne, retentit derrière elle et la fit tressaillir.

« Par le dieu de l'enfer ! s'écria-t-elle en retournant la tête avec colère, qui est-ce qui vient me déranger dans un pareil moment ?

— De quoi te plains-tu, la vieille? répondit Fabio ; nous accourons tous à la ronde, comme dit ta chanson. Puisque tu as de l'élixir de zabara pour tout le monde, tu en auras bien pour nous.

— Comment êtes-vous entré ? demanda-t-elle en dardant sur lui un regard fauve qui brillait à la clarté du feu, comme celui d'une vipère.

— Ce n'a pas été sans peine ; comme tu ne voulais pas répondre, il a bien fallu jeter par terre la méchante claie qui fermait ton antre.

— C'est cela, il n'y a qu'à enfoncer la porte des gens ! Vous vous croyez donc tout permis ? Que me voulez-vous ?

— Je veux que tu me dises ma bonne aventure, ainsi qu'à cette dame, qui daigne t'honorer de sa présence, répliqua-t-il en se retournant vers la reine qui était restée dans l'ombre.

— Ah ! c'est la dame de l'autre jour ; je lui ai déjà tiré les cartes, et les cartes ne sont pas comme les cervelles humaines, elles ne changent pas d'idée d'un jour à l'autre. Ce qu'elles ont dit la veille, elles le disent le lendemain. Si vous n'êtes pas contents, tant pis pour vous. Allez-vous-en à Marsalla boire au puits de la Sibylle. »

Le tableau était pittoresque : une reine et un officier réunis au foyer d'une égyptienne : quel trio, et quel lieu pour un pareil rapprochement ! Penchée toujours sur sa chaudière, la vieille en haillons n'avait pas cessé de remuer sa drogue tout en fredonnant sa ballade ; la reine était debout, à quelques pas, magnifiquement drapée dans sa robe de velours noir ; Fabio, l'épée au côté et la tête découverte, se tenait plus près de la zingara pour l'interroger. Éclairant d'en bas, comme dans le tableau du peintre hollandais Gérard, *la Nuit*, ces trois visages, si différents l'un de l'autre, le feu de l'âtre projetait des reflets sinistres sur les murailles sales, et faisait

paraître encore plus sombre l'obscurité artificielle de ce bouge infect.

« Ainsi, dit Caroline en s'approchant de l'âtre enfumé, tu ne veux pas me prédire l'avenir ?

— Eh ! ne vous l'ai-je pas déjà prédit ? Un ennemi blond et un long voyage ! Je battrais les cartes dix ans de suite que je n'y verrais pas autre chose.

— L'ennemi blond, dit la reine à Fabio, n'est pas si mal trouvé, le portrait convient au prince régent. Quant au voyage, j'espère n'en faire de longtemps d'autre que celui de Castelvetrano au palais de Palerme, et de là à Naples.

— Les cartes, répondit la vieille, ne disent pas de noms propres ; si je parlais autrement qu'elles, je mentirais, et la zingara n'a jamais trompé personne ; le capitaine est là pour le dire. Que vous ai-je annoncé l'autre jour sur le pont de la Delia ? Que la cage était vide et la colombe envolée. L'étaient-elles, oui ou non ?

— Cage vide... colombe envolée... que veut-elle dire ? demanda la reine.

— Que mon ami le baron Schininà était parti pour la campagne avec sa famille quand j'ai été pour le voir à Mazzara et que je n'ai trouvé personne à la maison. Voilà, madame, en vile prose,

ce que la zingara dit dans le langage des sibylles.

— La femme de votre baron n'est donc pas si vieille puisqu'on la compare à une colombe ?

— Zingara, dit Fabio, quel âge a la baronne Schininà ?

— Est-ce que j'ai son extrait baptistaire ? Allez le demander au curé. Tout ce que je puis vous dire, c'est qu'elle aura grand besoin d'un bâton quand je mourrai de vieillesse.

— Quand je vous disais, madame, qu'elle pouvait être mon aïeule !

— En effet, cela suppose un âge assez respectable.

— En revanche, elle fait des confitures de pistache mieux encore que les religieuses de la Martorana.

— J'irai les goûter quelque jour, sous vos auspices.

— J'espère bien que non, » se dit à part lui Fabio; car il voyait avec inquiétude la nièce derrière la tante, et, craignant qu'une parole indiscrète échappée à la Zingara n'éveillât le soupçon dans l'esprit ombrageux de la reine, il appela son attention d'un autre côté.

« Puisque tu sais tout, dit-il à la vieille,

dis-nous donc un peu qui a fait le mauvais coup de la Spagnola ?

— Ceux qui passaient sur le lieu du meurtre à l'heure du meurtre, répondit-elle en regardant Fabio fixement, en savent plus là-dessus que ceux qui n'y étaient pas.

— Décidément, s'écria Fabio en battant prudemment en retraite et sans demander son reste, comme on dit, nous n'arracherons rien de cette vieille marchande de zabara.»

Caroline lui fit un signe de désapprobation que la tireuse de cartes saisit au passage, tout en ayant l'air de ne rien voir et en fredonnant à demi-voix :

Prenez, prenez, belles dames,
Croyez-en la zingara,
L'élixir de zabara.

« Sortons, dit la reine, je suffoque ici, j'ai besoin du grand air. D'ailleurs, voilà assez d'enfantillages, j'ai à vous parler de choses sérieuses. Poussons, si vous voulez, jusqu'aux carrières ; là nous serons seuls et nous pourrons causer tout à notre aise.

Il va sans dire que la zingara ne se dérangea pas plus pour reconduire ses hôtes qu'elle ne s'était dérangée pour les recevoir.

« N'oubliez pas de fermer la porte, cria-t-elle à Fabio ; je ne veux pas que le premier venu entre ici comme à la cathédrale de Mazzara les jours où officie monseigneur l'évêque.

— Il faut que je vous gronde, dit Caroline à Fabio quand ils furent dans la campagne. Pourquoi cette bravade inutile ? Gardez-vous des imprudences, même en plaisantant. Ne touchez pas à la hache. Sachez, mon ami, qu'il ne faut pas appeler l'attention sur les choses qu'on veut cacher, et que le plus sûr moyen de les faire oublier aux autres est de les oublier soi-même. »

Fabio n'essaya pas même de se justifier ; il se retrancha dans un silence modeste et passa condamnation.

Restée seule avec son chat, la zingara se mit à commenter à sa manière, et avec le ricanement méchant qui lui était particulier, l'imprudente question de Fabio sur la Spagnola, et le geste de mécontentement, d'inquiétude, échappé à la reine. Une heure après elle était sur la route de Mazzara.

XIII

OUVERTURES.

Caroline ne voulut s'arrêter qu'à l'endroit des carrières où Fabio l'avait conduite lors de leur première rencontre. Ils le retrouvèrent tel qu'ils l'avaient laissé quelques jours auparavant : aussi solitaire, aussi mystérieux, aussi charmant qu'il l'était toujours.

« Maintenant, dit Caroline, je voudrais bien m'asseoir. Je suis fatiguée d'avoir tant marché.

— Me voilà réhabilité, répondit Fabio en riant : je vois avec orgueil que ma chaise de paille serait

ici du luxe ; il faudra que Votre Majesté se contente d'une pierre.

— Alors, on pourra dire de moi comme les saintes Écritures : « La reine de Jérusalem « n'avait, pour reposer sa tête, que la pierre « du désert. »

— Au moins, tâcherons-nous qu'elle ne soit pas trop dure. »

On en trouva une assez convenablement disposée au pied d'un olivier sauvage ; on la joncha pastoralement de feuilles d'acanthe et de laurier-rose. Le galant berger Daphnis n'aurait pas mieux fait pour son Amaryllis, *tenerrima puella*, comme dirait notre ami le baron Schininà. Mais si la décoration était bucolique, les personnages l'étaient peu. Les passions qui les animaient auraient mis en fuite à coup sûr les paisibles Muses de la Sicile, et Théocrite, qui naquit dans l'île, eût appelé à son aide le vieil Eschyle, qui y vint mourir.

« Maintenant, dit la reine, causons. Avez-vous réfléchi aux confidences que je vous ai faites?

— Des confidences?... vous ne m'avez honoré d'aucune. Il est vrai que vous m'en avez fait espérer.

— Eh! ne vous en ai-je pas dit assez pour être

entendue? Ne voyez-vous pas qu'il s'agit de nous défaire une bonne fois des Anglais, et que, pour y réussir, j'ai déjà... plus que des espérances? Fabio, continua-t-elle en le regardant fixement, je compte sur vous; et vous, comptez sur moi après l'événement, comme sur une reine et sur une amie.

— Je supplie Votre Majesté de ne pas mettre ma personne en cause. Ne voyez que vous, madame; oubliez-moi comme je m'oublie moi-même pour vous servir. Hier, ne m'avez-vous pas armé chevalier? ajouta-t-il en rappelant avec intention la scène vive de la veille; j'accepte ma nouvelle fonction avec reconnaissance et je suis prêt à en remplir toutes les obligations.

— Toutes?

— Toutes, jusqu'à leurs dernières conséquences. Je serai pour vous ce que vous voudrez que je sois, un serviteur, un allié, un complice.

— Le mot est fort.

— Il est juste. Pour notre honneur, pour celui de la Sicile, il faut réussir à tout prix.

— Même au prix de nouvelles vêpres?

— Eh! sans doute. Quand la cause est juste, qu'importent les moyens? Le bon droit sanctifie tout.

— Avec cette politique, dit la reine en dissimulant, car au fond, c'était la sienne, on va loin.

— On va au but, madame ; c'est l'important. Et d'ailleurs, l'invasion étrangère autorise bien des choses que les lois de la guerre ordinaire ne permettraient pas. Nous sommes vis-à-vis des Anglais dans le cas de légitime défense. Leur présence en Sicile est une véritable usurpation, et leurs vues ambitieuses sont par trop évidentes. Ils s'impatronisent à petit bruit chez nous, comme ils se sont emparés déjà de Gibraltar, de Malte, et s'empareront infailliblement des îles Ioniennes. Ne faut-il pas bien que la Méditerranée soit un lac anglais? La constitution qu'ils font miroiter aux yeux des Siciliens n'est qu'un leurre, un appât pour les séduire et pour mieux les prendre. Je ne veux pas être Anglais, moi. »

Fabio n'apprenait rien à Caroline ; elle en savait là-dessus beaucoup plus que lui; mais elle l'écoutait avec ardeur; elle l'approuvait, l'excitait du geste et du regard, heureuse de l'entendre formuler spontanément ses propres idées et de le voir partager les passions qu'il devait servir. Allant par degrés à ses fins :

« Vos antipathies, lui dit-elle, et votre clair-

voyance sont-elles, que vous sachiez, répandues dans l'armée?

— De mon temps, elles commençaient à s'y faire jour, et comment ne s'y propageraient-elles pas, quand on voit un étranger, ce Bentinck, nommé capitaine général des armées nationales? Il faudrait n'avoir pas dans les veines une goutte de sang sicilien pour supporter un pareil affront! Mon ancien régiment a été indigné de cette nomination scandaleuse; il est tout à fait dans les bons principes.

— Qu'appelez-vous les bons principes?

— Je veux dire qu'il porte aux Anglais une haine implacable.

— Vous avez dû y conserver des amis?

— J'en avais beaucoup, mais les absents finissent toujours par être oubliés.

— Pourquoi aussi vous tenir à l'écart?

— Un officier destitué n'aime jamais à se montrer.

— Ceci est une mauvaise excuse : une destitution inique honore, bien loin de flétrir. En vous cachant, vous avez l'air d'un coupable et vous donnez raison contre vous à vos persécuteurs.

— Votre Majesté a raison; je me le dis souvent moi-même, mais la fausse honte l'emporte tou-

jours. Chacun a ses ennemis, et le monde est plein de gens dont le bonheur suprême est de donner le coup de pied de l'âne ; tout lion qu'on soit, il n'est pas agréable de le recevoir.

— Ce sont là des sentiments mesquins tout à fait indignes de nous et qui ne sauraient être mis en balance avec les grands intérêts qui sont en jeu. Fabio, si vous voulez m'obliger, sinon m'obéir, vous retournerez à votre régiment et je dis *votre* avec intention ; car vous savez qu'il vous est destiné ; partez donc pour le conquérir : servez-vous, pour cela, de vos amis et laissez dire vos ennemis. Est-ce que je m'occupe des miens, moi? Allez, vous n'en aurez jamais autant que Caroline.

— Mais aussi je n'ai pas son pouvoir pour les écraser.

— Vous les écraserez si vous le voulez ; mais il faut le vouloir fortement. Le succès n'est que la volonté. Écoutez-moi, Fabio, il ne s'agit pas ici de ruser, je joue cartes sur table. Votre régiment, dites-vous, hait les Anglais ; qu'il le prouve : la haine qui n'agit pas n'est point de la haine ; je croirai à la sienne, à la vôtre, en le voyant marcher enseignes déployées et vous à sa tête contre l'insolent ennemi qui nous opprime.

Votre exemple entraînera tous les autres, la Sicile vous devra sa délivrance.

— S'il ne fallait pour cela qu'un acte de volonté, il y a longtemps que le vœu de Votre Majesté serait accompli ; mais il faut mettre en ligne de compte l'esprit militaire et la tyrannie de la discipline.

— Vous parlez de discipline ! dit Caroline avec orgueil, n'est-ce pas moi qui suis la reine ?

— Sans doute ; mais pour le moment, le vicaire général a tous les pouvoirs, toute l'autorité, et par conséquent tout le prestige du commandement. Pour le soldat, madame, il y a un abîme entre la pensée, même la parole et l'action.

— Vous hésiteriez? s'écria la reine Caroline en mordant sa lèvre autrichienne.

— Eh ! qui vous dit que j'hésite ? Si je mesure les obstacles c'est pour les mieux renverser. Tout ce qui est possible à un homme je le ferai, et dès demain si Votre Majesté l'exige.

— Pourquoi pas aujourd'hui ? Où votre régiment est-il en garnison ?

— A Trapani.

— Tant mieux ; nous l'aurons sous la main ; allez et réussissez. Mais la Spagnola, si j'ai bonne

mémoire, est sur la route de Trapani, prenez garde aux mauvaises rencontres.

— Votre Majesté veut dire les bonnes.

— Persévérez dans ces sentiments, et vous prendrez place dans l'histoire à côté de Procida. Hâtez-vous, le temps presse.

— Il ne fallut qu'un jour pour exécuter les vêpres siciliennes. »

La reine alors entra dans les explications les plus minutieuses, car elle avait l'esprit pratique et se piquait d'avoir l'œil à tout, sur les moyens les plus propres à entraîner les troupes. Toutes ses instructions, tous ses conseils se résumaient dans cette formule peu scrupuleuse : Promettre de l'avancement à tout le monde. L'épaulette, disait elle, est le labarum du soldat. *In hoc signo vinces!*

Quant à ses grands desseins, elle en dit à Fabio, sans lui faire cependant une révélation complète, tout ce qu'il devait en savoir pour ne point compromettre sa mission et ne se point blesser d'une réserve qui aurait trop senti la défiance. Habile à faire briller aux yeux des hommes les nuages dorés de l'espérance, et à mettre un prix à tout, sans en avoir l'air, elle tarifait le succès pour ainsi dire, et, la femme enchérissant sur la

reine, elle épuisa, pour mieux réduire Fabio, et pour l'aiguillonner davantage, tous les artifices, toutes les séductions d'une coquetterie dont elle possédait à fond les secrets les plus raffinés.

Enlacé dans les inextricables replis de cette sirène altière et charmante, Fabio s'abandonnait sans résistance, mais non pourtant sans avoir la conscience de son état, à ce courant des passions qui l'entraînaient si rapidement vers les régions invisibles de l'avenir. Il se comparait aux voyageurs qu'entraîne le Niger, ce fleuve mystérieux dont le terme est inconnu. Où vont-ils? Ils l'ignorent. Ils ont devant eux, peut-être une terre de repos, de délices; peut-être une cataracte prête à les engloutir.

Cependant, Caroline et Fabio avaient quitté les carrières et regagné la maison de la zingara : ni l'un ni l'autre n'était disposé à consulter de nouveau la sibylle du lieu, et d'ailleurs ils ne l'auraient plus trouvée, elle était déjà sur la route de Mazzara; ils passèrent outre sans s'arrêter. Tout à coup la reine s'arrêta avec une espèce de tressaillement, et fit un mouvement en arrière, comme si elle eût aperçu devant elle un animal venimeux.

« Vous ne voyez rien? demanda-t-elle à Fabio,

— Rien.

— L'œil de la haine est perçant ; vous baissez moins que moi. »

Fabio, piqué d'honneur, regarda avec toute l'intensité de sa vue, et distingua quelque chose de rouge qui semblait se mouvoir dans la direction de Castelvetrano.

« Eh quoi ! vous ne devinez pas que ce sont des Anglais ? lui dit la reine, rendue subitement à toute l'ardeur de ses passions politiques. J'étais sûre qu'ils ajouteraient cet outrage à tous les autres. Savez-vous où ils vont ? A Castelvetrano, afin de me surveiller de plus près, comme un repris de justice. Ah ! tant d'affronts n'auront-ils pas un terme enfin ? Fabio, Fabio, ne trompez pas l'espoir que j'ai fondé sur vous !

— Madame, quand on a le colonel, on ne peut manquer d'avoir bientôt le régiment. »

Caroline reprit sa litière et son escorte à la grille de Boncevino et repartit seule comme elle était venue ; seulement, elle portait un trait de plus au cœur, dans ce cœur superbe dont l'orgueil avait reçu déjà tant et de si cruelles blessures.

Pour Fabio, quand il se revit seul au milieu des longues herbes de sa cour déserte, il lui

sembla qu'il venait de se faire autour de lui un grand vide, un grand silence, et qu'il avait passé, sans transition, d'une lumière éclatante à une profonde obscurité.

XIV

SELINONTE.

L'ancienne ville de Selinonte, dont plusieurs fois nous avons prononcé le nom et visité les carrières, s'élevait sur la plage, à quelques milles de Boncevino. Quand et par qui a-t-elle été fondée ? Diodore dit par les Phéniciens, Thucydide par les Mégariens : lequel des deux croire ? Problème insoluble, dont nous abandonnons la poursuite à notre ami le baron Schininà. Quant à son nom, il ne manquerait pas de nous dire qu'il lui venait de la grande abondance d'ache, en grec *selinon,* qui croissait et qui croît encore sur son

territoire; cette herbe héroïque, chantée par Pindare, servait à couronner les vainqueurs olympiques.

Quoi qu'il en soit et du nom et des fondateurs de Selinonte, ce qu'il y a de trop certain, c'est que le voisinage de l'Afrique lui fut de tout temps funeste : saccagée, ruinée par Annibal, qui se donna le barbare plaisir de piler les vaincus dans des mortiers de fer, elle fut achevée bien des siècles plus tard par les Sarrasins venus aussi d'Afrique, comme le bourreau carthaginois.

La ville s'élevait en fer à cheval, au bord de la mer ; le port était au centre. Du port, il ne reste rien : les sables l'ont entièrement comblé ; de la ville, il ne reste pas beaucoup plus : des pans de murs informes, quelques voûtes écroulées, un escalier dégradé, mutilé et des briques pulvérisées, voilà à peu près tout. Seulement, après les tempêtes, quand la vague a remué, labouré les sables mouvants du port, on aperçoit sous l'eau des colonnes renversées et quelques vestiges des anciens quais ; on dit même y avoir encore vu les anneaux de fer qui servaient à amarrer les antiques galères. On naît pour la mort, on bâtit pour la destruction.

Si la demeure des hommes a disparu, celle



des dieux est visible encore. Sur une colline déserte, qui commande la ville et la mer, on découvre trois temples ou du moins leurs ruines, car il sont ruinés tous les trois. Demandez aux génies de la solitude à quelle divinité ils furent consacrés jadis; eux seuls peuvent répondre. Frappé par la majesté et par les dimensions imposantes du plus grand des trois, on veut qu'il ait été dévoué au culte de Jupiter Olympien : le roi des dieux aurait eu là, en effet, une demeure digne de lui. Ce temple gigantesque n'avait pas moins de quarante-cinq mille pieds carrés; cent seize colonnes étaient disposées sur deux rangs autour du sanctuaire ou *cella*, et sont aujourd'hui couchées sous les myrtes et les bruyères ; une seule est restée debout ; formée de quatre énormes blocs sortis des carrières de Cusa et posés à vif les uns sur les autres, elle a dix pieds de diamètre sur quarante-cinq de haut ; encore est-elle tronquée au sommet. Les chapiteaux et les assises sont dans la même proportion. On la prendrait de loin pour une tour. Il a fallu les Titans pour élever ces colosses de pierre, et des Titans pour les renverser; aussi l'instinct poétique du peuple les a-t-il baptisés du nom de Piliers des Géants (*Pileri dei Giganti*).

Construits parallèlement et à dix pas de distance, les deux autres temples ne le cèdent guère au premier en grandeur, en majesté ; mais l'un des deux est si complétement ruiné, qu'on a de la peine à en reconnaître la structure primitive ; il n'est resté sur pied qu'un pilastre intérieur. L'autre, au contraire, un peu moins dégradé, a conservé intact le fût des trente-six colonnes cannelées qui soutenaient le portique extérieur. La manière uniforme et presque symétrique dont cette forêt de pierre a été renversée, donne à penserqu'elle n'a pu l'être par la main deshommes, et l'on accuse un tremblement de terre de cette effroyable destruction. Quand je vous disais que c'étaient les Titans ! Ensevelis sous l'Etna par Jupiter, ils se sont vengés de leur défaite en brisant ses temples.

A voir aujourd'hui ces vastes décombres, on dirait des matériaux préparés pour la construction de quelque immense cité. Ils ont même déjà servi à bâtir le pont voisin du Belici. Quelle profanation ! Quelle impiété ! La pierre sacrée des dieux est foulée aux pieds par les passants.

Le site de Selinonte est désert et mélancolique. Le figuier, le grenadier, le myrte, le tithymale, tous les arbustes de la Sicile y croissent en

liberté, et jettent leur parure agreste sur la triste nudité des colonnes dont le sol est jonché. L'air est tout imprégné de leurs senteurs âpres et vivifiantes. D'innombrables lapins vivent et meurent en paix dans les ruines ; leur sécurité est si complète, qu'ils fuient à peine devant les pas du voyageur. Cette plage inhabitée est inhabitable dans la saison des chaleurs : comme les maremmes romaines, elle est frappée du fléau pestilentiel de la *mal'aria*. L'eau stagnante et marécageuse d'un petit fleuve, le Modruni, autrefois Selinon, qui croupit près de l'ancienne ville, sous les roseaux et les nénufars, contribue à l'insalubrité de l'air ; aussi, fort loin à la ronde, ne rencontre-t-on ni habitations ni habitants, sauf toutefois deux exceptions : la première est une tour de garde, la tour des Forts (*Torre dei Forti*), bâtie à l'embouchure même du fleuve, et dont la pauvre garnison affronte la fièvre et la mort par état ; la seconde est la bergerie de la Marinella, bâtie à côté des temples, et dont les bergers bravent le fléau par insouciance, par habitude. Il va sans dire que la bergerie et la tour ont été construites avec les débris de la ville ancienne ; étrange vicissitude des choses humaines ! Toujours semblable à elle-même, et immuable dans son

éternelle mobilité, la mer baigne ces grèves désolées comme elle les baignait au temps de leurs splendeurs.

Tel était le lieu choisi par Castroné pour le rendez-vous général des bandes calabraises qui avaient suivi ou rejoint la cour en Sicile. Si le rassemblement était prématuré, comme l'avait fait observer la reine avec sa sagacité naturelle, le lieu, il faut le reconnaître, n'était pas mal choisi. Il avait pour lui d'abord sa proximité de Castelvetrano, d'où Caroline pouvait surveiller tous les mouvements de ses terribles auxiliaires, et ensuite sa profonde solitude ; car les bergers de la Marinella n'étaient pas à craindre, et quant à la tour des Forts, Castroné avait eu soin d'avance d'en séduire la garnison composée en tout et pour tout d'un caporal et de trois fusiliers. Même comme point militaire, le terrain était favorable à la défense : protégé d'un côté par les marais du Modruni, de l'autre par le fleuve Belici, l'Hipsa des anciens, il est d'un accès difficile et presque impossible à surprendre si les fleuves et la tour sont bien gardés. Un bois de basse futaie, qui s'étend entre les temples et le Belici, permet des embuscades et promet des refuges ; enfin dans un cas pressant, la mer offre une retraite assurée ;

ce dernier cas avait été prévu par Castroné, et ce n'était pas sans arrière-pensée que le brick de son *alter ego* croisait dans ces parages : indépendamment de ses autres destinations, il était là pour recevoir au besoin à son bord et transporter sur un autre point de l'île les bandes calabraises, sans compter qu'en attendant il devait leur faire passer des vivres.

Il faut rendre justice à tout le monde, même à Castroné : cet homme, entraîné par instinct vers des fonctions suspectes, pour n'employer pas un mot plus sévère, les exerçait avec une dextérité digne d'un meilleur emploi. Il se vantait lui-même, et il en avait le droit, de ne rien oublier quand il s'agissait du service de ses souverains légitimes, c'était sa formule : seulement légitimes, ici, veut dire qui paye bien. Encore est-ce quelque chose que de gagner son argent en conscience; Castroné ne mettait de la conscience que là.

Nous connaissons le théâtre, voyons maintenant les acteurs : on a compris déjà, d'après le rapport de Castroné à la reine, que les mystérieux inconnus rencontrés par Fabio dans la plaine de Castelvetrano n'étaient autres que les deux bandes combinées de Parafanti et de Pandi-

grana, deux des plus terribles partisans que la Calabre eût vomis sur la Sicile. Parvenus au lieu du rendez-vous, ils n'avaient pas tardé à y être rejoints par leur digne collègue Francatripa, campé jusqu'alors avec sa bande sur des hauteurs sauvages de la Madonie. Une fois réunis, les trois chefs, les trois démons avaient formé, comme les mauvais anges de Milton une espèce d'état-major, véritable Pandémonium, dont la bergerie de la Marinella était le quartier général. Il n'y avait là que des Calabrais, à l'exception de Spaccaforno, bandit sicilien, qui connaissait sa Sicile à fond, et qui, à ce titre, avait trouvé grâce à leurs yeux, malgré son origine insulaire : en qualité de voisins, les deux peuples se détestent cordialement.

Il est inutile d'ajouter que les bergers de la Marinella avaient été mis en plein air avec leurs troupeaux sans plus de cérémonie. Quant aux bergères, s'il y en avait., on ne dit ce qu'il avint d'elles. Le cas échéant, notre ami Schininà aurait pu leur raconter, en manière de consolation, l'aventure galante de leur aïeule Galatée avec Polyphème, le roi des cyclopes. Cette fois, du moins, son érudition aurait eu, à défaut d'autres mérites, celui de l'à-propos.

Or donc, les trois chefs, avec leurs affidés les plus intimes, y compris Spaccaforno, étaient réunis en conseil de guerre dans la vaste cuisine de la bergerie, tandis qu'un quartier de mouton, que dis-je? un mouton tout entier, et un mouton volé, rôtissait bruyamment devant un feu digne de l'Etna. Des armes de toute espèce, sabres, carabines, tromblons et pistolets, sans oublier le stylet de rigueur, étaient répandues de tous côtés et jetaient des reflets sombres à la clarté du foyer. L'équipement sinistre mais pittoresque des assistants ajoutait à l'horreur de ce capharnaüm. Celui de Parafanti, qui était le plus complet, le plus classique, nous donnera une idée des autres, car, à l'exception de Spaccaforno qui s'était affublé d'un uniforme rouge avec des épaulettes d'or, tout le reste portait l'habit calabrais.

Parafanti avait la beauté sauvage du bandit : ses yeux perçants et couverts brillaient comme des escarboucles dans les profondeurs de l'orbite; ses sourcils épais et mobiles se rejoignaient au milieu du front; sa barbe inculte, ses favoris touffus lui cachaient les trois quarts du visage et ne laissaient voir que le nez et les pommettes des joues. Son feutre en pain de sucre, orné de plumes de coq et de rubans de toutes couleurs, lui cou-

vrait le front jusqu'aux yeux et ne contribuait pas à éclaircir sa physionomie dont tout l'ensemble avait quelque chose de bestial.

Son col de chemise était rabattu, et les bouts d'un madras jaune, noué négligemment autour de son cou musculeux, lui tombaient sur la poitrine; deux rangs de boutons d'argent étincelaient à son gilet de velours bleu; sa culotte, de même étoffe, en avait autant, et sa veste de drâp brun était chamarrée de galons rouges sur toutes les coutures. Sa chaussure se composait d'une simple semelle de peau de bouc attachée au pied par des cordons de laine comme la sandale antique. C'est ce qu'on appelle en Calabre *calandrelle*, et, le cou-de-pied restant libre, rien n'est plus propre à la marche, surtout dans les montagnes. Sa ceinture de cuir, agrafée par deux fortes boucles d'argent massif, était un veritable arsenal : elle soutenait de chaque côté une paire de pistolets richement montés, et par devant une giberne prudemment flanquée par excès de précaution d'une fourchette et d'une cuiller; un long sabre lui traînait sur les talons en signe de commandement, et une magnifique carabine complétait cet armement formidable. Un grand manteau de poil de chèvre couvrait le tout au

besoin. N'oublions pas d'ajouter comme un trait de mœurs caractéristique, que son stylet court portait, gravés sur la lame, la Vierge et l'Enfant Jésus, et qu'un petit cœur d'argent, rempli de reliques, lui pendait au cou au bout d'un ruban rouge. Cet *agnus* est l'amulette du partisan et doit le préserver de tous les dangers de terre et de mer.

Sauf quelques variantes, et à la richesse près, ce costume était celui de Francatripa, de Pandigrana et des autres Calabrais rassemblés dans la bergerie ou dispersés au dehors.

« Par saint Bologaro ! disait Parafanti d'une voix tonnante, à quoi pense le signor Castroné de nous avoir attirés dans cette garenne ? Autant valait nous donner un rendez-vous sur l'Etna ; on y trouverait à manger et à boire autant qu'ici.

— A boire, je ne dis pas, répondit Francatripa, qui avait la figure ronde, les yeux saillants, et, partant, l'humeur joviale ; mais quant à manger, nous avons d'abord les lapins du cru, et ensuite les camarades du mouton qui rôtit là pour notre souper.

— En les payant, bien entendu, dit d'un ton sentencieux Pandigrana, qui passait pour le Caton de la troupe, et qui affectait une grande

austérité de principes sur le chapitre de la discipline.

— Sans doute ! répliqua Francatripa ; c'est ce que je répète sans cesse à mes hommes. Mes amis, leur dis-je, il faut toujours payer… quand on ne peut faire autrement.

— Mais, enfin, reprit Parafanti, pourquoi sommes-nous ici ? de quoi s'agit-il ?

— Voilà la question. Je crois qu'il y a quelque anguille sous roche.

— Tu veux dire Anglais ?

— Oh ! pour ces anguilles-là, je connais quelqu'un qui ne les écorchera pas par la queue.

— Moi de même.

— Et moi donc ! s'écria Spaccaforno, qui jusqu'alors n'avait rien dit. Par sainte Lucie de Syracuse ! je voudrais voir bouillir toutes les langoustes, jusqu'à la dernière, dans la chaudière du diable.

— Que t'ont fait les habits rouges pour leur souhaiter si peu de bien ?

— Ce qu'ils m'ont fait ?… Après m'avoir débarqué, moi et les miens, sur les côtes de Calabre, en qualité d'auxiliaires, ils nous y ont abandonnés, les traîtres ! Toute la bande y est restée. J'ai échappé par miracle ; mais depuis lors, j'erre non

pas comme un corps sans âme, mais comme une âme sans corps, c'est-à-dire un général sans armée. Dieu vous préserve des voltigeurs français ! Ca n'est pas grand, mais ça court et ça tire !...

— Il y a donc encore des voltigeurs ? demanda Francatripa en jouant l'étonnement.

— Comment, s'il y en a ! Personne mieux que moi ne peut vous en donner des nouvelles.

— Je vois, à ton air ébahi, que tu ne sais pas mon histoire. Je vais te la raconter, et sans me faire prier. J'occupais, avec ma troupe, les hauteurs de la Sila ; un jour, je vois venir de loin une compagnie des voltigeurs en question, qui se rendait de Cosenza à Catanzaro. Qu'est-ce que je fais ? J'embusque mon monde, et me présente seul à la tête de la compagnie : « Capitaine, dis-« je au chef du corps, je suis commandant de la « garde urbaine de Parenti, et je viens, de la « part de la commune, vous offrir l'hospitalité. » On me croit, on accepte, et voilà mes voltigeurs qui me suivent au village comme des moutons à l'abattoir. La compagnie se débande ; on met les armes en faisceaux au milieu de la place, et l'on m'accompagne sans défiance chez un bon diable de l'endroit, qui était entré dans la plaisanterie.

On apporte du vin, on boit un coup ; au second verre… paf ! un pistolet part d'une fenêtre voisine, c'était le signal ! Pas un Français n'échappa : officiers et soldats, la compagnie y passa tout entière.

— Bien joué ! s'écria Spaccaforno avec admiration ; voilà ce qui s'appelle un coup de partie.

— Quant à moi, dit le sévère Pandigrana, je n'ai jamais approuvé ton action. Le droit des gens la condamne : on se bat, on n'assassine pas. Tu as violé les lois de la guerre et de plus celles de l'hospitalité, qui sont sacrées pour tout bon Calabrais.

— Signor Pandigrana, tu m'as l'air d'être un peu bégueule ; c'est ton travers, tout le monde a le sien. Tiens, franchement, tu vises, n'est-ce pas, à entrer dans la troupe de ligne, à l'instar de Gaëtano Mammone, que j'ai connu garçon meunier avant qu'il fût un des nôtres, et à qui le roi écrit, pardieu ! bien aujourd'hui : « Mon général et mon ami ? »

— Pourquoi pas ? répliqua gravement Pandigrana, qui aspirait, en effet à prendre, et qui prit plus tard du service dans l'armée napolitaine.

— Eh ! qui donc s'y oppose, s'il vous plaît ? Par la Madone-des-Polsi ! ce n'est pas moi.

Deviens seulement marquis de Sainte-Euphémie, comme le camarade de Borganegra, et je veux que ma tête soit mise en cage à la porte de Catanzaro, si je ne suis pas le premier à te donner de l'excellence gros comme le bras. Mais pour te finir mon histoire, continua-t-il en s'adressant à Spaccaforno, je t'avouerai qu'après mon expédition de Parenti, qui fit un bruit d'enfer, je ne jugeai pas à propos de rester en Calabre, et voilà comment, mon cher insulaire, ton île a le bonheur de posséder Francatripa.

— Et comment aussi, dit Parafanti, je devins, après ton départ, maître et seigneur de la Sila. Malheureusement, ma royauté ne dura guère, et pourtant il n'y a pas eu de ma faute. J'avais préparé à Rogliano une embuscade où Satan serait tombé lui même; mais je fus trahi: la mine, éventée, s'en alla à tous les diables et moi avec, c'est-à-dire que je fus trop heureux de trouver, à la marine Pietramala, un méchant bateau pêcheur, pour passer en Sicile, où je regrette tous les jours ma chère Calabre.

— Et moi, toutes les nuits, ajouta Francatripa, mes chères Calabraises.

— Tout cela n'est pas la question, interrompit Pandigrana d'un ton doctoral. Nous ne

sommes pas ici pour nous conter des historiettes comme les chantres de Rinaldo sur le môle de Naples. Spaccaforno, t'es-tu bien orienté ?

— Vous ai-je fait faire un seul faux pas depuis que je suis avec vous ? Répondez !

— Quant à cela, on n'a que des éloges à t'adresser ; mais enfin prudence est mère de sûreté. Sais-tu bien où nous sommes? Connais-tu bien ton terrain ?

—Soyez tranquilles. Quand Spaccaforno veille, chacun peut dormir sur les deux oreilles. Mes mesures sont prises ; toute surprise est impossible ; les deux fleuves sont gardés et la tour des Forts, nonobstant les bonnes dispositions de la garnison à notre égard, est occupée militairement par les nôtres. Excès de précautions ne peut jamais nuire.

— Parfaitement raisonné, dit Francatripa ; en guerre comme en amour le trop est plus sûr que le trop peu.

— J'ai toujours dit, moi, ajouta Pandigrana, qui avait de grandes prétentions stratégiques, que notre ami Spaccaforno avait l'instinct militaire, quoique Silicien.

— Sous ce rapport, répondit l'insulaire en se rengorgeant, je ne suis pas de mon pays, c'est

vrai ; en Sicile on n'aime pas la guerre et l'on n'y trouve à recruter des soldats qu'à grand renfort de sbires et de coups de bâton. »

A peine il achevait, qu'un homme entra tout essoufflé dans la salle du conseil, je veux dire dans la cuisine de la bergerie.

« Une alerte ! s'écrièrent les partisans en sautant sur leurs fusils. Aux armes ! »

XV

LE BRICK.

Le désordre et l'agitation régnèrent quelque temps dans la bergerie.

« Parlez donc, dit Pandigrana à l'homme qui venait d'entrer si précipitamment et qui avait peine à reprendre son souffle tant il avait couru. Qu'y a-t-il ?

— Voici ce que c'est. J'étais en faction au pont du Belici ; tout à coup, je vois approcher une grande troupe d'hommes à pied et à cheval. Les piétons, au nombre d'une centaine, ont les mains

garrottées derrière le dos et marchent sur deux rangs, attachés à une longue corde qui unit toute la chaîne. Sans chapeaux, sans souliers, en haillons, les pauvres diables font peine à voir : couverts de sueur et de poussière, exténués de fatigue, de faim, de soif, ils peuvent à peine se traîner ; mais il faut marcher; leur escorte, composée de vingt carabiniers bien montés et armés jusqu'aux dents, les fait avancer bon gré mal gré à grands coups de plat de sabre.

— Ce sera, dit Francatripa, quelque bande de voleurs qui se sera laissé prendre dans la montagne et qu'on mène en prison.

— Ou une chaîne de forçats qu'on mène au bagne, dit Parafanti.

— Ou les prisonniers français de la Scaletta, dit Pandigrana, qu'on change de résidence.

—Vous n'y êtes pas, dit Spaccaforno, ce sont des recrues que l'on conduit au régiment. Ne vous disais-je pas à l'instant même qu'en Sicile on recrute de cette manière ?

— Par san Bologaro! s'écria le féroce Parafanti avec une détonation de jurements et de blasphèmes, c'est une abomination ; il faut les délivrer !

— Cela nous désennuiera, dit Francatripa.

— Et comme j'ai une carabine neuve, ajouta Parafanti, je ne serai pas fâché de l'étrenner sur les sbires. En avant, marche !

— Pourtant, objecta Pandigrana, revenu de son premier mouvement, prenons garde de nous mettre sur les bras une méchante affaire ; ce n'est pas dans nos instructions.

— Au diable nos instructions ! répondirent les autres en s'élançant hors de la bergerie. Qui nous aime nous suive ! »

Le circonspect Pandigrana lui-même se laissa entraîner. Malgré son respect affecté pour la discipline, il allait d'instinct, comme le tigre, partout où il y avait du sang à répandre.

Le coup fut bientôt monté. A la tête d'une cinquantaine d'hommes résolus, nos héros des montagnes allèrent s'embusquer dans un taillis épais, que devait traverser la chaîne de misère. L'engagement ne fut pas long ; une décharge en fit l'affaire. Les vingt carabiniers tombèrent presque à la fois, et les recrues furent libres comme par un coup de baguette. Comme elles coupaient leurs liens en poussant des cris de joie :

« Vous êtes libres, leur dit Francatripa qui, à l'occasion, remplissait volontiers les fonctions

d'orateur; mais quel usage comptez-vous faire de votre liberté? Voulez-vous partir? Voulez-vous rester? A votre choix, mes amis: on ne force personne. Ceux qui ont des goûts champêtres n'ont qu'à s'en retourner pastoralement à la charrue, sauf à être rempoignés demain par le capitaine recruteur. Et alors vous irez goûter le pain moisi de la caserne et la canne des instructeurs. Si le cœur vous en dit, partez, allez crever comme des ânes sous le havre-sac ou sous les verges; chacun est maître de prendre son plaisir où il le trouve. Mais avez-vous au contraire le cœur haut placé? Préférez-vous à la dégradante servitude du travail, la vie indépendante et les hasards des montagnes? Restez avec nous; vous n'aurez à craindre ici ni recruteur, ni instructeur, ni autres démons en *eur*. Pour dormir quelquefois à la belle étoile, on ne s'en porte que mieux; voyez-nous plutôt: le grand air fortifie la santé et prolonge l'existence. Décidez-vous.

— Mais sachez bien, continua Pandigrana, qu'une fois dans nos rangs, on ne plaisante pas avec la discipline.

— Ce qui n'empêche pas, ajouta Parafanti, d'abattre un sbire et un habit rouge comme ce lapin qui court là-bas. »

Il joignit l'acte à la parole et cet argument en action fut désisif ; déjà plus qu'ébranlées par la harangue de Francatripa et nonobstant le correctif de Pandigrana, les recrues s'enrôlèrent d'enthousiasme sous les bannières de leurs libérateurs. Il fut décidé qu'on en formerait une quatrième bande, dite le régiment insulaire, dont on donna le commandement à leur compatriote Spaccaforno qui, depuis sa déconvenue de Calabre, ne commandait qu'à lui-même. On trouva sur les carabiniers presque assez d'armes et d'effets pour équiper tant bien que mal la nouvelle bande, de manière à ce que chacun en eût quelque lambeau. Quant aux chevaux, les chefs se les adjugèrent pour leur part de butin.

Cela fait, l'on enterra les morts dans toutes les règles de l'Église, et l'aumônier de la troupe célébra en leur honneur l'office des trépassés. Après la messe mortuaire, Spaccaforno passa en revue son régiment improvisé et l'on reprit en bon ordre le chemin du quartier général, c'est-à-dire de la Marinella.

« Par le sang de saint Janvier ! s'écria tout à coup un gros homme blond, qui arrivait en ce moment juché sur un cheval beaucoup trop grand pour lui, est-ce ainsi que vous remplissez vos

instructions? On vous recommande la prudence et voilà comme vous la pratiquez! Vous voulez donc, malheureux, que les habits rouges vous fassent danser la tarentelle au son du canon?

— Signor Castroné, répondit Pandigrana, c'est précisément ce que je disais aux camarades avant votre arrivée. Je n'étais pas pour cette folle équipée, moi. La discipline avant tout. Je ne connais que cela.

— Ce qui ne t'a pas empêché de faire ta partie tout comme un autre, lui dit Francatripa.

— Et que même, ajouta Parafanti, je t'ai vu dépêcher, pour ta part, trois carabiniers qui n'ont pas demandé leur reste.

— Que voulez-vous? quand le vin est tiré il faut bien le boire.

— Le vin, dit Castroné, vous voulez dire le sang. Allez, vous n'êtes pas dignes du nom de Calabrais; on ne fera jamais rien de vous.

— Eh! de par tous les diables du Vésuve et de l'Etna! s'écria avec impatience le féroce Parafanti, que veut-on de nous à la fin, et pourquoi nous a-t-on fait venir ici?

— J'y viens bien, moi! Croyez-vous que ce soit pour mon plaisir? Ce que fait Castroné, vous pouvez bien le faire aussi, j'imagine, et sans de-

mander pourquoi. Si vous n'êtes pas contents, vous n'avez qu'à retourner en Calabre, sauf à y être fusillés comme des chiens par les voltigeurs français. Par saint Janvier ! c'est le sort que vous méritez tous.

— Ne nous fâchons pas, signor Castroné, dit Francatripa, toujours disposé à la conciliation : on a démoli quelques carabiniers, c'est vrai, mais est-ce après tout un si grand malheur ? Il en restera toujours assez. Et puis, regardez-moi donc le régiment insulaire ; cela de plus, ne vaut-il pas bien quelques carabiniers de moins ? Franchement, vous ne vous attendiez pas à cette surprise-là. Vous comptiez sur trois régiments, vous en trouvez quatre, de quoi vous plaignez-vous ? »

Castroné ne put s'empêcher de sourire à la vue de l'étrange armée dont on lui donnait la surprise. Les plus favorisés portaient sur leurs haillons l'habit vert ou la culotte de peau des carabiniers ; le reste s'était partagé tant bien que mal les autres parties de l'équipement : l'un était coiffé d'un casque à queue, l'autre chaussé d'une paire de bottes à l'écuyère ; plusieurs avaient dû se contenter de l'épaulette et du ceinturon ; celui-ci brandissait un sabre, celui-là une carabine;

le plus grand nombre n'avaient qu'un pistolet, et le tout ensemble formait le spectacle le plus grotesque qu'eût jamais rêvé Callot ou Teniers. Le plus grotesque de tous était Spaccaforno, qui se prenait au sérieux et qui avait toute l'importance, tout l'aplomb, d'un général à la tête de sa division. Monté sur le cheval qui lui était échu en partage et coiffé du casque de l'officier qu'il s'était approprié pour se donner l'air plus martial, il se pavanait dans son habit rouge, le seul qu'il y eût dans toute la troupe.

Malgré le ridicule de cet accoutrement bizarre, Castroné n'en comprit pas moins le parti qu'on pouvait tirer d'un pareil renfort. Vu la circonstance, cent hommes de plus ou de moins n'étaient pas à dédaigner.

« Enfants de la Sicile, dit-il aux recrues, avec l'inimitable gravité napolitaine, continuez comme vous avez commencé et vous vous immortaliserez. L'Europe vous contemple, et vos souverains légitimes, que j'ai l'honneur de représenter ici, sont contents de vous.

— A propos, demanda Pandigrana, quand Sa Majesté la reine Caroline viendra-t-elle donc passer en revue ses fidèles Calabrais ?

— Quand ils se montreront dignes de cette

faveur par leur subordination et leur bonne conduite. En attendant, c'est moi qui la remplace, et je viens vous inspecter en son nom. »

Sans descendre de cheval il se mit à parcourir le campement ; je dis campement, car il régnait dans les dispositions prises par les trois chefs, surtout dans celles de Pandigrana, un certain ordre militaire. Chaque bande avait pris position dans un des temples dont les ruines la cachaient en partie et l'auraient, au besoin, protégée ; c'était une manière de camps retranchés. On avait dressé là des tentes, faites avec des manteaux quand la toile avait manqué. Quelques huttes de feuillage s'élevaient çà et là; des hamacs, pareils à ceux des sauvages, se balançaient entre les tronçons de colonnes, et le feu des bivacs dévorait les herbes et les broussailles. Ici on voyait de grands sacs remplis de pains, de jambons, de vivres de toute espèce ; là des barils de vin attendaient la canette qui ne se faisait pas attendre ; plus loin rôtissaient, comme à la Marinella, de gros quartiers de bœuf ou des moutons tout entiers. Du reste, la surveillance était sévère : indépendamment des postes avancés établis sur les deux fleuves, on montait la garde autour des temples, comme autour de la bergerie, et des sen-

tinelles étaient placées dans la plaine de distance en distance. On assigna au régiment insulaire un campement particulier à la lisière du bois situé entre les temples et le Belici.

Castroné, dans son inspection, était accompagné des chefs, et même de Spaccaforno entré tout de suite en fonctions.

« Je suis satisfait de vos dispositions, leur dit-il, et j'en rendrai bon compte à Sa Majesté.

— N'oubliez pas de lui parler de moi, lui dit Pandigrana à voix basse; vous savez que mon désir le plus vif est d'entrer dans la troupe de ligne, dussé-je n'y être d'abord que simple colonel.

— Le camarade n'est pas dégoûté, pensa Castroné; mais il garda pour lui son observation, de peur de décourager un homme dont il avait besoin, et qui, au fond, ne manquait réellement pas d'un certain instinct militaire.

— Sa Majesté te connaît, lui répondit-il; je lui ai tant parlé de toi, qu'elle ne t'oubliera pas; sois tranquille. Si tu n'obtiens pas un régiment d'infanterie, je veux ne pas m'appeler Castroné; mais il faut le mériter.

— Pour l'obtenir, je suis prêt à tout.

— Comme tu te comporteras pendant l'action, on se comportera après avec toi.

— Par san Bologaro ! demanda le défiant Parafanti, que complotez-vous donc là ?

— Eh ! ne vois-tu donc pas, répondit Francatripa, que Pandigrana demande au signor Castroné la croix de Saint-Janvier et la clef de chambellan ?

— A propos, continua Parafanti, il y a longtemps que nous n'avons pas vu la couleur des ducats royaux.

— Savez-vous bien, signor Castroné, ajouta Francatripa, qu'il ne faudrait pas que l'éclipse durât trop longtemps. L'argent est comme le soleil, c'est lui qui mûrit et fait éclore les bonnes intentions.

— J'ai ici de quoi battre monnaie, répondit Castroné en faisant briller à leurs yeux le collier de la reine ; je ne vous demande que le temps d'aller à Messine pour convertir ceci en belles onces neuves. »

A la vue du précieux joyau, les yeux des bandits s'allumèrent comme ceux de l'hyène à la vue d'une proie.

« Donnez ! donnez ! s'écrièrent-ils tous à la fois, donnez toujours ; nous prendrons bien cela pour argent comptant, ne fût-ce que pour vous épargner la peine d'aller à Messine.

— La peine n'est pas grande, répliqua Castroné en rempochant prudemment son trésor. Pour attendre quelques jours de plus, vous n'en mourrez pas. Vous voyez qu'il y a de quoi ; c'est tout ce qu'il vous faut.

— Il est bon là, le signor Castroné, comme si l'on mangeait par les yeux ! »

En ce moment le soleil descendait majestueusement dans les flots africains, et les temples, les bois, les montagnes, la nature tout entière étaient enveloppés dans la pourpre et l'or du couchant. Un coup de canon retentit bien loin en mer ; le bâtiment d'où partait ce poétique salut du soir était en vue depuis quelque temps, et Castroné ne le perdait pas des yeux ; il avait reconnu son brick. L'instant d'après il vit poindre à l'extrémité du cap Sorello un second bâtiment, et coupa court aussitôt à sa conversation avec les Calabrais.

« On m'attend, dit-il, à la tour des Forts, il faut que je m'y rende immédiatement.

— Quand vous reverra-t-on ?

— Bientôt, bientôt ; le temps seulement d'aller à Messine et d'en revenir avec les ducats.

— Nous ne tenons pas à la monnaie ; les onces feraient tout aussi bien notre affaire.

— Ah çà ! prenez garde que ces voleurs de Siciliens ne vous dévalisent en route ; vous valez votre pesant d'or. »

Quelques instants après, Castroné mettait pied à terre à la porte de la Tour.

« Eh bien ! caporal, dit-il au chef du poste en montant sur la plate-forme : voilà une belle soirée. Prêtez-moi donc un peu votre lunette ; que je voie ce que c'est que ce bâtiment qui tout à l'heure a tiré le canon.

— C'est un brick qui nous favorise de sa présence depuis bien longtemps ; on ne voit que lui, et même, à vous dire vrai, il m'est quelque peu suspect.

— Et cet autre qui vient de doubler le cap Sorello, savez-vous ce que c'est ?

— Je m'en doute ; à la direction qu'il prend, je gagerais une once contre un tarin que c'est le navire anglais qui chargeait ces jours derniers à Marsalla pour Malte. Pour celui-là, il est plus lourd qu'il en a l'air ; s'il ne vaut pas cent mille ducats il n'en vaut pas dix. Regardez donc, signor Castroné, ne dirait-on pas que le brick va l'accoster ? »

Castroné braqua sa lunette sans répondre, mais l'obscurité ne lui permit bientôt plus de dis-

tinguer les deux bâtiments, et peu à peu, la mer, le ciel, la plaine et les montagnes, tout se confondit, tout se perdit dans les crêpes de la nuit. Quelques étoiles brillaient au firmament ; quelques feux brillaient dans les temples.

Tout à coup une clarté vive sillonna l'horizon comme un éclair ; un coup de canon la suivit de près, puis un second, puis un troisième.

« Bon ! pensa Castroné, voilà la chanson qui commence. *Alter ego,* mon ami, tenez-vous bien et battez monnaie pour la reine. »

La canonnade ne dura pas longtemps et n'était partie évidemment que d'un seul côté. Tout rentra dans le silence et dans l'ombre. Réduit aux conjectures, Castroné serait resté là toute la nuit qu'il n'en aurait pas appris davantage.

« Ma foi ! se dit-il, avienne que pourra ! Le plus sûr est de m'éloigner ; qui sait de quelle manière peuvent tourner les choses ? Monté comme je le suis, je puis être rendu à Messine demain dans la nuit, et, quoi qu'il arrive, je me constitue là un fameux alibi.

XVI

LES MACHABÉES.

« Décidément, mon cher Fabio, vous êtes l'incrédulité personnifiée. Saint Thomas lui-même, le grand apôtre des incrédules, est détrôné par vous.

— C'est qu'aussi, mon cher Errante, vous me dites des choses d'un autre monde.

— D'un autre monde, non, mais d'un autre siècle ; c'est au XVIe, sinon auparavant, que la confrérie de Saint-Paul, dont je vous parle, florissait à Trapani, et probablement aussi dans

le reste de la Sicile, car on voit encore à Palerme un souterrain où ce redoutable tribunal tenait ses séances nocturnes.

— Et son but... ?

— Était, je vous le répète, de juger les juges, c'est-à-dire les magistrats et tous les personnages constitués en dignité. Les *Beati Paoli*, c'est ainsi qu'on nommait les adeptes, étaient les défenseurs-nés de tous les opprimés sans distinction. Quelqu'un réclamait-il son assistance, ou même quelque grande iniquité, quelque grande scélératesse devenait-elle de notoriété publique, le tribunal se rassemblait dans un lieu solitaire : on donnait des avocats aux parties absentes, et, les plaidoiries terminées, les juges prononçaient la sentence qui d'ordinaire était capitale.

— La prononcer, passe encore : mais l'exécuter?...

— Les juges eux-mêmes, ou du moins les membres de la confrérie, se chargeaient de ce terrible office. L'exécuteur désigné était forcé d'obéir, quelle que fût la sentence. Les vœux des adeptes le comportaient ainsi.

— Et vous prétendez me faire accroire que cette inquisition d'une nouvelle espèce existe encore aujourd'hui?

— Je ne vous ai pas dit cela, mais je suis convaincu qu'à Trapani même, les Beati Paoli ont des héritiers. Tenez, par exemple, les sept malheureux que l'on exécute aujourd'hui ne sont pas autre chose à mes yeux. Jugez-en vous-même : associés secrètement pour redresser les torts de la société, ils prétendent n'avoir commis les vingt-cinq ou trente homicides dont ils sont convaincus que dans l'intérêt du genre humain. Bien loin de les nier, ils s'en font gloire. « Pourquoi avez-vous tué un tel ? leur demandait le président de la cour criminelle. — Parce qu'il prêtait à usure. — Et un tel? — Parce qu'il maltraitait sa famille. — Et cet autre ? — Parcequ'il n'était pas bon chrétien : on ne le voyait jamais à la messe. » Par saint-Luc, mon patron! si ce ne sont pas là des Beati Paoli ,dites-moi ce que c'est ?

— Ma foi ! si vos Paoli existent réellement, ils devraient bien nous débarrasser des Anglais, ne fût-ce qu'à titre d'hérétiques.

— Oh ! que non pas, s'il vous plaît, je m'y oppose.

— Pourquoi cela ? Je ne vous croyais pas si chaud partisan d'Albion.

— Au lieu de tuer son ennemi, il est bien plus habile de le ruiner, et c'est moi qui me

charge de ce soin ; je fais à la bourse des Anglais une guerre à mort.

— Que voulez-vous dire ?

— Eh ! oui, je fabrique à leur usage des Paul Véronèse, des Léonard de Vinci, des Titien, que je leur livre tout frais sortis de mon atelier, et qu'ils me payent en belles et bonnes livres sterling. Ils sont si fins connaisseurs et ils ont tant d'amour-propre qu'ils ne me croiraient pas si j'avais la naïveté de leur dire la vérité. Il est vrai qu'à ce compte je perds la gloire, mais je gagne des guinées, et de plus j'ai la satisfaction de vivre sur les terres de l'ennemi. Chacun combat avec les armes qui lui sont propres : vous autres militaires, avec l'épée ; nous autres artistes, avec le pinceau. Force ou ruse, qu'importe entre ennemis ? Ce n'est pas moi qui le dis, c'est Virgilius Maro : *Dolus an virtus*...

— Du latin, grand Dieu ! interrompit Fabio. Vous oubliez, mon cher peintre, que vous parlez au filleul du baron Schininà.

— Au fait, c'est porter de l'eau à l'Océan ; j'ai là une concurrence redoutable. Demandez à votre parrain la fin de la citation.

— Je m'en garderais bien, il me citerait Virgile d'un bout à l'autre.

— Il est donc toujours aussi classique que par le passé ? Et sa charmante nièce, que devient-elle ? Par saint Luc ! que n'êtes-vous déjà mariés !

— Pour en revenir à vos Beati Paoli, dit Fabio sans répondre à la question d'Errante et afin de changer de conversation, je serais curieux d'avoir sur eux de plus amples renseignements.

— Il n'y a à Trapani qu'un homme qui pût vous en donner, s'il le voulait. Connaissez-vous le comte Allegroni ?

— Non.

— Tant pis ; en sa qualité de chef de la confrérie des nobles...

— Qu'est-ce encore que cela ?

— Mais, mon cher, vous arrivez de la Chine !

— J'arrive de la campagne.

— C'est la même chose. Apprenez donc, puisque vous l'ignorez, que nous avons à Trapani une association dont tous les membres sont gentilshommes et dont l'objet est d'assister les condamnés à mort. Or j'ai toujours soupçonné la noble congrégation de tenir par quelque fil à l'antique confrérie de Saint-Paul. Au reste je vous donne cette idée comme mienne, non comme bonne. Croyez là-dessus tout ce qu'il vous plaira. »

On a compris que cette conversation avait lieu à Trapani où Fabio venait remplir la commission de la reine. Errante était un peintre indigène habile à fabriquer des pastiches, ainsi qu'il s'en est vanté lui-même, et qui avait parcouru plusieurs fois l'Italie tantôt en maître d'armes, tantôt en pèlerin, afin, disait-il, de ne point éveiller la défiance des artistes et de surprendre leurs procédés.

En ce moment la cloche d'un couvent voisin commença de sonner à coups intermittents le sombre glas des funérailles.

« Je vous quitte, reprit Errante, cette cloche m'annonce que les sept Machabées, les sept condamnés, veux-je dire, sortent de prison pour aller au supplice : c'est un spectacle que je ne puis manquer.

— Comment! vous allez vous repaître les yeux d'une pareille exécution ?

— J'y suis forcé par état. J'achève en ce moment un magnifique Véronèse de mon cru, que je destine à Mac-Farlane en personne, et qui représente la mort des sept Machabées hébreux ; plaignez-moi, mon cher, il faut bien que j'aille chercher des inspirations sur nature. »

Le cortége funèbre, escorté de carabiniers et

de sbires, passait en ce moment devant l'ancienne église des Templiers. Les sept condamnés, les sept Machabées, comme les appelait Errante, dont le mot avait fait fortune à Trapani, marchaient à la mort avec la sérénité d'une conscience irréprochable; chacun d'eux avait, pour l'aider à franchir le pas suprême, le prêtre d'un côté, et et de l'autre un inconnu caché de la tête aux pieds dans une grande robe noire, dont le capuchon rabattu sur le visage ne laissait voir que les yeux. A Rome on eût pris cette figure mystérieuse pour un frère de la Mort, et à Florence pour un membre de la Miséricorde; à Trapani, c'était un adepte de la congrégation des nobles. Quel langage parlait-il au patient? Quelle corde faisait-il vibrer dans ce cœur prêt à s'arrêter, et qui calculait à coup sûr combien de pulsations lui restaient encore à battre? Le prêtre au moins montrait le ciel ouvert après l'expiation; mais le laïque, à moins de jouer le rôle de doublure, ne pouvait parler que de la terre; et que dire de la terre, pourquoi même la rappeler à qui va la quitter pour jamais? Sa présence au pied de l'échafaud était une barbarie plutôt qu'une consolation; car c'était le regret à côté de l'espérance.

Fabio tourna le dos au plus vite à ce spectacle lugubre. Homme de guerre, il pouvait bien, dans la fièvre de la mêlée, supporter la vue d'un champ de bataille, mais le meurtre à froid du bourreau le révoltait; cette longue, cette effroyable agonie, infligée publiquement à la victime, par la société armée tout entière contre un seul homme, lui semblait de tous les supplices le plus raffiné, le plus féroce. Il s'enfuit donc plus qu'il ne s'éloigna, ému de pitié, glacé d'horreur.

« Hé! Fabio, lui cria une voix connue, où cours-tu donc si vite? »

Avant d'avoir eu le temps de répondre, il fut entouré par une demi-douzaine d'officiers, qui tous étaient ses anciens camarades.

« Eh bien! lui dirent-ils en lui serrant la main avec amitié, te voilà donc ressuscité? Depuis quand à Trapani?

— J'arrive.

— Aujourd'hui?

— Aujourd'hui.

— Tant pis.

— Pourquoi?

— Parce qu'on va pendre les sept Machabées, comme dit Errante; et rien, dit-on, n'est plus fâcheux que d'entrer dans une ville le jour d'une

exécution ; cela porte malheur pour tout le temps qu'on y reste. »

Fabio tressaillit; quoique faite en plaisantant, cette observation produisit sur lui, malgré lui, une impression pénible : rapprochant ce funeste augure des prédictions non moins funestes de la zingara, préoccupé d'ailleurs de la mission clandestine qui l'amenait à Trapani, et tout plein encore de son aventure de la Spagnola, il ne put s'empêcher de prendre au sérieux la plaisanterie de ses camarades, et son âme, saisie d'une terreur superstitieuse, s'abandonna aux plus sombres pressentiments. Pourtant il eut assez de présence d'esprit et assez d'empire sur lui-même pour dissimuler son angoisse et même pour simuler la gaieté :

« Puisque je vous rencontre, mes chers camarades, dit-il avec une désinvolture affectée, il n'y a plus de mauvais présages : votre amitié les a conjurés.

— Eh ! sans doute. Qui est-ce qui croit aux sorts ? c'est bon pour les jeunes filles qui font la chasse aux maris.

— Et pour les vieilles femmes qui font la pêche des amants.

— En fait d'augures, moi, je suis de l'avis du

consul romain : quand les poulets ne veulent pas manger, on les fait boire.

— Sauf a être battu comme lui.

— Il est vrai que le bon mot lui coûta cher.

— Sans compter que l'inquisition d'alors dut lui faire un mauvais parti. »

Pour saisir l'à-propos de cette allusion militaire, il faut se souvenir que ce fut en vue du port de Drepanum, aujourd'hui Trapani, que le consul Claudius Pulcher fit jeter à la mer les poulets sacrés, et perdit, le jour même, une grande bataille navale contre les Carthaginois. Les dévots d'alors ne manquèrent pas de voir dans sa défaite le châtiment de son impiété.

La conversation continua quelques instants encore sur le ton de la plaisanterie, et comme Fabio voulait la mettre sur les affaires du temps :

« *Non hic locus,* dit le plus savant de la compagnie. Les pavés sont comme les roseaux du roi Midas, et le ministre Aci a les oreilles encore plus longues que ce respectable monarque.

— Oui ; mais, comme lui, il ne convertit pas ce qu'il touche en or. Le régiment en sait quelque chose ; il y a six mois que le payeur ne nous paye plus qu'en paroles. Les charnières de sa caisse doivent être furieusement rouillées. Les

traiteurs de la ville ne veulent plus nous faire crédit, et nous en serons bientôt réduits à manger nos tiges de bottes.

— Encore, pour cela, faudrait-il en avoir.

— Eh ! qui est-ce qui a des bottes ?

— Mac-Farlane et ses acolytes. Quant aux Siciliens, ils sont bien bons, eux, pour aller pieds nus. »

Deux officiers anglais, dont le luxe et la toilette recherchée semblaient insulter à la tenue plus que modeste et au délabrement des Siciliens, passèrent auprès d'eux. Personne ne voulut se déranger, et pour salut on échangea de part et d'autre des regards de coq irrité. Fabio put juger par là et toucher du doigt pour ainsi dire les dispositions hostiles qui animaient réciproquement les deux armées. Cette hostilité flattait trop ses rancunes, elle servait trop bien ses propres vues et celles de la reine pour qu'il n'en éprouvât pas une secrète joie.

« Ne te disions-nous pas à l'instant même, mon cher Fabio, que les pavés avaient des oreilles ? Quand on parle du loup, de l'Anglais, veux-je dire, on en voit... le jabot.

— Oui, messieurs, dit en se retournant un des deux officiers anglais qui avait entendu le lazzi,

nous portons des jabots, afin de prouver que les armées britanniques ont des chemises ; on n'en pourrait dire autant de toutes les autres.

— Desquelles, par exemple ?

— Qui se sent sale se lave.

— Ceci passe la plaisanterie.

— Aussi ne plaisantons-nous point.

— C'est donc une insulte ; nous ne la supporterons pas.

— Eh ! qui vous oblige à la supporter ? A votre aise, messieurs, vous êtes sept, nous sommes deux, la partie est égale.

— Quelle insolence !

— Et puis, au besoin, vous aurez la ressource de nous assassiner.

— Les Siciliens n'assassinent personne.

— Témoin la Spagnola.

— C'est aussi trop fort ! s'écria Fabio. Je voudrais bien voir comment vous vous y prendriez pour nous faire croire qu'on assassine des officiers à la tête de leur régiment.

— Vous embrassez bien chaudement le parti de l'assassin ; serait-il de vos amis ?

— En tout cas il n'est pas des vôtres.

— Il l'a bien prouvé, et notre pauvre major Dudley s'en souviendra longtemps. Du reste,

nous ne sommes pas ici pour instruire l'affaire ; le conseil de guerre fera son office quand il en sera temps. En attendant, messieurs, nous sommes à votre disposition, où et quand vous voudrez. »

On prit rendez-vous pour le lendemain matin, derrière l'aqueduc qui amène à la ville l'eau du mont Eryx. Fabio voulait se battre, ses anciens camarades ne le permirent pas.

« C'est une affaire de corps, lui dirent-ils ; il n'appartient qu'à nous de la vider, puisque tu ne fais plus partie du régiment. »

Il dut se rendre à ces raisons.

« Mais au moins, dit-il, je veux être un des témoins du duel.

— C'est ton droit, puisque tu as été témoin de la querelle. Où es-tu logé ?

— A l'auberge du Soleil.

— C'est sur notre chemin, nous te prendrons en passant.

— J'y compte.

— A demain donc.

— A demain !

XVII

L'HOMME AUX CAMÉES.

C'était la journée aux rencontres : Fabio n'avait pas fait cent pas, qu'il se trouva face à face avec le baron Schininà, qu'il croyait à Saint-Julien.

« Par Bacchus ! s'écria le baron en faisant trois pas en arrière, est-ce toi ou ton ombre ? *Corpus vel umbra?*

— Moi-même, en chair et en os, comme vous pouvez vous en convaincre en me donnant une bonne poignée de main.

— Comment, tu es ici et nous ne le savons pas? Mais tu veux donc décidément te brouiller avec nous?

— Au contraire, mon cher parrain; je n'ai jamais senti si vivement le prix de votre bonne amitié.

— Il n'y paraît guère; mais c'est égal; tu sais trop que je n'ai point de rancune, et tu abuses de ma facilité. Que viens-tu faire à Trapani? »

Et sans attendre la réponse, ce qui épargnait à Fabio l'embarras d'un mensonge nécessaire :

« J'ai encore une bonne heure à moi, continua-t-il en consultant sa montre, et c'est plus qu'il n'en faut pour te montrer la ville; un coup d'œil suffit : qui a vu une rue les a vues toutes : *ab uno disce omnes*. Tout cela, tu le vois, est bien bâti, bien aligné, bien pavé, et, dit-on, bien fortifié; car, grâce à Charles-Quint, Trapani est une place de guerre, *oppidum fortissimum*.

— A qui le dites-vous? N'y ai-je pas été en garnison, pour mes péchés?

— Ah! tant mieux, cela me dispensera de te montrer l'hôpital Saint-Antoine, l'hôtel du sénat, l'église des jésuites, que sais-je encore? Des coli-

fichets sans valeur et des couvents sans nombre, dont j'espère que la philosophie nous fera bientôt raison.

— Vous me parlez d'une foule de choses qui ne m'intéressent pas plus que vous, mon cher baron; et de ce qui me touche, pas un mot! Dona Rafaella est-elle à Trapani?

— Tu me demandes si ma nièce est restée à Saint-Julien?

— Ma question a l'air de vous embarrasser; est-ce une question indiscrète?

— Pas le moins du monde. A propos, vous ne vous êtes donc pas réconciliés l'autre jour à Ségeste? Rafaella en est revenue plus préoccupée qu'elle n'y était allée, et depuis elle évite de prononcer ton nom. Mais nous parlerons de cela tout à l'heure. Profitons du temps qui me reste pour visiter les antiquités. Tu sais déjà, sans doute, que Trapani est l'antique port de Drepanum, funeste rive, *illætabilis ora*, où Énée perdit son père; mais ce que tu ne sais pas, c'est que moi, qui te parle, j'ai retrouvé le tombeau du vieil Anchise, comme je le prouve dans ma *Trinacria vetus*...

— Cela ne me dit pas, interrompit Fabio avec irrévérence, si Rafaella est à Trapani.

— Eh bien ! non, elle n'y est pas aujourd'hui, mais elle y sera demain.

— Peut-on savoir ce qu'elle y vient faire ?

— Voilà précisément ce que je ne devrais pas te dire ; c'est un secret ; mais ma femme prétend que je ne sais rien cacher. Que veux-tu, mon bon ami, je suis plein de fentes, comme dit Térence, *plenus rimarum sum*, et je fais eau de toutes parts.

— Vous me faites trembler, parrain... Quel est ce mystère plein d'horreur ?

— D'horreur n'est pas le mot, car il s'agit du portrait de Rafaella que je viens commander à notre ami Errante.

— Heureux peintre ! Mais pourquoi faire un mystère d'une chose si naturelle ?

— Pourquoi, misérable ingrat ? C'est que je te le destine, ce portrait dont tu n'es pas digne. Va, tu ne mérites pas ce qu'on fait pour toi.

— Oh ! pour cela, baron, répondit Fabio d'un ton sérieux, vous avez raison ; croyez que je me rends justice à cet égard. Je ne mérite pas plus le portrait que l'original.

— Je te répète que tout s'arrangera, laisse-moi faire. Ne va pas dire au moins que je t'ai parlé du portrait. La baronne manquerait cette

année, pour me punir, ses confitures de pistache, et Rafaella ne me pardonnerait jamais mon indiscrétion. Elle ne sait encore rien... Mais tu me fais jaser comme une pie, *sicut et pica,* et nous n'avons plus le temps d'aller où je voulais te conduire.

— Ne vous en tourmentez pas, je suis tout consolé.

— Hélas! mon pauvre Fabio, tu es donc toujours le même? Rien ne pourra te convertir au noble culte de l'antiquité? Pour qu'il ne soit pas dit que nous ayons perdu tout à fait notre journée, je vais te conduire chez un de mes amis qui...

—Aurait-il un médaillier? interrompit Fabio avec un effroi mal déguisé.

— Tu me fais injure. Comment! tu connais mon médaillier, le premier de la Sicile, *primus inter pares,* et tu désires en voir un autre!

— Du tout, du tout.

— A la bonne heure. D'ailleurs, tu ne trouverais là que des médailles locales assez insignifiantes avec la tête de Licaste et les carrés entrelacés; tout cela est grec; moi, j'en ai de puniques, et c'est bien autre chose, *opes rarissimœ.* En revanche, cet ami possède une fort belle collec-

tion de camées indigènes, car c'est un Trapanais, Jean-Anselme Typa, qui a retrouvé le secret de graver sur coquilles. »

Fabio suivait le baron d'assez mauvaise grâce et ne cherchait qu'un prétexte pour lui brûler la politesse.

« Nous voici arrivés, dit le baron en s'arrêtant devant une maison de belle apparence.

— Au moins faut-il que je sache chez qui vous me conduisez?

— Chez le comte Allégroni.

— Ah! fit Fabio en doublant le pas, le chef de la confrérie des Nobles?

— Lui-même. Un homme froid, peu communicatif, en somme, assez maussade.

— N'importe, j'aurai beaucoup de plaisir à visiter ses camées. »

Ici la jalousie scientifique, la plus féroce de toutes les concurrences, se fit jour chez le baron, à travers sa bonté naturelle; se méprenant sur l'intérêt subit manifesté par Fabio, il songea avec amertume que son propre musée n'avait jamais excité, chez ce filleul ingrat, un mouvement aussi vif de curiosité, et il se repentit d'avoir trop vanté les richesses de son ami.

« Entre nous, dit-il en se donnant à lui-

même un démenti formel, ce que nous allons voir n'est pas grand'chose ; je me reproche même de t'avoir amené : ce n'est ni sévère, ni sérieux : ces babioles sont plus faites pour amuser les enfants et les femmes, que pour intéresser les hommes compétents.

— Allons toujours, dit Fabio en laissant retomber le marteau de la porte, nous en serons quittes pour ne les point regarder. »

A tout prendre, le baron n'avait pas tout à fait tort, la collection du comte Allégroni était moins un musée qu'une boutique de bric-à-brac ; étalée sur les étagères d'un boudoir, comme c'est la mode aujourd'hui dans un certain monde, elle aurait fait les délices d'une bourgeoisie enrichie ou d'une habituée de Notre-Dame-de-Lorette. Sans parler des camées qui étaient beaux, quoique modernes, et qui sentaient leur Typa à ne s'y point méprendre, il y avait là rassemblés des milliers de petits ouvrage en albâtre, en corail, en nacre, en marbres de toutes couleurs, travaillés avec la perfection classique des ouvriers trapanais. Quelques-uns étaient à jour et semblaient sortir des doigts des fées. La matière est indigène comme la main-d'œuvre : le marbre et l'albâtre sont tirés des carrières du mont Éryx, les

grèves donnent la nacre, et les pêcheurs de la ville vont pêcher eux-mêmes le corail sur la côte d'Afrique.

Nous laisserons l'imagination des lectrices faire l'inventaire de ces fragiles merveilles ; elles s'en acquitteront mieux que ne pourrait le faire le commissaire-priseur le plus exercé ; ce qu'on se représente est toujours si supérieur à ce qu'on voit! Quant aux lecteurs, nous avons le regret de ne pouvoir, en cette circonstance, les renvoyer au grand ouvrage de notre ami le baron sur la Sicile ancienne : il eût rougi de s'occuper de pareilles futilités ; à peine les honorait-il d'un regard dédaigneux.

Fabio n'était pas beaucoup plus attentif; ce qui le frappait surtout, c'était le contraste qui existait entre le musée lui-même et le propriétaire du musée. Figurez-vous un grand homme sec, très-sérieux, très-grave, parlant peu, ne souriant jamais, et vous détaillant les finesses microscopiques d'un camée, du même ton qu'il vous aurait fait les honneurs de Saint-Pierre de Rome ou des Pyramides d'Égypte. Cet homme jouait-il un rôle ou n'était-il qu'un simulacre? Son musée était-il pour lui la queue du chien d'Alcibiade, ou si, frivole au fond, il n'avait, comme cela se

voit si souvent, que les apparences de la gravité? Il y a de par le monde un ministre protestant qui avait l'air d'un puritain, d'un quaker, et qui rédigeait un journal de modes.

Fabio s'adressait toutes ces questions sans les résoudre: le comte Allégroni était si roide, si peu abordable, qu'il ne savait par quel côté entamer la brèche. Le baron lui facilita l'attaque en opérant sa retraite; il avait un rendez-vous avec Errante pour la grande affaire du portrait de Rafaella, et il se donna bien garde d'y manquer. Fabio, de son côté, se donna bien garde de l'accompagner, et trouva un prétexte pour rester.

« Monsieur le comte, dit-il hardiment quand il fut seul avec le maître de la maison, on m'a dit que vous étiez le chef de la confrérie des Nobles?

— Oui, monsieur.

— Y aurait-il de l'indiscrétion à vous demander quelques renseignements sur cette singulière association?

— Non, monsieur.

— Est-elle ancienne?

— Oui, monsieur.

— Se rattache-t-elle, que vous sachiez, à quelque institution antérieure, aux Beati Paoli, par exemple?

— Non, monsieur.

— Oui, monsieur ! non, monsieur ! se dit à part lui Fabio, les communications ne sont pas faciles avec ce particulier. »

Le silence régna quelque temps sans que le comte témoignât le moindre désir de relever la conversation.

« Monsieur le comte, reprit Fabio, vous devez me trouver importun ; veuillez me pardonner mes questions.

— J'y réponds, monsieur, autant que cela est en mon pouvoir. Je regrette seulement de n'en pas savoir davantage. »

Fabio, découragé, commença à soupçonner le malin Errante de lui avoir joué un tour de sa façon en le renvoyant à ce personnage monosyllabique. Ne sachant plus que lui dire, il s'avisa de lui demander à brûle-pourpoint ?

— Monsieur le comte, aimez-vous les Anglais ?

— Oserais-je, monsieur, vous faire la même demande ?

— Bon ! pensa Fabio, le voilà maintenant qui me répond par la question ; c'est moins compromettant. Vous me demandez, monsieur, si j'aime les Anglais ? Au risque de blesser chez vous une

conviction ou une affection, je vous avouerai franchement que je les hais de toutes les forces de mon âme.

—Vous haïssez les Anglais ! » s'écria le comte en se levant tout d'une pièce, comme s'il eût obéi à une pression mécanique.

Fabio ne savait trop que penser de cette soudaine exclamation, ni quel sens elle avait dans la bouche du comte. Il ne tarda pas à être fixé à cet égard.

« Répétez-moi donc, monsieur, continua le comte, que vous haïssez les Anglais. Oh ! vous ne savez pas le bien que vous me faites ! Je ne vous connais pas, et je vous aime déjà ; vous haïssez les Anglais !... Je n'avais qu'un fils, monsieur, un Antinoüs, l'orgueil de son père, la gloire de sa patrie. Ce fils, monsieur, n'avait pas vingt ans, et déjà il parlait toutes les langues ; il avait tout lu et retenu tout ce qu'il avait lu ; il dansait comme Vestris, il tirait l'épée comme Saint-Georges, il montait à cheval comme un Arabe du désert. Un jour, monsieur, il y a de cela quatre ans, les Anglais, ces fidèles alliés, avaient accaparé tous les grains de la Sicile, et produit ainsi dans l'île une effroyable disette. Jouant alors la commisération, ils nous revendaient à des prix

fabuleux notre propre blé comme blé d'Odessa. A cette occasion, il y eut à Trapani une émeute populaire : mon fils descendit dans la rue pour haranguer la foule, car il était chéri d'elle ; un mot de lui suffisait pour l'apaiser. En ce moment, les soldats, les bourreaux anglais chargent le peuple à coups de baïonnettes, et là, sous ma fenêtre, sous mes yeux, ils m'ont égorgé mon fils !... »

A ces mots, le comte retomba sur son siége comme suffoqué, et, se cachant le visage entre ses deux mains, cet homme si froid, si contenu, fondit en larmes. Fabio était tout étourdi de cette explosion inattendue, et se reprochait presque d'avoir soulevé, sans le vouloir, une pareille tempête. Il n'osait troubler la douleur de ce malheureux père, et attendait en silence que la crise fût passée.

« Me demanderez-vous encore, reprit le comte d'une voix sombre, quand il se fut un peu calmé, si j'aime les Anglais? Depuis quatre ans, je n'ai qu'une occupation, qu'une pensée, c'est de leur nuire. Moi aussi, monsieur, je voudrais que le peuple anglais n'eût qu'une tête !... Mais, hélas ! cela me rendrait-il mon fils ! »

Fabio se trouva en rapport immédiat avec l'au-

teur d'une confession si franche, si absolue, si conforme à ses propres sentiments. Ce n'était plus un étranger pour lui ; un quart d'heure avait suffi pour les lier étroitement. Il s'en fallut de peu que Fabio ne poussât la confiance jusqu'à révéler au comte le mystère de la Spagnola. Redoutable intimité, née dans la haine et grosse de vengeance !

« A l'avenir, reprit Allégroni avec autant d'effusion qu'il avait montré de circonspection l'instant d'auparavant, je répondrai sans réserve à toutes vos questions, car je crois en comprendre le but. Sachez donc que vos conjectures sont fondées ; mais un serment solennel m'empêche de vous en dire davantage aujourd'hui ; plus tard vous saurez tout. Quiconque abhorre l'Anglais est des nôtres, et vous méritez à ce titre une entière initiation. Quand il en sera temps, je vous préviendrai. Jusque-là n'ayez pas l'air de me connaître et ne venez chez moi que pour visiter ces colifichets que je méprise autant que vous, mais qui servent mes vues en donnant un prétexte à des visites qui, sans cela, pourraient être remarquées. On ne voit en moi que l'homme aux camées, et cette opinion est un masque à la faveur duquel l'homme véritable échappe à tous les yeux. »

Rentré chez lui, Fabio profita de sa solitude pour recueillir ses idées ; étrange retraite qu'une chambre d'auberge froide, nue, éclairée à peine par une lampe fumeuse et ouverte aux voyageurs comme une grande route ! Mais le contraste même invite au recueillement ; on se concentre d'autant plus qu'on se sent plus isolé. La nuit régnait. La lanterne des madones, nichées au coin des maisons, jetait sur les dalles des rues des lueurs sinistres ; quelques passants attardés apparaissaient et disparaissaient comme des ombres. Tout était muet dans la ville ; tout à coup une troupe de musiciens rassemblés devant l'église voisine des Carmes se mit à exécuter aux flambeaux un concert spirituel dont les vents de la nuit promenaient dans l'espace les mélodies mélancoliques.

Bercé par les flots de cette harmonie sacrée, l'âme de Fabio s'abandonnait à une rêverie paisible, et s'élevait par degrés au-dessus de ce monde orageux, où tant de liens l'enchaînaient alors. Envisageant face à face sa destinée avec la clairvoyance d'un juge impartial, il récapitulait son passé et se posait le problème de son avenir, comme s'il se fût agi d'un autre que lui : Caroline, Rafaella, le comte Allégroni, les Anglais,

ses compagnons d'armes, la fermière de la Spagnola même, et jusqu'à la zingara, toutes ces figures passaient et repassaient devant lui comme les acteurs d'un drame mystérieux, compliqué, auquel en ce moment il était étranger.

Mais, bientôt rappelé au sentiment de sa position par les souvenirs vivants de la journée, il intervenait dans l'action et se demandait avec inquiétude quel rôle il jouait dans ce drame, et quel sort l'attendait au dénoûment. Car, enfin, qu'était-il venu faire à Trapani? Séduire, embaucher les troupes, prêcher le meurtre, le consommer peut-être, en réalité, comme il le consommait par la pensée; en un mot, il venait affronter l'échafaud. Quelle perspective! Quel apostolat! Traîné à la remorque de ses passions vindicatives, ambitieuses, dans le dédale obscur et sanglant des intrigues, des complots, il se livrait de lui-même en pâture à tous les dangers, et cela sur la foi d'un mot, l'inconnu. On ne pouvait assurément engager une partie plus hasardée, et sa vie, comme celle des joueurs, n'était plus qu'une fièvre dont les intermittences le lançaient tantôt dans les espaces, tantôt dans les abîmes.

Ces accès de sincérité étaient toujours favora-

bles à Rafaella, dont la noble et chaste image éteignait alors toutes les autres, et rayonnait à ses yeux comme l'astre béni des amours sereines et du calme intérieur.

XVIII

LE DUEL.

Rafaella vint, en effet, le lendemain rejoindre son oncle à Trapani et n'apprit que là qu'il s'agissait de faire faire son portrait par Errante. Elle opposa d'abord une assez vive résistance.

« Que voulez-vous faire de la copie, dit-elle à son père adoptif, puisque vous avez l'original ?

— Je veux t'avoir deux fois, répondait l'excellent baron, je voudrais t'avoir mille ; de cette manière, chère enfant, tu ne me quitterais jamais et je t'aurais toujours sous les yeux, même en ton absence.

— Est-ce que je m'absente, moi?

— Qui sait ce qui peut arriver?

— Comment, mon oncle, des pensées sinistres? vous me voyez déjà morte?

— Pourquoi pas mariée?

— Ou religieuse, » dit-elle avec mélancolie.

Là-dessus le baron se fâcha, et déclara qu'il aimerait mieux la voir enfermée dans la bière que dans un couvent. Pour l'apaiser, il fallut se rendre à son vœu. Rafaella n'eût cédé à aucun prix, si elle avait pu seulement soupçonner que son portrait fût destiné à Fabio par son perfide oncle; sa fierté se fût à juste droit révoltée ; mais comment supposer une trahison si noire !

Du reste, Fabio la retrouva telle qu'il l'avait quittée à Ségeste, calme, douce, évasive, impénétrable, et plus belle encore, s'il était possible.

« J'ai fait, lui dit-elle, une horrible rencontre à la porte de Trapani; vous m'en voyez encore tout émue. Si j'étais superstitieuse, je serais revenue sur mes pas, sans même entrer dans la ville.

— Que vous est-il donc arrivé?

— Ma litière s'est heurtée, sur le premier pont-levis, avec une civière où l'on rapportait un officier anglais blessé en duel, m'a-t-on dit, par un Sicilien.

— Un de moins, qu'importe? Il en restera toujours assez.

— Oh! les hommes sont sans pitié; les bêtes féroces sont moins cruelles qu'eux. Vous avez donc du bonheur à voir couler le sang? Pourvu que vous ne soyez pas le meurtrier...

— Je ne suis que son témoin.

— Et quoi! Fabio, se peut-il que vous teniez si peu compte de nos recommandations et fassiez si bon marché de nos alarmes? Mais vous n'avez donc aucune amitié pour mon oncle ni pour moi?

— Qu'ai-je fait, bon Dieu! de si condamnable? Quoi! parce que j'ai été second dans une affaire d'honneur? Mais entre militaires, on se rend ces services-là tous les jours sans y attacher la moindre importance.

— A charge de revanche, n'est-ce pas? Aujourd'hui témoin, demain acteur. Et vous croyez que vos amis peuvent envisager froidement une pareille perspective? Savez-vous, d'ailleurs, si ce duel n'aura pas de suites?

— Quelles suites voulez-vous qu'il ait?

— Je l'ignore, mais je crains tout de l'hostilité des Anglais.

— Que peuvent-ils désormais contre moi? Je



suis à l'abri de leurs coups par la raison qu'après m'avoir destitué, ils ne sauraient plus où me frapper. Mais, de grâce, Rafaella, quittons ces sujets pénibles ; aidez-moi plutôt à les oublier ici, et au lieu de parler de moi, parlez-moi de vous ; vous ne m'en parlez jamais.

— Que voulez-vous que je vous en dise ? Nous nous connaissons depuis si longtemps que nous n'avons plus rien à nous apprendre l'un sur l'autre.

— Que vous me connaissiez, c'est possible ; je ne me cache guère; mais moi j'avoue humblement que je ne vous connais pas ; j'ai tout à apprendre sur vous, et je voudrais que ce fût par vous.

— Voilà, certes, une curiosité bien mal avisée ; je devrais la satisfaire, ne fût-ce que pour vous en punir.

— Parlons sérieusement, Rafaella : nous ne sommes plus des enfants ; n'éludez pas mes questions ; vous savez bien que je vous aime.

— Oh ! c'est mon droit ; on aime toutes les femmes, mais comment les aime-t-on ? Toute la question est là.

— Je vous aime...

— Comme une enfant qu'on a fait jouer sur ses genoux.

— Longtemps il est vrai je ne vous aimai et ne pouvais vous aimer que de cette manière, mais aujourd'hui vous êtes devenue la plus ravissante des femmes, et je serais le plus aveugle des hommes si j'avais pu rester insensible à une beauté si rare.

— En sorte que si j'étais laide vous ne m'aimeriez pas? Les dieux me préservent de la petite vérole! Mais si j'ai bien compris, vous me reprochez d'être dissimulée?

— Dissimulée, non, mais réservée... beaucoup trop...

— Je vais vous dire ma pensée tout entière, je ne crois pas aux métamorphoses de sentiments : comme on a aimé une fois, on aime toujours; les affections ne se transforment point. L'amour est absolu; il ne commence pas, il se révèle, il éclate : on aime avant de connaître.

— On aime après bien davantage.

— Vous voulez dire qu'on aime à coup sûr; on a pris ses garanties, c'est plus prudent, mais quel cœur fier ne s'indignerait d'un pareil calcul?

— Il n'y a point eu ici de calcul; je n'ai fait qu'obéir à la force des choses. Est-ce ma faute si je vous ai connue enfant avant de vous con-

naître femme? Voulez-vous me punir du crime innocent, hélas! et trop expié d'être né dix ans avant vous?

— Vous punir! de quel droit? Vous ne relevez pas plus de mon tribunal que je ne relève du vôtre. Vous êtes libre, usez de votre liberté sans craindre que je vous demande jamais compte de l'usage que vous en faites.

— Plût à Dieu que vous le fissiez! Cela prouverait du moins que vous vous intéressez à moi.

— Pour mon intérêt, répliqua-t-elle avec vivacité, il vous est acquis depuis longtemps. Comment ne m'intéresserais-je pas à un homme qui est presque de la famille, et auquel mon oncle porte une si vive affection?

— Votre seconde phrase, ma chère Rafaëlla, gâte la première. Ainsi vous m'aimez par imitation, par ricochet. Que le baron me retire son amitié, je ne suis plus rien pour vous.

— Vous serez toujours pour moi, du moins je l'espère...

— Quoi?

— Un ami.

— Ah! nous voici déjà au chapitre des consolations; on n'y arrive pas d'ordinaire aussi vite; vous commencez le roman par le dernier chapitre.

— Quel roman ?

— Puisque vous êtes décidée à ne pas comprendre, je vais m'expliquer sans figures et sans détours. Peut-être me saurez-vous quelque gré de ma franchise. L'homme qui vous obtiendra, Rafaella, sera le plus heureux des hommes; car je ne connais pas de femme plus accomplie que vous.

— Ici, je vous arrête; et afin que vous ne vous fassiez sur moi aucune illusion, je vais vous rendre franchise pour franchise. Vous me croyez beaucoup plus parfaite que je ne le suis; je me rends justice et je me déclare incapable de faire le bonheur de qui que ce soit. Je ne sais pas même, hélas! faire le mien. Sachez donc, puisque vous l'ignorez, qu'en affection je suis absolue et d'une jalousie ombrageuse, d'une exigence intraitable. Je ne parle pas d'une tromperie avérée, je ne la supporterais point, mais l'apparence seule d'un mystère me mettrait au désespoir; et mon mépris, un mépris sans retour, suivrait irrévocablement le premier soupçon. Croyez-vous que ce soient là des dispositions bien favorables au bonheur ? »

C'était la première fois que Rafaella s'exprimait sur elle-même en termes explicites, et tan-

dis qu'elle parlait, son grand œil noir illuminait, transfigurait sa figure. Fabio ne l'avait jamais vue ainsi ; elle se révélait à lui sous une face nouvelle : à Ségeste, l'enfant s'était envolée pour toujours à ses yeux ; ici, il entrevoyait les ardeurs passionnées de la femme, sous les timides langueurs de la jeune fille. Cette flamme révélatrice s'éteignit vite ; ce ne fut qu'un éclair ; Rafaella redevint ce qu'elle était toujours, calme et contenue. Mais Fabio avait reçu au cœur l'étincelle électrique ; se levant sous le coup de la commotion qu'il avait éprouvée :

« Rafaella, dit-il d'une voix émue, vous vous calomniez en vain ; vous ne réussirez pas à jeter le découragement dans mon âme ; le mal que vous dites de vous-même ne fait que vous rendre plus parfaite à mes yeux. Bien des fois dans ma vie j'ai regretté d'être sans fortune, sans carrière, sans position dans le monde ; mais, hélas ! jamais je ne l'ai déploré si vivement qu'aujourd'hui.

— Vous m'accusez de me calomnier, c'est bien plutôt vous qui vous calomniez vous-même. On a dans le monde la position qu'on y prend : la fortune n'y fait rien, et pour être entravée un instant, votre carrière n'en est pas moins assu-

rée ; croyez-moi, vous pouvez aspirer à tout.

— Dites-moi cela, de grâce ; répétez-le-moi souvent. J'ai besoin d'être soutenu, car j'ai des défaillances, et l'horizon me paraît quelquefois bien noir, bien menaçant : oui, vous avez raison, avec de l'énergie, de la volonté, on arrive à tout ; et puis j'ai des projets... des espérances; donnez-moi seulement un peu de temps et j'espère vous prouver que si je suis ambitieux, je ne suis peut-être pas au-dessous de mon ambition.

— Oh ! si vous mettez l'ambition de la partie, tout est perdu ; avec elle on va toujours, on n'arrive jamais.

— Moi, j'arriverai, répondit Fabio avec l'accent de la conviction ; j'ai là quelque chose qui me le dit. Mon ambition est grande, c'est vrai ; elle est immense, car j'aspire à vous plaire, à vous mériter ; cette ambition-là, Rafaella, me l'interdisez-vous ? »

L'arrivée du baron dispensa Rafaella d'une réponse, qui malgré sa réserve, et à cause de sa réserve même, ne laissait pas d'être embarrassante. Le peintre Errante l'accompagnait.

« Par Bacchus ! dit-il en entrant, toute la ville est en rumeur, *oppidum procellosum,* et la garnison est consignée. Il y a eu ce matin, derrière

l'aqueduc, un duel entre officiers anglais et siciliens : un Anglais a reçu un mauvais coup.

— Hélas! dit Rafaella, c'est le malheureux blessé que j'ai rencontré en arrivant.

— Ce blessé est un mort à l'heure qu'il est, *feritus mortuus est;* de là tout ce tumulte.

— Ne dirait-on pas, s'écria Fabio, qu'on n'a jamais vu de duel en Sicile! Ce n'est pas d'aujourd'hui cependant que les Anglais ont fait connaissance avec nos épées?

— Oui, mais il paraît que ce n'est pas ici une affaire ordinaire, la question se complique.

— Eh! de quoi se complique-t-elle? C'est un duel comme tous les autres.

— Quant à moi, répliqua le baron, je n'entends rien à ces choses-là et je m'en vante. Le duel est un préjugé barbare, *præjudicium barbarum,* que les anciens ignoraient et dont les modernes devraient rougir, eux qui ont toujours à la bouche le grand mot de civilisation, un mot qui n'est pas même latin! Que veux-tu faire de ce sang, bête féroce, veux-tu le boire? Bref, je pense là-dessus comme le citoyen de Genève.

— Monsieur le baron, dit Errante, vous avez raison : on pense comme Rousseau, et l'on agit comme on peut.

— Pour en revenir à la question, demanda Fabio, qu'avez-vous entendu dire ?

— Les témoins du mort prétendent que le coup qui l'a tué n'a pas été loyal.

— Comment, pas loyal? Les officiers siciliens sont donc des assassins ? J'en fais juge Errante.

— Voyons, répondit le peintre qui faisait volontiers parade de ses talents en escrime, et qui en était certainement plus fier que de ses talents en peinture.

— Une fois sur le terrain, on a tiré au sort le nom des deux champions, attendu que c'était une affaire de corps et que tout le monde ne pouvait pas se battre. Cela fait, les deux élus se mettent en garde et le combat s'engage.

— Jusque-là, répondit Errante, il n'y a rien à dire; mais le Sicilien aurait-il par hasard fait sauter l'épée de son adversaire, ou la lui aurait-il prise avec la main ?

— Rien de semblable n'a eu lieu ; il a fait une volte à la parade et porté à son homme un coup de seconde admirable.

— Tout cela est dans les règles, dit Errante, et je me réserve, au besoin, de citer là-dessus mes autorités.

— Mais, mon cher filleul, dit le baron en

fixant sur Fabio ses regards étonnés, tu aurais été sur les lieux que tu ne rendrais pas mieux compte de l'événement.

— Eh ! mon oncle, ne devinez-vous pas qu'il y était ?

— Serait-il bien possible ? Quoi ! c'est toi qui as fait ce malheur?

— C'est-à-dire qu'il l'a vu faire, ajouta Rafaella, et c'est déjà trop.

— Mais, malheureux, tu veux donc nous faire mourir d'inquiétude !

— Grondez-le, monsieur le baron, dit Errante, grondez-le tous les deux ; je l'ai déjà fait pour ma part et je compte le faire encore, car il n'est pas raisonnable sur le chapitre d'Albion, et va jusqu'à l'anglophobie. Eh ! mon cher, faut du patriotisme, pas trop n'en faut. A propos, continua-t-il en faisant à Fabio un signe d'intelligence, venez donc voir mon tableau des Machabées ; avant de le livrer à Mac-Farlane, je voudrais avoir votre opinion. »

Fabio comprit qu'Errante voulait lui parler en particulier.

« A vos ordres, mon cher, lui répondit-il ; seulement ne vous attendez pas à avoir en moi un juge compétent. Vous, quoique artiste, vous

jugez d'un coup d'épée comme un soldat ; moi je ne suis qu'un soldat, je n'entends rien aux coups de pinceau.

— La peinture et la poésie sont sœurs, dit le baron, c'est Horace qui l'a écrit : *Ut pictura poesis...* »

Il avait à peine commencé sa citation, qu'Errante et Fabio avaient quitté la place, heureux d'échapper par la fuite à la dissertation artistico-littéraire dont ils étaient menacés. Demeurée en tête à tête avec son oncle, Rafaella conjura de son côté l'orage en rentrant chez elle. Le baron resta seul et inébranlable, comme le juste du poëte qu'il venait de citer, sur les ruines de sa harangue interrompue : *Impavidum ferient ruinæ.*

« Vous comprenez bien, mon cher capitaine, dit Errante à Fabio qûand ils furent dans la rue, que mes Machabées ne sont qu'un prétexte ; je n'ai pas voulu vous parler devant le baron, ni devant sa nièce, pour ne les point alarmer.

— Qu'y a-t-il donc ?

— Il y a que les Anglais ont porté plainte et que les officiers siciliens sont aux arrêts.

— Aux arrêts ?

— Témoins et combattants. Le moins qui puisse

leur arriver sera de passer en conseil de guerre.

— Mais c'est une abomination !

— C'est comme cela. Exaspérés déjà par le meurtre récent de la Spagnola, les Anglais parlent de faire un grand exemple, et comme ils composeront par moitié le conseil de guerre, les prévenus n'auront pas la partie belle, je vous en préviens. Maintenant, si vous m'en croyez, vous quitterez Trapani à l'instant même et sans rentrer chez vous ; car on ne peut manquer de vous arrêter comme les autres.

— Que je prenne la fuite comme un malfaiteur, moi ? Que je laisse mes camarades dans l'embarras ? Et c'est vous, un ami, qui me donnez un si lâche conseil ? Vous n'y pensez pas. Que dirait de moi le régiment ? Il me mépriserait et il en aurait le droit.

— Au moins, tenez-vous caché pendant les premiers moments.

— Je compte si peu me cacher que je vais rentrer chez moi par la place et la grande rue.

— Libre à vous, mon cher, d'aller vous mettre bénévolement entre les griffes du léopard. Mon devoir était de vous avertir, je l'ai fait. Quoi qu'il arrive, vous n'aurez, et je n'aurai moi-même aucun reproche à me faire. »

Les prédictions du prudent artiste ne tardèrent pas à s'accomplir, et même beaucoup plus tôt qu'il ne l'avait supposé, car, au détour de la rue voisine, Fabio fut empoigné brutalement par deux sbires apostés, et conduit en prison immédiatement.

Errante fut le premier à donner cette triste nouvelle à l'oncle de Rafaella.

« J'étais sûr, dit l'excellent baron en se frappant le front avec désespoir, que son infernale politique lui jouerait quelque mauvais tour. Pourquoi aussi s'aller fourvoyer dans cette méchante affaire? Surtout, pas un mot de cela à ma nièce! Il faut ménager la sensibilité des femmes. Cette chère enfant serait inconsolable.

— Reposez-vous sur ma discrétion.

— Mais que faire? Comment le tirer de là?

— Ce ne sera pas si facile. Tenez, faisons une chose; allons prendre conseil du comte Allégroni.

— J'allais vous le proposer. C'est un homme d'expédients, quand il le veut, *vir solertissimus.*

— Sans compter qu'il connaît tout Trapani, et qu'il n'est pas payé pour chérir les Anglais.

— C'est une race féroce, *Britannia ferox!* comme dit Jules César dans ses *Commentaires;*

depuis lui, les Bretons n'ont pas changé. Je comprends maintenant que Fabio n'ait jamais eu de sympathie pour eux. »

Jamais le baron n'en avait tant dit contre Albion, et c'était la première fois de sa vie qu'il lui arrivait de formuler une opinion politique. Évidemment, la disgrâce de son filleul l'avait jeté hors de son caractère.

Errante et lui n'apprirent rien au comte Allégroni : il savait, dans les moindres détails, tout ce qui s'était passé, depuis et y compris la provocation des officiers jusqu'à l'arrestation de Fabio. Il écouta d'un air impassible, et sans donner aucune marque de sympathie, les lamentations du baron, et comme celui-ci lui demandait tout éperdu :

« Mais enfin, mon cher comte, qu'y a-t-il à faire ?

— J'y songerai, » répondit-il avec son laconisme accoutumé.

Voilà tout ce qu'il fut possible de tirer de lui.

« C'est bon signe, dit Errante au baron, qui se récriait sur la froideur du comte.

— Comment, bon signe ? il ne nous a pas dit un seul mot d'espérance ou d'encouragement.

— Tant mieux.

— Vous voulez plaisanter !

— Eh ! ne savez-vous pas le proverbe : Qui ne dit mot consent ? Fiez-vous au comte ; ce n'est pas un homme comme les autres : moins il parle, plus il agit.

— Par Bacchus ! nous devons en ce cas nous attendre à ce qu'il agisse beaucoup. »

Le soir même de son arrestation, Fabio trouva dans le pain que lui apporta son geôlier un petit billet ainsi conçu : « On songe à vous. » D'où lui venait cet encouragement sympathique ? Ce n'était ni du baron ni de Rafaella, et l'écriture lui était tout à fait inconnue. Mais comme, après tout, l'avis mystérieux ne pouvait partir que d'un ami, et que cet ami avait évidemment des intelligences dans la prison, Fabio résolut d'attendre patiemment, et sans mettre son esprit à la torture, l'assistance qu'on lui promettait.

Le lendemain, un musicien ambulant, armé d'une guitare, rôda tout le jour autour de la prison en chantant *le Captif*, romance alors à la mode en Sicile, et dont le refrain était : *Verrà la libertà* (1). Le chanteur invisible mettait tant d'expression, tant d'intention dans son chant et tant de persistance à se rapprocher de la partie

(1) La liberté viendra.

des bâtiments où était enfermé Fabio, que celui-ci finit par le remarquer, et il vit là un nouvel encouragement de l'ami inconnu qui veillait sur lui.

Le jour suivant un membre de la Confrérie des Nobles vint visiter les prisonniers. Fabio ne le connaissait point, il ne connaissait point Fabio; toutefois, en passant près de lui, le visiteur philanthrope le regarda fixément en l'appelant par son nom, de manière à n'être entendu que de lui seul; et l'instant d'après il lui glissa dans l'oreille les quatre mots du billet de la veille : « On songe à vous. »

De plus en plus surpris et rassuré, Fabio ne douta plus de la sincérité, de l'activité même des démarches dont il était l'objet. Il n'en supportait pas avec plus de résignation l'épreuve de la captivité, et rongeait son frein dans les fers. Peu inquiet, pas assez peut-être, du fait qui l'avait privé de sa liberté, il déplorait, il redoutait les conséquences indirectes de son arrestation. Il se reprochait de s'être jeté lui-même au devant de sa mauvaise fortune, en s'immisçant sans nécessité dans une rixe de régiment. Que lui importait ce duel après tout? N'en avait-il pas à soutenir un auprès duquel tous les autres n'étaient que

des batteries d'écolier? Que de fois n'arrive-t-il pas que les petites affaires font manquer les grandes ! Qu'allait penser la reine en apprenant que, chargé par elle d'une mission capitale, il l'avait étourdiment compromise par une conduite de sous-lieutenant ? Si elle lui retirait sa confiance, son estime, ne l'avait-il pas mérité ?

Ainsi, au sentiment toujours si amer d'un échec se joignait en lui le sentiment plus amer encore de se l'être attiré par sa faute. Souffrant à la fois dans son ambition, dans son orgueil, il se demandait sérieusement et avec une anxiété pleine d'angoisses, s'il n'avait pas, à ce coup-là, perdu son avenir, cet avenir qu'il faisait, le matin même, briller comme un phare aux yeux de Rafaella ? Elle-même, qu'allait-elle penser? Comment prendrait-elle cette catastrophe inattendue? Plût à Dieu qu'elle en souffrît ! se disait-il avec un égoïsme naïf et cruel ; car alors je saurais qu'elle m'aime assez pour attendre et pour affronter l'avenir avec moi. Telle est l'âpreté sauvage des passions et la férocité du moi, que loin de combattre en lui ce farouche espoir, Fabio puisait dans la douleur de Rafaella la consolation de sa captivité.

FIN DU PREMIER VOLUME.


BIBLIOT
I